FACOLTÀ DI LINGUE E LETTERATURE STRANIERE
UNIVERSITÀ DI TORINO

FRANCESE SECONDA ANNUALITÀ
DOTT. BERNARD MOUTOUNET

SYNTHÈSE

compréhension orale
prise de notes
prise de parole

TABLE DES MATIÈRES
TEXTES ET EXERCICES

16 AVRIL 1955: "QUE DIRIEZ-VOUS D'ORDINATEUR?"
APRÈS LES TRENTE GLORIEUSES ET LES TRENTE PITEUSES, LES TRENTE FRILEUSES ?
BIBLIOTHÈQUES: LE PRIX DU PRÊT
BIENVENUE À TOULOUSE
CONNECTEURS LOGIQUES
DANS LES JARDINS DE PRÉVERT
DE LA POLITIQUE DE LA LANGUE FRANÇAISE À LA POLITIQUE LINGUISTIQUE
DES CONFINS AU CENTRE DE LA GALAXIE
DÉVOILER LES RESSORTS DU POUVOIR. LE FÉTICHISME POLITIQUE
E-TICKET : MODE D'EMPLOI
ÉGALITÉ ENTRE LES SEXES ?
EN GOTHIQUE SUR L'ÉCRAN
EN TEMPS DE GUERRE, L'EUPHÉMISME EST ROI
FILIATION ET TRADITION FAMILIALE AU JAPON
ILS S'EXHIBENT POUR EXISTER
ITALIE: GRANDS MAUX SUR PETIT ÉCRAN
ITALIE: LE MAL-ÊTRE DE LA "GÉNÉRATION 1 000 EUROS"
L'EAU, ENJEU DU XXIE SIÈCLE
L'UTOPIE AUJOURD'HUI
LA CITÉ MÉDIÉVALE DE CARCASSONNE RÉSISTE AU TEMPS
LA CONSOMMATION DES FRANÇAIS (1962-1995)
LA FACE CACHÉE DU MONT-SAINT-MICHEL
LA FIN DE LA CARTE SCOLAIRE
LA FRANCE PERD SON MIROIR
LA RELATION LOGIQUE
LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE EN DÉPRESSION
LE MOUVEMENT «HIPPIE»
LE NUNAVIK
LE RÊVE MEXICAIN OU LA PENSÉE INTERROMPUE
LE SYSTÈME D'ÉDUCATION JAPONAIS
LE VIRTUEL EST LA CHAIR MÊME DE L'HOMME
LES AMBIGUÏTÉS ET DANGERS DU TRAVAIL AU NOIR
LES ANGLAIS, LES FRANÇAIS ET L'IDENTITÉ NATIONALE
LES OUVRIERS ET LES AUTRES GROUPES SOCIAUX
LES TRENTE GLORIEUSES
ORGANISATEURS TEXTUELS
PRÉCISER, NUANCER, REFORMULER
QU'EST-CE QUE LA FRANCOPHONIE?
SAN CLEMENTE
SARKOZY, LE POIDS DES MOTS
TRAVAILLER DANS UNE ENTREPRISE AU JAPON
TRAVAILLER MOINS POUR VIVRE MIEUX?
UN PAVÉ DANS L'ASSIETTE DU GUIDE MICHELIN
WEEK-END GOURMAND DANS LE CANTAL

ORAL DU CONTRÔLE CONTINU DE SYNTHÈSE
DOCUMENTS VIDEO

Thème : LITTÉRATURE-JOURNALISME
Albert Camus, le journalisme engagé
Albert Camus-La grande librairie
empreintes-J-M G Le Clézio, entre les mondes

thème: LA CAUSE DES FEMMES
empreintes-Simone Veil-
empreintes-Gisèle Halimi, l'insoumise
empreintes-Elisabeth Badinter, à contre-courant

thème: LA MUSIQUE
empreintes-Véronique Sanson
empreintes-Roberto Alagna

thème: LA GRANDE CUISINE
empreintes-Michel Guérard, la cuisine enchantée
empreintes-Alain Ducasse, La Passion Du Goût

thème : LE CINEMA
empreintes-Claude Chabrol, l'enfant libre
empreintes-Carole Bouquet

16 AVRIL 1955 : « QUE DIRIEZ-VOUS D'ORDINATEUR ? »

Le Monde, article paru dans l'édition du 16.04.05

Le 8 décembre 1954, le premier IBM 650 est livré à une compagnie d'assurances de Boston. Ce modèle, fabriqué en grande série, fut à l'informatique ce que la Ford T fut à l'automobile. L'IBM 650 avait de sérieux atouts. Son prix : à peine un demi-million de dollars. Son faible encombrement : il tenait dans une seule pièce. Sa mémoire : jusqu'à 2000 mots !

La production devait commencer en France, à l'usine de Corbeil-Essonnes, au printemps 1955. Mais quel nom simple et générique donner à cette machine à calculer électronique que l'on appelait computer aux États-Unis ? «Computeur» n'évoquait rien. «Machine processionnelle», forgé à partir de l'américain data processing machine, parut bien amphigourique. François Girard, responsable du service promotion générale publicité d'IBM France, eut l'idée de consulter son ancien maître, le latiniste Jacques Perret, professeur à la Sorbonne. Ce dernier proposa, le 16 avril 1955, le mot «ordinateur», dans une lettre adressée à Christian de Waldner, président d'IBM France, restée fameuse dans la mémoire des terminologues français. « C'est un exemple très rare de la création d'un néologisme authentifiée par une lettre manuscrite et datée », explique le linguiste Loïc Depecker, président de la Société française de terminologie.

« Cher Monsieur, écrivit Jacques Perret, que diriez-vous d'«ordinateur» ? C'est un mot correctement formé, qui se trouve même dans le Littré comme adjectif désignant Dieu qui met de l'ordre dans le monde. (...) «Combinateur» a l'inconvénient du sens péjoratif de «combine». (...) «Congesteur», «digesteur», évoquent trop «congestion» et «digestion». «Synthétiseur» ne me paraît pas un mot assez neuf pour désigner un objet spécifique, déterminé, comme votre machine. » IBM France retint « ordinateur » et chercha à le protéger comme une marque. Mais le mot fut rapidement adopté par les utilisateurs, et la compagnie décida en 1965 d'en abandonner l'usage exclusif : « ordinateur » devint ainsi un nom commun.

D'autres mots ont connu par la suite un succès comparable : « informatique », « logiciel » (pour software) ou encore « bureautique ». Mais ces dernières années furent moins fructueuses. « Courriel » pour e-mail ne s'est pas installé en France avec le même bonheur qu'au Québec. « Pourriel » pour spam pas plus qu' «espiogiciel» pour spyware ne sont entrés dans notre vocabulaire courant. Si mouse est devenu «souris», chat est resté «chat». Au fil du temps, la déferlante anglophone a été sévère : hacker, joystick, freeware, shareware, peer-to-peer, blog... Évidemment, des préconisations officielles existent, mais elles ne s'imposent pas encore. Il faudra attendre une dizaine d'années pour mesurer l'éventuelle évolution.

Si les Français refusent de faire preuve d'imagination, regrette Loïc Depecker. Et, à force de n'avoir pas de termes pour nommer les choses, le français disparaîtra des sciences et techniques. C'est ce qui arrive à d'autres langues comme le suédois ou l'italien : cela s'appelle la «perte de domaine˜. Quand on ne dispose plus de termes pour désigner les concepts d'une science, cette science tend à être évoquée dans une autre langue, le plus souvent l'anglais. »

Toujours pour mouse, les Espagnols ont adopté raton et les Allemands Maus. Mais, en bon italien, «la souris de l'ordinateur» se dit naturellement «il mouse del computer». Les Italiens n'ont pas eu la chance de bénéficier d'une trouvaille comparable à celle de M. Perret, il y a tout juste cinquante ans.

Eric Azan

BIBLIOTHÈQUES : LE PRIX DU PRÊT
DOCUMENT N° 1

C'est la dernière bataille qui agite le petit monde des lettres françaises. L'enjeu ? L'instauration d'un droit de prêt versé aux auteurs sur leurs livres empruntés en bibliothèque. Fin mars, 288 d'entre eux (...) adressaient à la toute nouvelle ministre de la Culture, Catherine Tasca, une "pétition" par laquelle ils menaçaient, s'ils n'obtenaient pas le vote d'une loi sur le sujet, d'exiger des bibliothèques municipales le retrait du prêt de leurs oeuvres.

A l'origine de ce texte, le Syndicat national de l'édition et la Société des gens de lettres, réunis aujourd'hui au sein d'une Société française des intérêts des auteurs de l'écrit (Sofia). "L'économie du livre est en péril ", lance Arlette Stroumza, directrice de la Société des gens de lettres. Chiffres à l'appui. II existe aujourd'hui en France 2500 bibliothèques municipales, dans lesquelles sont inscrits 6,5 millions de lecteurs. Depuis vingt ans, le nombre de livres empruntés dans ces établissements - et on ne compte ni les bibliothèques universitaires ni les comités d'entreprise - a triplé, de 59 à 154 millions de volumes. Un dernier chiffre qui représente... la moitié des ventes annuelles. Dernier argument, non des moindres: "Pour qu'un auteur, souligne Arlette Stroumza, touche 5 600 francs de retraite par mois, il faut qu'il ait cotisé quarante années à raison de 15 000 francs de droits par mois.. ". Voilà qui
donne une idée de l'enjeu. "Depuis un certain temps, explique Jérôme Lindon*, (...) les lecteurs gratuits prennent de plus en plus d'importance. La reprographie représente des milliards de feuillets par an; les prêts dans les seules bibliothèques municipales sont en progression considérable. Et nous voyons poindre la troisième menace: l'Internet. "

D'où la revendication d'une rémunération. Le système existe déjà dans la plupart des États européens (...). En France, la loi de 1957 sur la propriété intellectuelle et une directive européenne de 1992 instaurent ce droit. Et le rapport remis à l'été 1998 à la ministre de la Culture par Jean-Marie Borzeix, aujourd'hui PDG de Télérama, préconise l'instauration d'une cotisation forfaitaire de 10 à 20 francs par an, répartie entre auteurs et éditeurs. Les signataires de la pétition, eux, réclament davantage: 5 francs par ouvrage ou un forfait annuel de 100 francs par lecteur. On reste dans des limites raisonnables. D'autant que, argumentent les partisans du prêt payant, 40% des emprunteurs en bibliothèque déclarent un revenu élevé. "Oui, mais les autres?" rétorquent ses adversaires.

Pour ceux-ci, (...) on touche là à un principe sacré: la gratuité de l'accès à la lecture. (...) "Pas de problème à ce qu'il y ait rémunération des auteurs, c'est la loi, dit de son côté Claudine Belayche, présidente de l'Association des bibliothécaires français. Mais il ne faut pas ajouter un frein financier au handicap culturel qui existe déjà pour le développement de la lecture." (...)°

Jérôme Cordelier
Le Point n°1439, 14 avril 2000
* Jérôme Lindon : PDG des Éditions de Minuit

DOCUMENT N°2

(...) La connotation idéologique et passionnelle dont s'investit immédiatement la question de la gratuité des prêts occulte la perception des enjeux, graves et très complexes tant sur le plan juridique qu'économique.

La défense du droit d'auteur, d'abord. À la base, celui-ci repose sur la faculté, pour les auteurs, d'autoriser ou d'interdire (en clair de négocier) toutes les formes d'utilisation de leurs oeuvres. Le livre acquis par les bibliothèques est destiné à une circulation plus étendue que celui acquis par un particulier. Il serait normal qu'il soit de ce fait payé plus cher par la bibliothèque ; qu'au prix de la lecture, en somme, s'ajoute au moment de l'acquisition, un prix "de prêt". C'est d'ailleurs ce qui se passe pour l'acquisition des cassettes vidéo par les médiathèques. Or non seulement les bibliothèques ne rémunèrent pas le droit de prêt (fût-ce pour une somme symbolique), mais elles achètent les livres beaucoup moins cher qu'à leur prix en librairie (du fait des remises que la loi Lang autorise aux collectivités).

Il ne faut cependant pas confondre le droit de prêt et l'éventuelle facturation d'un "prix d'emprunt" aux abonnés de la bibliothèque. Sur le plan juridique, ce sont deux questions différentes. Elles le sont moins, évidemment, sous l'angle économique. (...) Le rapport Borzeix avait préconisé un financement direct par les usagers, sous la forme d'une contribution forfaitaire annuelle, modique (de l'ordre de 10 à 20 francs), demandée au moment de l'inscription. Les éditeurs, on l'a vu, réclament également un paiement direct par l'usager, mais "à l'acte d'emprunt" et l'ont chiffrée. Quoi qu'on pense des termes de leurs exigences, et quelque solution qui doive leur être apportée, les pétitionnaires en faveur du droit de prêt auront au moins eu le mérite de crever un abcès de silence et, peut-être, de lancer une réflexion nécessaire sur l'évolution de la politique de la lecture publique.

Ange-Dominique Bouzet Libération, 22-23 avril 2000

BIENVENUE À TOULOUSE

En quelques années, Toulouse s'est forgé une image de ville dynamique. L'aéronautique, le spatial, l'électronique, l'informatique, les biotechnologies sont les mots clefs de ce label Ville forte qui permet à notre cité d'être reconnue au plan économique.

Cependant, cette croissance de Toulouse s'est faite dans le respect des grands équilibres qui participent à la qualité de vie ; Toulouse ville douce, fière de son patrimoine retrouvé et dont la vie culturelle intense peut à la fois séduire un public exigeant, tout en répondant aussi aux attentes de l'amateur.

La richesse et la particularité de Toulouse, c'est de pouvoir tour à tour, faire éclater sa jeunesse ou laisser parler l'expérience, être le siège de la plus ancienne académie de France, l'académie des Jeux Floraux, mais aussi de la plus jeune, l'académie de l'Air et de l'Espace, faire se rencontrer les spationautes au détour du cloître des Jacobins ou à la Cité de l'Espace, présenter les arts et les techniques de demain...

Découvrir Toulouse, c'est un exercice simple pour celui qui sait regarder et écouter. Entre Méditerranée et Atlantique, à 730 km de Paris, Toulouse, capitale de la grande région Midi- Pyrénées, est la 4e ville de France. Avec plus de 700 000 habitants, en pleine progression démographique, l'agglomération toulousaine compte parmi les toutes premières métropoles de l'Europe du Sud. Qualité de vie et gastronomie font de Toulouse une ville où il fait bon vivre et travailler, une ville qu'on chante et célèbre avec l'accent du Sud-Ouest de la France. Accompagner cette fin de siècle par un gros effort en matière d'urbanisme et d'équipements : pari réussi ! Métro, parcs de stationnement, ponts, périphériques, rocades et autoroutes, développement de l'aéroport Toulouse-Blagnac... Le décor de la Ville Rose pour les années 2000 est d'ores et déjà planté.

Majeur et reconnu en matière d'aéronautique et de spatial, le savoir-faire toulousain s'est aussi investi dans les domaines d'importance comme l'électronique ou les industries de la santé, l'agroalimentaire, les services stratégiques, les technologies de l'information... ; d'autres avancées technologiques contribuent au renom de la Ville Rose : comme la microbiologie, les biotechnologies...

Les néo-Toulousains qui ont profondément modifié le profil sociologique de la ville sont aujourd'hui aussi bien originaires de la région parisienne, de Bretagne ou d'Alsace qu'issus du Surrey, de Toscane ou de Bavière.

Première université de province, c'est un titre qui ne s'usurpe point ! Depuis sa fondation en 1229, l'université de Toulouse a su créer sa personnalité, développer ses spécificités. Aujourd'hui, Toulouse est une ville éminemment universitaire. Plus de 110 000 étudiants fréquentent ses 3 universités, ses 14 grandes écoles ...

La belle occitane connaît ses classiques. Elle abrite un patrimoine culturel rare. Musées à foison, salles de spectacles, théâtres en sont la vivante réalité. Chacun y trouve " culture à son pied ".

Toulouse aborde le troisième millénaire avec de nombreux atouts : après l'expansion des dernières décennies, elle se donne les moyens de ses ambitions en achevant des chantiers d'envergure.

DANS LES JARDINS DE PRÉVERT

Jean-François Augereau LE MONDE 29.06.07

La Hague (Manche)

C'est un coin de terre perdu au bout du monde. Un vieux massif qui refuse de dire son âge et toise la mer de ses puissantes falaises, solidement arc-bouté sur son socle de granit pour mieux résister aux tempêtes et aux pluies venues de l'Atlantique. Ce sont elles qui ont décidé de sa nature austère et de sa végétation têtue. Surtout ne pas grandir. Rester ramassé pour ne pas offrir de prise au vent et profiter de la clémence du climat, ni trop chaud ni trop froid du fait de la présence du Gulf Stream, pour étaler ses couleurs et des paysages de landes que ne renierait pas un jardinier irlandais.

Le pays de la Hague est ainsi. Ancré à la pointe nord-ouest de la presqu'île du Cotentin, il est comme *"un conte aux pages de bruyères serties dans une reliure de granit"*, s'émerveille le romancier Didier Decoin. Rude et l'instant d'après tout en promesses, prêt à livrer ses trésors à qui veut les découvrir.

Chemins en creux, bordés de murets de granit dans ses bocages. Sentiers douaniers tracés à fleur de falaise dans des buissons touffus ou paressant le long des plages. Villages aux maisons serrées comme pour mieux se réchauffer. Le tout sur fond d'une incroyable symphonie de couleurs.

Celle des bruyères mauves, des ajoncs d'un jaune intense, des fougères vert tendre et des arbres aux troncs sombres couchés par les tempêtes. Celle aussi de la mer, toujours changeante, gris plombé et menaçante puis, l'instant d'après, parée des teintes marine, émeraude ou turquoise des mers du Sud. *"Des couleurs à bouleverser les peintres*, disait Jacques Prévert, qui avait découvert la région dans les années 1930 avec ses amis du groupe Octobre. *Des plages désertes à perte de vue... De petites routes, étroites, qui mènent nulle part et partout... et la mer qui claque sur les rochers."*

NONCHALANCE

Quarante ans plus tard, fuyant la Côte d'Azur, c'est là que Prévert choisit de s'installer. Parce qu'il aime cette terre, mais aussi parce que sa fille, anorexique, s'y épanouit et que certains de ses amis ont déjà colonisé les lieux. Comme l'artiste peintre André François, illustrateur de quelques-uns de ses livres. Ou le décorateur de théâtre et de cinéma Alexandre Trauner, qui a travaillé avec les plus grands (Carné, Losey, Huston, Billy Wilder) et qui, pour son ami Prévert, recompose la maison que le couple achète à Omonville-la-Petite.

La demeure modeste est plantée dans cette terre humide et grasse qui fait les beaux jardins. Celui, minuscule, qui précède la maison et où s'étalent des "rhubarbes" d'origine brésilienne (gunneras) aux feuilles géantes et vernissées et des tournesols que le poète affectionnait. Mais aussi celui, souvenir, que son ami antiquaire Gérard Fusberti a créé au début des années 1980, à deux pas de Port-Racine - le plus petit port de France -, dans une petite vallée encaissée et discrète pour célébrer le dixième anniversaire de la mort du poète, disparu en avril 1977.

À l'époque, rapporte Gérard Fusberti, Montand se demandait quoi faire pour ces dix ans. *"J'avais ce terrain,* raconte Gérard Fusberti, *j'ai proposé d'y planter des arbres. Chacun le sien. Yoilà ceux de Montand. Trop serrés. Celui de Mouloudji, un eucalyptus : il fait au moins 20 mètres. Beau mec, non ? Yous savez, pour que ça marche, il faut de l'eau, de l'abri, de la terre d'en haut et un Bon Dieu pour les fripouilles. "* Aujourd'hui, arbres fruitiers et arbres d'ornement, arbustes et bambous peints, camélias, hortensias et azalées et les incontournables gunneras tracent au bord d'un ruisseau en cascade une jungle organisée semée de quelques rimes du poète.

À quelques kilomètres de là, à Nacqueville, changement de décor. Pelouses rasées de près, arbres puissants et bouquets d'arbustes fleuris contrastent avec la nonchalance du jardin de Prévert. Le parc du château, dessiné en 1830 à l'initiative d'Hippolyte de Tocqueville, le frère du philosophe, par un paysagiste anglais, déploie dans une vallée côtière les charmes

de ses imposants buissons de rhododendrons, d'azalées et d'hortensias.
Une rivière en cascade bordée d'arums baigne les lieux et alimente une pièce d'eau et des fontaines fleuries qui donnent vie et mouvement à ce manoir et à sa magnifique poterne inscrits à l'Inventaire des Monuments historiques. Un régal pour les yeux et un petit miracle de résurrection, car les Allemands et les Alliés n'avaient laissé que des ruines après avoir successivement occupé le château et ses dépendances.
Aujourd'hui, l'héritière des lieux, Florence d'Harcourt, et son mari Thierry, rentrés récemment d'Australie, se vouent corps et âme à leur domaine pour l'enrichir de nouvelles réalisations et perpétuer ainsi le colossal travail de restauration entrepris juste après la guerre.
Il faut bien du renoncement et de la passion pour entretenir ces jardins et ces domaines. C'est un travail à temps plein qui n'a nullement rebuté Guillaume Pellerin et son épouse. Dans leur très joli manoir de Vauville, ils président aux destinées d'un jardin botanique de 4 hectares, créé en 1947 et où s'épanouit une surprenante flore subtropicale. Quelque 900 espèces originaires de l'hémisphère austral poussent ici sans souci du climat. Plantes et arbres rares ou plus communs peuplent ce jardin spontané qui s'ouvre sur la mer et sur une palmeraie de 2 000 arbres que son propriétaire espère porter bientôt à 10 000. De quoi enrichir le site, classé, comme le manoir et le jardin, et éloigner cette verrue dans les hauts qu'est l'usine de retraitement des déchets nucléaires dont Prévert disait qu'elle ferait de *"bien vilaines ruines "*.

DE LA POLITIQUE DE LA LANGUE FRANÇAISE À LA POLITIQUE LINGUISTIQUE

La notion de "politique de la langue française" est inséparable de celle de "politique linguistique" dont elle constitue un sous-ensemble. On parle aussi de "planification" ou d' "aménagement" linguistique. En simplifiant quelque peu, on peut dire que la politique linguistique désigne l'ensemble des mesures qui peuvent être prises afin de faire correspondre au mieux une ou plusieurs langues déterminées aux besoins et attentes d'une collectivité.

Pour le sociolinguiste Louis-Jean Calvet, il s'agit de "l'ensemble des choix conscients effectués dans les domaines des rapports entre langue et vie sociale et, plus particulièrement, entre langue et vie nationale".

Ces "choix" peuvent porter soit sur le statut de la langue ou des langues concernées soit sur ce que l'on appelle parfois leur corpus, c'est-à-dire leur structure interne.

"Statut" et "Corpus" : De quoi s'agit-il?

Dans le premier cas (actions sur le statut), il s'agira par exemple de promouvoir l'usage d'une langue dans les grandes organisations internationales et sur le réseau Internet ou de veiller à ce que les droits d'une minorité linguistique soient garantis par la loi.

Dans le second cas (actions sur le corpus), les mesures de politique linguistique toucheront par exemple au lexique, à la morphologie ou à la graphie de la langue concernée.

Actions sur le statut, actions sur le corpus : quelques exemples concrets

Les nombreuses lois linguistiques de la Belgique fédérale peuvent être rangées dans la catégorie des mesures de politique linguistique portant sur le statut du français, du néerlandais et de l'allemand.

En revanche, le décret de féminisation des noms de métier, fonction, grade ou titre, adopté par la Communauté française en 1993, est une mesure de politique linguistique portant sur la structure interne de la seule langue française ou, si l'on préfère, sur son corpus.

Le champ d'application de la politique linguistique

La politique linguistique couvre un champ très large. Il peut s'agir aussi bien de déterminer les meilleurs moyens de parvenir à un bilinguisme généralisé que d'adapter le lexique d'une langue particulière au développement économique ou technique d'un pays.

En conclusion

Les notions de politique linguistique ou de politique de la langue française sont inséparables.

Elles sont généralement méconnues du grand public. Monsieur Toulmonde en perçoit mal les enjeux et se demande parfois pourquoi l'État se préoccupe d'un bien aussi naturel et immatériel que la langue.

Quant au spécialiste du langage qu'est le linguiste, il s'interroge lui aussi sur l'idée que l'évolution naturelle d'une langue puisse être canalisée, aménagée, voire contrôlée et même planifiée.

Pourtant, il n'y a là aucun dirigisme suspect. La langue n'est pas un objet de culte grammatical. Elle n'est pas davantage une donnée brute, abstraite et désincarnée.

La langue sert avant tout à communiquer, c'est-à-dire, notamment, à influencer et à faire agir les autres (les faire voter pour un tel, les faire acheter tel produit ...).

C'est à travers la langue, enfin, que s'opèrent de nombreuses exclusions sociales.

Se soucier de la langue est donc plus qu'une chose naturelle pour un État démocratique: c'est un devoir !

Source : Site de la Communauté française de Belgique

«DES CONFINS AU CENTRE DE LA GALAXIE »

Le Monde diplomatique, par Bernard Cassen, janvier 2005

Les travaux du linguiste néerlandais Abram de Swaan (1), repris et complétés par ceux du Français Louis-Jean Calvet (2), proposent un modèle de fonctionnement du système linguistique mondial dit « gravitationnel » ou « galactique », dont le centre est occupé par l'anglais. Ce système n'est pas tombé du ciel : il est le résultat historique de logiques de pouvoir, de guerres, d'invasions, de migrations, de dominations coloniales, etc. Dans la période récente, il procède aussi de rapports de forces économiques et, surtout, idéologiques : la conquête des esprits est, à cet égard, plus déterminante que celle des territoires.

À la base, environ 6 000 langues, dont 90 % sont parlées par moins de 5 % de la population mondiale, et que l'on appellera périphériques. On en compte 500 utilisées par moins de 100 personnes. À l'intérieur d'un même État, on peut parfois en dénombrer plusieurs centaines, le record étant détenu par la Papouasie-Nouvelle-Guinée (850), suivie de l'Indonésie (670), du Nigeria (410) et de l'Inde (380). Pour ne pas rester complètement isolée, une communauté linguistique périphérique peut se connecter horizontalement avec la voisine par des locuteurs bilingues, mais ce cas est rare : en général, les membres de ces groupes communiquent par l'intermédiaire d'une langue commune de niveau immédiatement supérieur – comme le quechua en Amérique du Sud ; le wolof, le lingala et le bambara en Afrique – que l'on caractérisera comme langue centrale.

Les langues centrales, autour desquelles gravitent entre une ou deux unités et plusieurs dizaines de langues périphériques, sont au nombre d'une centaine. Ce sont les langues officielles ou nationales, celles de l'administration, de la justice, de l'écrit en général, celles aussi de la communication électronique. Toutes les langues européennes sont centrales pour les langues régionales et « minoritaires » d'un territoire national donné : le néerlandais pour le frison ; le finnois pour le saami ; le danois pour le féroïen ; l'anglais pour le cornique, l'écossais, le gallois et l'irlandais ; le français pour l'alsacien, le basque, le breton, le corse, l'occitan.

Certaines de ces langues, tout en étant centrales à l'intérieur d'un État, sont cependant plus centrales que les autres, car également situées au cœur de constellations regroupant d'autres langues centrales « étrangères » : ce sont les langues dites supercentrales. Abram de Swaan en a identifié douze : l'allemand, l'arabe, le chinois, l'anglais, l'espagnol, le français, l'hindi, le japonais, le malais, le portugais, le russe, le swahili. Louis-Jean Calvet, pour sa part, considère que l'allemand et le japonais, faute d'avoir un nombre significatif d'autres langues en orbite autour d'eux, ne jouent pas ce rôle supercentral, bien que leur nombre de locuteurs dépasse les cent millions. Les langues supercentrales sont celles de la communication dans un espace régional ou international, lui-même parfois hérité de la colonisation (anglais, espagnol, français, portugais).

Mais quand un Chinois et un Russe se rencontrent – et sauf si chacun d'eux a été coopérant à Cuba, ce qui leur permettra de dialoguer en espagnol – les chances sont faibles que l'un des deux parle ou comprenne la langue de l'autre. Ils utiliseront alors vraisemblablement, s'ils la connaissent, la langue de connexion des langues supercentrales : l'anglais, langue hypercentrale. On voit ainsi que, de la plus petite langue amérindienne ou africaine à l'anglais, il existe de multiples chaînes de locuteurs bilingues ou multilingues qui, aspirés vers le haut par paliers successifs, garantissent la communicabilité de la périphérie au centre.

558 mots

DÉVOILER LES RESSORTS DU POUVOIR. LE FÉTICHISME POLITIQUE

Sur "Ce que parler veut dire" Pierre Bourdieu

Entretien de Didier Éribon avec Pierre Bourdieu, à l'occasion de la publication de « Ce que parler veut dire » (1982), in Libération, 19 octobre 1982, p. 28.

Dans Hyperbourdieu : « Dévoiler les ressorts du pouvoir. Le fétichisme politique. »

« Ce que parler veut dire » est aussi un livre de philosophie politique. On y trouve posées les questions du pouvoir, de l'autorité, de la domination... Pierre Bourdieu s'en explique pour *Libération*.

LIBÉRATION. – Ce qui m'a frappé dans votre livre c'est qu'en fait, il est traversé d'un bout à l'autre par la question du pouvoir et de la domination.

PIERRE BOURDIEU. – Le discours quel qu'il soit, est le produit de la rencontre entre un habitus linguistique, c'est-à-dire une compétence inséparablement technique et sociale (à la fois la capacité de parler et la capacité de parler d'une certaine manière, socialement marquée) et d'un marché, c'est-à-dire le système de « règles » de formation des prix qui vont contribuer à orienter par avance la production linguistique. Cela vaut pour le bavardage avec des amis, pour le discours soutenu des occasions officielles, ou pour l'écriture philosophique comme j'ai essayé de le montrer à propos de Heidegger. Or, tous ces rapports de communication sont aussi des rapports de pouvoir et il y a toujours eu, sur le marché linguistique, des monopoles, qu'il s'agisse de langues secrètes en passant par les langues savantes.

LIBÉRATION. – Mais plus profondément, on a l'impression que dans ce livre se dessine en filigrane une théorie générale du pouvoir et même du politique, par le biais notamment de la notion de « pouvoir symbolique » ?

P.B. – Le pouvoir symbolique est un pouvoir qui est en mesure de se faire reconnaître, d'obtenir la reconnaissance ; c'est-à-dire un pouvoir (économique, politique, culturel ou autre) qui a le pouvoir de se faire méconnaître dans sa vérité de pouvoir, de violence et d'arbitraire. L'efficacité propre de ce pouvoir s'exerce non dans l'ordre de la force physique, mais dans l'ordre du sens de la connaissance. Par exemple, le noble, le latin le dit, est un *nobilis* , un homme « connu », « reconnu ». Cela dit, dès que l'on échappe au physicalisme des rapports de force pour réintroduire les rapports symboliques de connaissance, la logique des alternatives obligées fait que l'on a toutes les chances de tomber dans la tradition de la philosophie du sujet, de la conscience, et de penser ces actes de reconnaissance comme des actes libres de soumission et de complicité.

Or sens et connaissance n'impliquent nullement conscience ; et il faut chercher dans une direction tout à fait opposée, celle qu'indiquaient le dernier Heidegger et Merleau-Ponty : les agents sociaux, et les dominés eux-mêmes, sont unis au monde social (même le plus répugnant et le plus révoltant) par un rapport de complicité subie qui fait que certains aspects de ce monde sont toujours au-delà ou en deçà de la mise en question critique. C'est par l'intermédiaire de cette relation obscure d'adhésion quasi-corporelle que s'exercent les effets du pouvoir symbolique. La soumission politique est inscrite dans les postures, dans les plis du corps et les automatismes du cerveau. Le vocabulaire de la domination est plein de métaphores corporelles : faire des courbettes, se mettre à plat ventre, se montrer souple, plier, etc. Et sexuelles aussi bien sûr. Les mots ne disent si bien la gymnastique politique de la domination ou de la soumission que parce qu'ils sont, avec le corps, le support des montages profondément enfouis dans lesquels un ordre social s'inscrit durablement.

LIBÉRATION. – Vous considérez donc que le langage devrait être au centre de toute analyse politique ?

P.B. – Là encore, il faut se garder des alternatives ordinaires. Ou bien on parle du langage comme s'il n'avait d'autres fonction que de communiquer ; ou bien on se met à chercher dans les mots, le principe du pouvoir qui s'exerce, en certains cas, à travers eux (je pense par exemple aux ordres ou aux mots d'ordres). En fait, les mots exercent un pouvoir typiquement magique : ils font croire, ils font agir. Mais, comme dans le cas de la magie, il faut se demander où réside le principe de cette action ; ou plus exactement quelles sont les conditions sociales qui rendent possible l'efficacité magique des mots. Le pouvoir des mots ne s'exerce que sur ceux qui ont été disposés à les

entendre et à les écouter, bref à les croire. En béarnais, obéir se dit *crede,* qui veut dire aussi croire. C'est toute la prime éducation – au sens large - qui dépose en chacun les ressorts que les mots (une bulle du pape, un mot d'ordre du parti, un propos de psychanalyste, etc.) pourront, un jour ou l'autre, déclencher. Le principe du pouvoir des mots réside dans la complicité qui s'établit, au travers des mots, entre un corps social incarné dans un corps biologique, celui du porte-parole, et des corps biologiques socialement façonnés à reconnaître ses ordres, mais aussi ses exhortations, ses insinuations ou ses injonctions, et qui sont les « sujets parlés », les fidèles, les croyants. C'est tout ce qu'évoque, si on y songe, la notion d'*esprit de corps* : formule sociologiquement fascinante, et terrifiante.

LIBÉRATION. – Mais il y a pourtant bien des effets et une efficacité propres du langage ?

P.B. – Il est en effet étonnant que ceux qui n'ont cessé de parler de la langue et de la parole, ou même de la « force illocutionnaire » de la parole, n'aient jamais posé la question du porte-parole. Si le travail politique est, pour l'essentiel, un travail sur les mots, c'est que les mots contribuent à faire le monde social. Il suffit de penser aux innombrables circonlocutions, périphrases ou euphémismes qui ont été inventés, tout au long de la guerre d'Algérie, dans le souci d'éviter d'accorder la reconnaissance qui est impliquée dans le fait *d'appeler les choses par leur nom* au lieu de les dénier par l'euphémisme. En politique, rien n'est plus réaliste que les querelles de mots. Mettre un mot pour un autre, c'est changer la vision du monde social, et par là, contribuer à le transformer. Parler de la classe ouvrière, faire parler la classe ouvrière (en parlant pour elle), la représenter, c'est faire exister autrement, pour lui-même et pour les autres, le groupe que les euphémismes de l'inconscient ordinaire annulent symboliquement (les « humbles », les « gens simples », « l'homme de la rue », « le français moyen », ou chez certains sociologues « les catégories modestes ». Le paradoxe du marxisme est qu'il n'a pas englobé dans sa théorie des classes l'effet de théorie qu'a produit la théorie marxiste des classes, et qui a contribué à faire qu'il existe aujourd'hui des classes.

S'agissant du monde social, la théorie néo-kantienne qui confère au langage et, plus généralement, aux représentations, une efficacité proprement symbolique de construction de la réalité, est parfaitement fondée. Les groupes (et en particulier les classes sociales) sont toujours, pour une part, des artefacts : ils sont le produit de la logique de la représentation qui permet à un individu biologique, ou un petit nombre d'individus biologiques, secrétaire général ou comité central, pape ou évêques, etc., de parler au nom de tout le groupe, de faire parler et marcher le groupe « comme un seul homme », de faire croire - et d'abord au groupe qu'ils représentent - que le groupe existe. Groupe fait homme, le porte-parole incarne une personne fictive, cette sorte de corps mystique qu'est un groupe ; il arrache les membres du groupe à l'état de simple agrégat d'individus séparés, leur permettant d'agir et de parler d'une seule voix à travers lui. En contrepartie, il reçoit le droit d'agir et de parler au nom du groupe, de se prendre pour le groupe qu'il incarne (la France, le peuple ...) de s'identifier à la fonction à laquelle il se donne corps et âme, donnant ainsi un corps biologique à un corps constitué. La logique de la politique est celle de la magie ou si l'on préfère, du fétichisme.

LIBÉRATION. – Vous considérez votre travail comme mise en question radicale de la politique ?

P.B. – La sociologie s'apparente à la comédie, qui dévoile les ressorts de l'autorité. Par le déguisement (Toinette médecin), la parodie (le latin foireux de Diafoirus) ou la charge, Molière démasque la machinerie cachée qui permet de produire des effets symboliques d'imposition ou d'intimidation, les trucs et les truquages qui font les puissants et les importants de tous les temps, l'hermine, la toge, les bonnets carrés, le latin, les titres scolaires, tout ce que Pascal le premier à analysé.

Après tout, qu'est-ce qu'un pape, un président ou un secrétaire général, sinon quelqu'un qui se prend pour un pape ou un secrétaire général ou plus exactement pour l'Église, l'État, le Parti, ou la nation. Seule chose : ce qui le sépare du personnage de comédie ou du mégalomane, c'est qu'on le prend généralement au sérieux et qu'on lui reconnaît ainsi le droit à cette sorte « d'imposture

légitime » comme dit Austin. Croyez-moi, le monde vu comme ça, c'est-à-dire comme il est, est assez comique. Mais on a souvent dit que le comique côtoie le tragique.. Et on reviendrait à Pascal joué par Molière.

EN GOTHIQUE SUR L'ÉCRAN, par Robert Solé
LE MONDE 10. 12.05
Le Monde. fr célèbre ces jours-ci son dixième anniversaire. Avec quelque fierté puisqu'il revendique le titre de premier site d'information français (23,5 millions de visites en novembre).
Quand Le Monde s'est aventuré dans cet univers, au milieu des années 1995, Internet en était encore à ses balbutiements. La Toile pouvait apparaître comme un nouveau support, et rien d'autre : on lisait une partie du journal sur écran au lieu de tourner des pages imprimées. Très vite, cependant, cet outil prodigieux a montré qu'il n'était pas un simple substitut du papier. Au texte s'ajoutaient le son et l'image : Le Monde.fr a diffusé ainsi, en septembre 2000, la fameuse cassette Méry, mettant en cause le financement du RPR, dont la teneur avait été révélée par le quotidien.
Mais, plus encore, Internet bousculait le mécanisme de la presse : à une information sélectionnée, hiérarchisée, transmise en sens unique, se substituait une offre immense et interactive : on pouvait naviguer sur le site, donner son avis, copier, coller, reconstruire des textes, et même devenir journaliste en créant un blog... "Internet est, de plus en plus, un média qui s'autonomise, avec sa propre logique", remarque Bruno Patino, directeur général du Monde.fr.
La moyenne d'âge des personnes qui fréquentent le site est de 28 ans, quand celle des lecteurs du quotidien est de 45 ans. "Je suis une étudiante en Pologne, nous écrit Marta Poznanska. Je lis chaque jour Le Monde en ligne. Ici, au bureau de tabac, le journal est hors de prix, je ne peux pas me permettre de l'acheter. Vive Internet !"
Dès le départ, pour s'ouvrir à un large public, Le Monde a mis son site en accès libre. La gratuité reste la règle, même si, depuis avril 2002, des services supplémentaires sont offerts à des abonnés. Ils sont 36 000 actuellement, auxquels s'ajoutent 34 000 abonnés du quotidien (bénéficiant automatiquement de ces services) qui ont choisi de s'inscrire sur le site. Ces internautes privilégiés reçoivent chaque matin la synthèse des titres de l'actualité, un agenda du jour et une revue de presse internationale. Un événement majeur leur est signalé par courrier électronique. Ils disposent aussi du fac-similé du journal prêt à imprimer, accèdent aux archives et peuvent s'exprimer sur le site.
Proportionnel à son audience, le chiffre d'affaires publicitaire du Monde. fr a été multiplié par dix entre 2001 et 2005. Il représente désormais près de 40 % de ses recettes. Des internautes s'en plaignent. "Il est très désagréable de voir surgir, en plein milieu d'un article sur l'accident d'avion en Iran, une annonce clignotante qui gêne considérablement la lecture", nous écrivait le 6 décembre Anne-Cécile Perrus. "Ces publicités insupportables sont une véritable agression visuelle et un manque de respect pour le lecteur", ajoutait Xavier Jehl.
Les responsables du Monde.fr répondent qu'il faut bien financer un site en accès libre. Sachant que la zone réservée aux abonnés compte une publicité beaucoup plus limitée et moins "intrusive".
Déjà, 60 % des ménages français accèdent à Internet, et la moitié disposent d'une diffusion à haut débit (ADSL). Tout laisse à penser que l'audience du Monde. fr devrait continuer à croître, d'autant que son offre ne cesse de s'améliorer. Si Le Monde change de formule tous les dix ans pour s'adapter aux habitudes et aux besoins de ses lecteurs, le site Internet vit à un rythme accéléré : il doit évoluer en permanence. Lors de sa dernière transformation, en mars 2005, il a développé sa production multimédia (infographies animées, vidéos, etc.), tout en multipliant ses services et facilitant la navigation sur l'écran. Bientôt, un nouvel outil permettra de "zoomer" sur les grandes infographies tirées du quotidien.
On peut évidemment se demander si, à terme, le papier ne sera pas avalé par l'écran. En offrant gratuitement ses articles aux internautes, Le Monde ne les dispense-t-il pas de l'acheter ? L'un de nos plus grands contributeurs au courrier des lecteurs, que j'avais cité dans une récente chronique, m'a fait savoir ensuite, avec quelque amusement, qu'il nous lisait chaque

jour de A à Z, sans jamais se rendre au kiosque à journaux...
Les responsables du Monde.fr se défendent de "cannibaliser" le quotidien. Ils soulignent que les publics des deux médias sont distincts : 75 % des personnes qui vont sur le site ne lisent pas Le Monde. En revanche, cette forte présence sur Internet permet de recruter des abonnés pour le journal (8 000 cette année), à un coût très réduit.
Plus jeune et beaucoup plus petite que celle du quotidien, la rédaction du Monde. fr compte une trentaine de journalistes, dont deux correcteurs. Elle a le sentiment de participer à une aventure et d'inventer un nouveau journalisme, mais travaille dans l'anonymat, fait peu de reportages et n'a pas de rubricards spécialisés. "Au Monde, il y a des savoirs. Au Monde. fr, des savoir-faire", résume Eric Fottorino, directeur délégué de la rédaction du quotidien.
Les passerelles se multiplient entre les deux rédactions. Des journalistes spécialisés vont s'entretenir avec les internautes, confient des articles à l'écran entre deux éditions ou ont même un blog sur le site. Depuis la nouvelle formule, Le Monde du week-end publie (ci-dessous) des réactions à des éditoriaux. Le point de vue d'Harold Pinter a été donné en deux versions le 8 décembre : l'une, imprimée (8 000 signes) ; l'autre, sur écran (33 000). Parfois même, les lecteurs sont invités à allumer leur ordinateur pour lire la suite d'une libre opinion commencée en pages Débats...
Installée à l'autre bout de Paris, l'équipe du Monde.fr rejoindra au printemps prochain le siège du Monde, 80, boulevard Auguste-Blanqui. Il n'est pas question pour autant de constituer une rédaction unique. "L'autonomie du Monde.fr est importante, affirme Gérard Courtois, directeur des rédactions. Ce sont deux médias distincts, et ils doivent le rester, même si une meilleure articulation est nécessaire et sera facilitée par ce déménagement." Eric Fottorino confirme :"Les deux médias sont amenés à vivre et à se développer ensemble, mais pas de la même façon."
En janvier 2001, Le Monde.fr a rétabli le logo en caractères gothiques. Il s'agit bien du Monde, en effet, et les lecteurs le perçoivent ainsi, exigeant la même qualité du site que du quotidien. La réputation du journal et sa fiabilité se jouent aussi sur l'écran. Car nos lecteurs sont de plus en plus internautes. Constater que 75 % des personnes qui vont sur le site ne lisent pas le quotidien veut dire aussi que... 25 % des visiteurs le lisent. C'est le cas de Jérôme Wiggins, passionné de mots croisés, qui remplit chaque jour la grille sur le papier et sur l'écran. Double plaisir, apparemment...
ROBERT SOLÉ

EN TEMPS DE GUERRE, L'EUPHÉMISME EST ROI

Lire, juin 2003 par Marie Gobin

En temps de guerre, l'euphémisme est roi et l'hyperbole guette. Il est instructif d'observer les façons dont les chefs de guerre utilisent les mots. Et comment les médias les relaient.

Il fut un temps - pas si lointain - où aux États-Unis on dégustait des *french fries*. Alors que nous, Français, nous les pensions belges, les Américains estimaient, eux, que la paternité des frites nous revenait. Mais vient le temps de la guerre - en Irak - et les Américains (certes, pas tous), estimant que nous étions un peuple de «capitulards» et de «mauviettes», décidèrent de rebaptiser nos frites, donc, en *freedom fries*, les «patates de la liberté». Mais l'honneur est sauf: *french dressing* (vinaigrette), *french kiss* (baiser mouillé) et *french toast* (pain perdu) pour l'heure conservent leur origine française. Denis Lacorne, directeur d'études au Centre des relations internationales (CERI), se souvient qu'en 1917 la choucroute allemande était servie sous le nom de *liberty cabbage* (le «chou de la liberté») chez les Américains, et que, plus récemment, le livre de recettes *The Joy of Cooking* (*La joie de cuisiner*) faisait état, dans sa version de 1944, de carottes «De Gaulloises» en lieu et place de «carottes vichyssoises». Les carottes sont cuites. Anecdotique? Pas tant que cela. La guerre est aussi la guerre des mots.

Alors que notre méfiance avait été légitimement aiguisée par les fameux «dommages collatéraux», l'expression récurrente de la guerre du Golfe, en 1991, voilà qu'il nous faut redoubler de vigilance, encerclés que nous sommes par de nouveaux substrats, qu'il s'agisse de «cibles d'opportunité», de «bombes intelligentes» ou encore de «tirs amis». L'euphémisme paraît une nouvelle fois être la règle, avec toutefois cette différence de taille, si l'on compare la guerre du Golfe de 1991 à la «guerre en Irak», ce dernier événement ne nous est plus livré clés en main. Multiplication des réseaux d'information oblige. Pourtant, il y a comme un air de déjà-vu. Comme disent les Américains. Jocelyne Arquembourg, chercheur en sciences de l'information et de la communication, auteur du *Temps des événements médiatiques* (De Boeck/Ina), qui consacra sa thèse à la couverture médiatique de la guerre du Golfe rappelle qu'en 1991 il s'agissait pour les Américains de «promouvoir une guerre «chirurgicale», avec très peu de morts». «La guerre du Golfe était une guerre très sophistiquée sur le plan technologique, qui évacuait tout ce qui a trait au corps, à la blessure, à la mort», analyse-t-elle. Si «dommages collatéraux» demeure un terme déréalisé, il est aujourd'hui mêlé, selon la linguiste, aux termes de «morts» ou de «victimes civiles». Une manière de les réhumaniser et de leur redonner corps qui contraste avec le discours médiatique de la guerre du Golfe. Faute d'images sans doute, ce conflit apparaissait de manière aseptisée, désincarnée. Louis-Jean Calvet, linguiste, auteur de *Linguistique et colonialisme* (Payot), regrette le manque de distanciation face à ces expressions: «Dommages collatéraux ou tirs amis ne sont pas même mis entre guillemets. Mais il est vrai qu'il n'existe pas de signes de ponctuation d'ironie», remarque-t-il avant de constater qu'aujourd'hui «dire «victimes» en lieu et place de «dommages collatéraux» est perçu comme un engagement, lorsque c'est faire preuve de bon sens.» Et il conclut: «Tout ça relève du trucage sémantique.»

Au hit-parade de la supercherie sémantique, les fameuses «bombes intelligentes» (les *smart bombs*). Et ce pour deux raisons, la première étant que la récurrence de l'expression qui émergea avec la guerre du Golfe ne correspondait pas avec la réalité des faits: leur emploi était minoritaire par rapport aux armes dites «classiques». La seconde est que si elles furent plus utilisées durant la guerre en Irak, l'arsenal américain s'étant modernisé, «ça tue quand même», rappelle Dominique David. Ce responsable des questions de sécurité à l'Institut français de recherches internationales (IFRI) se souvient que le terme «Scud», qui désignait les missiles irakiens et fit florès durant la guerre du Golfe, était pourtant inapproprié, pour la simple et bonne raison que «l'Irak ne disposait pas de Scud. Ils lui étaient interdits». Dont acte. La propagande s'est chargée de rectifier le tir (et la qualification des missiles utilisés).

Mais ce trucage sémantique n'est pas à seule destination des médias. Il est aussi propre au

langage militaire. A ce sujet, Alice Krieg-Planque, analyste du discours et auteur du savant *Purification ethnique: une formule et son histoire* (CNRS Editions), note que ««dommages collatéraux», comme nombre de termes militaires, est un euphémisme qui vise non pas tant à masquer les choses qu'à les rendre supportables aux yeux des militaires eux-mêmes». Ce qui intrigue cette jeune enseignante de l'université Paris-XII est autant le discours lui-même que le métadiscours, les commentaires faits sur les mots. En ce qui concerne les «dommages collatéraux» ou les «tirs amis», Alice Krieg-Planque remarque une propension de la presse - française - à accompagner ces expressions de «commentaires de raillerie qui ironisent et se moquent des Américains et de leur armée». Faut-il y voir l'oeil critique de nos journalistes et experts? Pas tout à fait, plutôt une marque de «mépris». Et le mépris va fonctionner comme un écran de fumée qui va une nouvelle fois oblitérer la réalité de la guerre. Ricaner, comme une autre manière de dissimuler les actions militaires. Une posture d'indignation générale comme dispense morale de s'informer plus avant.

Certains linguistes relèvent nombre de termes flottants pour désigner le conflit: «offensive angloaméricaine» et «guerre de Bush» le disputent à la «guerre en Irak». A la différence de la guerre du Golfe, ce conflit-là semble plus difficile à étiqueter. C'est peut-être dû au fait qu'il ait soulevé débat au sein de la communauté internationale, qu'il ne s'agisse pas de libérer un pays de son envahisseur (la guerre du Golfe) mais d'envahir un pays pour le «libérer». Qu'il ait été en somme plus difficile à justifier. Mais «les Américains et leurs alliés», les «forces de la coalition» ont, au fil du discours de guerre, rapidement cédé la place à la «coalition». «L'utilisation de ce terme est une des grandes victoires des Etats-Unis», souligne Dominique David de l'IFRI. « Il ne pouvait pas tomber plus à pic, relève Alice Krieg-Planque. Il y a dans ce terme de «coalition» une connotation d'opportunisme. C'est une alliance contingente liée à des intérêts.» Pour Louis-Jean Calvet, il «sous-entend beaucoup d'alliés et d'entités différents alors qu'il s'agit du seul couple anglo-américain». Pas d'euphémisme cette fois, plutôt une hyperbole. L'idée de coalition, et donc d'un ensemble uni par de mêmes intérêts, va repositionner le conflit et ne pas le circonscrire à une guerre de personnes: Bush versus Saddam. A l'exception du journal *Le Monde*, «Hussein» a été le plus souvent abandonné.

Louis-Jean Calvet entend dans la disparition du nom Hussein un fort capital symbolique «comme le Che Guevara est devenu le Che». Plus pragmatique, Denis Lacorne, auteur de *La crise de l'identité américaine* (Gallimard), souligne que c'est une familiarité propre aux Américains, comme on utilise, pour Clinton, le diminutif Bill plutôt que William, et qu'il est simplement plus facile de dire en anglais Saddam que Hussein. Rappelons toutefois que l'on a toujours connu le dictateur sous son double prénom, At-Tikriti étant son patronyme.

Autre trouvaille langagière: les journalistes «*embedded*» , qui suivent le conflit avec les soldats. Le terme divise les spécialistes. Si les médias français le traduisent volontiers par les chastes «intégrés, incorporés», Dominique David préfère le littéral «dans le même lit». «Enchâssés, enkystés» pour Louis-Jean Calvet. «Captifs», selon le goût de Denis Lacorne, fin connaisseur des États-Unis, qui souligne que bien avant la guerre en Irak, dans le journal américain *Herald Tribune*, le dessinateur Trudeau avait croqué ces *embedded journalists* dans une bande dessinée. *«This is Bob from... somewhere»* («Ici Bob... de quelque part»), disait l'un d'entre eux. La fiction devance la réalité. Intimement liés aux stratégies militaires, les journalistes intégrés ont de fait une vision plus aiguë du conflit. Ils voient et savent mais ils ne peuvent pas dire (secret-défense oblige). Mais aussi plus rétrécie: ils ne savent pas ce qui se trame aux alentours. Leur présence bouleverse la narration du conflit. Il n'est plus traité comme un événement mais comme une suite d'actions rapportées lors d'un récit subjectif, énoncé à la première personne. Et derrière cette première personne, la voix du militaire bien rodé aux stratégies de communication. Avec leurs *spin doctors* (conseillers en communication), les Américains ont frappé fort... l'opinion publique. Il faut l'écoute attentive (et anglophone) et le discernement d'un Denis Lacorne pour saisir l'art de leur rhétorique. Ainsi, quand il s'agit d'Anglais ou d'Américains tués, les expressions «événement tragique» ou «événement regrettable» seront téléguidées par les communicants. Assorties d'un «hélas, inévitable» s'il s'agit d'une bavure.

«Les hommes sont les hommes» justifiera les morts lors des tirs amis. Et quand ça se passe très mal, «la guerre n'est pas jolie» viendra ponctuer le drame. Mais tout n'était pas si simple que ça pour les Américains, il leur fallait aussi se colleter avec les adversaires, ceux dont on ne savait pas s'ils étaient ou non avec Saddam Hussein. Et pour cause, certains avaient eu l'outrecuidance, selon un général américain, de revêtir des «uniformes de civils»... Denis Lacorne connaît bien les discours des politiques américains et ceux de Bush en particulier. Il a sur son bureau un calendrier à feuilles volantes qui, chaque jour, égrène un *bushisme*, une phrase (attestée) du Président, truffée de fautes d'orthographe ou de grammaire. Ces *bushismes* sont peut-être les seules perles qui échappent aux *spin doctors*. Mais, en temps de guerre, ceux-ci redoublent de vigilance. Rien ou presque ne leur échappe. Dans *Le ruban au cou d'Olympia* (Gallimard), Michel Leiris imaginait ce dialogue: «Qu'est-ce que tu veux dire? Je veux dire.» Aujourd'hui, on veut surtout communiquer et propager.

La psychanalyste Marie Moscovici, auteur du remarquable *Le meurtre et la langue* (Métailié), ne pensait pas voir surgir en elle ce mot qu'elle avait maintenu à quai avec ses souvenirs de petite fille durant la Seconde Guerre mondiale, de petite fille juive de parents émigrés de Pologne. Le mot de «propagande». «Ce que j'entends en ce moment me fait penser à ce que j'entendais en 1942. Comme si c'était hier», confie-t-elle, se souvenant combien elle était vigilante, enfant, face aux discours politiques. Bien qu'à la différence de la guerre du Golfe les médias redonnent chair et corps aux victimes, Marie Moscovici se méfie de cet incessant «appel à l'affect concernant la douleur» qui dissimule peut-être, sous la volonté d'informer, une stratégie de communication. Et puis, que fait-on de cette «souffrance à distance», pour paraphraser le titre de l'ouvrage de Luc Boltanski? La psychanalyste souhaiterait une cure de silence, un langage infiltré de silence, où l'on retrouverait le pouvoir des mots et la notion du temps, une temporalité moins chahutée: «Chaque jour, on subit les assauts de l'actualité. On oublie que l'inactualité, que ce qui n'est pas aujourd'hui donne sa forme au présent», souligne-t-elle. La psychanalyste, auteur de *Il est arrivé quelque chose* (Payot), a longuement travaillé la notion d'événement. Pour elle, autant que la guerre en Irak elle-même, l'événement serait l' «appauvrissement des possibilités de parole». Le fait que nous soyons ensevelis sous le papotage et le babillage. Une autre chose l'inquiète: le mélange du réel et du virtuel, la trop grande porosité entre ces deux mondes. « *The game is over*» («la partie est finie») du président Bush, le «choc et effroi» (du nom de la doctrine du Pentagone, «*shock and awe*»), marque déposée par Sony et qui devait devenir un jeu vidéo, le jeu de cartes des hommes à abattre avec Saddam Hussein en as de pique, le «bluff de Paris», les «devinettes» (deux expressions signées Donald Rumsfeld, secrétaire d'État américain à la Défense)... Expressions «gimmicks» qui flattent peut-être le marine d'à peine vingt ans et enkystent chez certains l'idée de la guerre comme jeu. À moins qu'elles ne visent seulement à rappeler les souvenirs du *home sweet home,* des heures sans guerre où on biberonne à la Sega et à la SuperNintendo.

On comprend pleinement ce que ce discours de guerre a d'insupportable pour Marie Moscovici. En ce qu'il mêle la libération de la France en 1944 avec la «libération» de l'Irak, mais aussi en ce qu'il jette dans un même panier, bien rapidement, la destruction avec la réparation: «Avez-vous noté que, pendant la guerre, on parlait de l'après-guerre?» La linguiste Jocelyne Arquembourg s'insurge contre cette question qui, désormais, surgit dans les médias: «Fallait-il y aller? nous dit-on. Ce questionnement soutenu par l'idée de la victoire comme résultat et produit de l'action américaine et non comme son révélateur revient à dire que la fin justifie les moyens.»

À force de formules - lesquelles engendrent un procès d'acceptabilité, selon les termes du philosophe Jean-Pierre Faye - on formate et on nivelle notre conception du monde. Termes-chocs, clichés, mots nettoyés de leur sens et dévidés comme un treuil d'oraisons... Dans cette guerre des mots, le «prêt-à-dire» est l'uniforme.

FILIATION ET TRADITION FAMILIALE AU JAPON

Lorsque le Japon, après 1945, aligna l'essentiel de sa législation sur celle de son vainqueur, il renonça en particulier au système familial qui avait cimenté sa cohésion sociale au cours de longs siècles. Ce système, fondé sur le concept de ie (ou «famille-souche»), avait été la pierre angulaire de l'idéologie militaro-fasciste. Aux yeux des vainqueurs américains, son éradication devait donc conjurer à jamais les risques de récidive.

Cet ancien système familial, typique d'une «société agraire et fortement marquée par le confucianisme, se caractérisait par la préservation à tout prix de la lignée et celui à qui incombait cette tâche suprême était le père de famille. Lorsque celui-ci, pour des raisons d'âge ou de santé, décidait de se retirer, il transmettait nom, charge et patrimoine à son fils aîné. Cette charge consistait essentiellement à assurer les soins dus aux ancêtres, à veiller au bienêtre des vieux parents et, d'une manière générale, à maintenir ou accroître la prospérité, la cohésion et le renom de la famille. En cas de stérilité ou d'absence d'enfant mâle, l'adoption d'un héritier (avec ou sans lien de parenté) était une pratique courante: celui-ci prenait le nom de sa nouvelle famille et se trouvait du coup investi de la même autorité qu'un héritier «naturel».

Si la législation ne porte plus trace de ce système, on rencontre dans le Japon actuel des comportements et des choix qui s'inspirent encore de l'esprit du ie et ce, sur trois points de résistance.

Le premier concerne le culte des ancêtres : on attend de l'aîné qu'il préside les funérailles, qu'il veille à l'entretien de la tombe familiale, qu'il conserve sur l'autel domestique reliques, tablettes et photos des ancêtres, qu'il organise les réunions de famille célébrant les anniversaires de morts, etc.

Il est également considéré comme normal que l'aîné succède à son père dans le cas d'une entreprise familiale (exploitation agricole, échoppe d'artisan, commerce, etc.). Comme corolaire à cet usage, il n'est pas rare qu'en l'absence d'héritier mâle, on trouve à la fille aînée un mari qui prendra, comme fils adoptif, le nom de la maison dont il va diriger les destinées.

Enfin, il n'est pas rare non plus que des parents à la retraite, misant sur la piété filiale de leur fils aîné, attendent de lui qu'il veille sur leurs vieux jours et leur assure, chez lui ou à proximité, une existence décente. La société jugera sévèrement un fils aîné qui accepterait, sans raison évidente, que ses parents aillent en maison de retraite.

Comme très souvent donc au Japon, le passé se survit bien dans un cadre législatif fortement occidentalisé: on joue sur les deux registres, ce qui donne à la société à la fois souplesse et cohésion. Le passé sert encore de repère, mais il reste bien entendu que chacun se conformera à ce qu'on attend « normalement » de lui en fonction des contraintes de la vie moderne. Pression douce, mais pression quand même.

G. Mehrenberger, J.-F. Sabouret, L'État du Japon, éd. La Découverte, 1988

ILS S'EXHIBENT POUR EXISTER

Alain Buisson, La Dépêche du Midi, article paru le 02/09/2001

Pendant deux mois, « Loft Story » a divisé les Français sur un sujet de discorde inédit.

D'un côté, ceux qui buvaient les paroles de Loana sans modération; en face, la vague des indignés; entre les deux, une majorité silencieuse indifférente et vaguement amusée. Le « zyeutage » des futilités d'une existence quasi-cellulaire de filles et de garçons filmés en continu a néanmoins éclipsé l'été pourri, la crise boursière, les licenciements et les sales guerres sur le globe. La « télé-réalité » s'est installée dans le quotidien de tous ceux qui ont invité Loana, Christophe et la bande de cloîtrés volontaires plusieurs fois par semaine à la maison. Il semble bien qu'on ne l'en délogera pas de sitôt. L'intimité de gens « comme tout le monde » exposée sans voile, pas même une feuille de vigne, accroche un large auditoire - plus de doute possible après cette éclatante démonstration de M 6. La rentrée est là, les grilles sont prêtes et la « réalité » s'insinue partout. M 6 et TF 1 - qui avaient eu des mots en plein « Loft Story » - vont entamer un formidable deuxième round sur le ring de l'Audimat en opposant deux groupes de « lofteurs ». Le registre diffère, pas le concept.

Rien ne va plus depuis que M6 a retiré la perfusion « Loft Story » à ses millions de téléspectateurs début juillet. Avec « L'été de Loana », on gardait espoir. Mais là, il va falloir se faire une raison. C'est bel et bien fini. Fini!

Il va falloir s'y faire ou déserter. Au choix.

Par Yves Rouquette, La Dépêche du Midi

S'y faire ou déserter. À quoi bon s'inquiéter, s'indigner, se scandaliser, faire appel aux analystes et aux spécialistes des transformations « sociétales », parce que de plus en plus de gens, devant les caméras et les magnétophones de la télévision viennent se mettre à poil jusqu'au tréfonds du fondement et au plus tordu de leur libido?

Ça n'en vaut pas la peine. Tout cela est vieux comme l'humanité. On n'a pas attendu la télé pour qu'on exhibe sur la place publique les plaies, les ulcères, les croûtes, les bras sans mains, les jambes sans pieds. Et pour tendre sa sébile.

Le commun des mortels aime ça. Le spectacle des horreurs en tout genre lui convient, qu'il s'agisse du veau à cinq pattes, de la femme à deux têtes ou du galeux, le pauvre Job sur son fumier. Jadis, il était prêt à jeter quatre sous dans l'escarcelle du misérable. Aujourd'hui, pour se repaître de misères banales, il est prêt à engloutir toutes les réclames de la publicité qui entrelardent tous les reality-shows.

C'est sans doute que la bête humaine prend du plaisir à la douleur des autres, à la façon de ces vieillards qui se ragaillardissent à enterrer plus jeunes qu'eux. Après tout, si ce déferlement de confessions, de règlements de comptes entre époux ou amants et parents ou enfants, est aussi insupportable qu'on veut bien le dire, il n'y a qu'un geste à faire: zapper vers d'autres programmes réputés moins idiots ou balancer son poste à la poubelle. C'est ce que j'ai fait le jour où je me suis vu, à 13 h 35, en train de regarder chanter Sheila, alors que pour rien au monde je ne serais sorti devant ma porte si elle y avait été, poussant ses chansonnettes tocardes.

Il y a cependant plus grave, bien que ce soit aussi ancien et aussi répandu que le voyeurisme d'élite ou de masse. C'est le goût des individus - dont tous ne sont pas imbéciles - pour la confession impudique, le strip-tease intellectuel, le slip-tease (pour parler comme Raymond Queneau) littéraire ou présumé tel.

Les Américains ont, pour ce type d'effeuillage, un mot qui me plaît bien: c'est celui de « burlesque ». Rien n'est, en effet, plus tristement désopilant que cette femme, par exemple, annonçant devant le petit écran à son homme, qu'en trente ans de vie commune, il ne l'a jamais fait jouir. Mais est-ce là une spécialité télévisuelle? Pas du tout. Jean- Jacques Rousseau grattait ses plaies pour le plus grand bonheur de ses lecteurs. L'admirable « Mort

à crédit » de Céline regorge de scènes insupportables. J'ai une connaissance qui s'est faite une spécialité plus lucrative de raconter par le menu, dans le détail, avec une impudeur tranquille - et à répétition: d'un roman à l'autre, d'une pièce de théâtre à l'autre - comment elle n'a pas arrêté de coucher avec son paternel, avant, pendant et après son mariage, au su et au gré de son époux, père de sa fille adorée. Il m'est arrivé de casser la graine avec ce monsieur et sa dame. J'ai tâché de penser à autre chose qu'à ce que racontait l'écrivaine. Mais j'avais tort. Quelques semaines après, un grand quotidien parisien consacrait quatre pages à la gloire de celle qui avait fait de l'inceste - réel ou romanesque? - son fonds de commerce.

Que ne ferait-on pour tâcher d'arriver au best-seller? Que ne ferait-on pour passer à la télé en y étalant ses fantasmes, ses rancoeurs et ses obsessions? Ce que pensent de vous vos parents, votre époux, vos gosses, vos voisins, on s'en fout, la télé est désormais le Dieu qui vous donne existence. Quelques minutes, le temps de presser l'orange et de l'envoyer à la poubelle.

ITALIE: LE MAL-ÊTRE DE LA "GÉNÉRATION 1 000 EUROS"

Le monde, 07.04.06

Ils ont du travail ou ils en cherchent. Certains sont surdiplômés, d'autres sans qualification, ils sont jeunes, mais pas forcément, ils habitent à Rome, dans les riches cités du nord comme dans les patelins du Mezzogiorno, chez leurs parents ou en colocation. Ce sont les "milleuristes".

Le néologisme est à la mode en Italie. Il désigne tous ceux qui doivent se débrouiller avec plus ou moins 1 000 euros par mois. Parmi eux, il y a, selon les statistiques officielles, les deux millions de salariés de 15 à 40 ans qui gagnent moins de 900 euros, auxquels s'ajoutent un demi-million de travailleurs indépendants.

Mais les "milleuristes" forment surtout la masse grandissante des "atypiques", cette nouvelle race de collaborateurs recrutés sur des contrats de travail précaires définis par la loi Biagi sur la flexibilité en 2003. Selon l'Institut italien de la statistique (Istat), ces contrats concernent quatre millions de travailleurs.

"C'est ce type de contrat qu'on propose comme alternative au chômage aux salariés touchés par des restructurations", explique-t-on à la CGIL. La plus grande confédération syndicale du pays a dû créer une structure spéciale pour représenter et défendre ces travailleurs précaires : le Nidil (Nouvelles identités de travail). Comme moins d'un contrat "atypique" sur dix se transforme en contrat à durée indéterminée, les effectifs du Nidil-CGIL ont augmenté de 90 % depuis son premier congrès en 2002.

S'il gagne les élections législatives des 9 et 10 avril, Romano Prodi, chef de file de la gauche, a promis de s'attaquer à la précarité grâce à des incitations fiscales pour les entreprises : *"Le coût du travail à durée indéterminée ne peut plus continuer à être supérieur à celui du travail temporaire"*, a-t-il déclaré récemment.

Depuis quelques semaines, les "milleuristes" ont leur héros, Claudio, le personnage central d'un drôle de livre, publié gratuitement sur Internet. Des milliers de jeunes Italiens se sont identifiés à lui et ont déjà téléchargé "Generazione 1 000 euros", le titre de cette chronique douce-amère de la vie quotidienne dans l'Italie d'aujourd'hui. Le succès est tel que l'ouvrage devrait sortir en librairie au mois de mai. C'est l'histoire d'un jeune homme de 27 ans, diplômé de l'université, employé à Milan dans le département marketing d'une multinationale grâce à un "contrat à projet" (co. co. pro), l'un des nombreux types de contrats précaires prévus par la loi.

Claudio gagne 1 028 euros par mois, mais il perdra son travail dès que le projet sur lequel il a été recruté sera achevé. Peut-être signera-t-il alors un autre contrat, pour un autre projet, dans la même entreprise. Qui sait ? Ces contrats précaires, bénéficiant d'une faible couverture sociale, ont représenté 70 % des créations d'emploi en 2005 dans la Péninsule. Claudio vit dans la banlieue milanaise, en colocation avec trois autres "milleuristes" qui jonglent avec les petits boulots.

"Generazione 1 000 euros" est une fiction largement inspirée de l'expérience personnelle de ses deux auteurs, des journalistes indépendants qui connaissent la galère. Alessandro Rimassa, 30 ans, avoue n'avoir *"jamais gagné plus de 1 000 euros"* depuis son diplôme d'architecte il y a six ans. Pour Antonio Incorvia, 31 ans, Claudio représente des millions de jeunes gens *"qui se sentent invisibles et sous-évalués "*, non seulement en Italie, mais dans toute l'Europe.

Les personnages du roman de MM. Rimassa et Incorvia ne sont pas des révoltés, à l'image de la "génération low cost" (bas coût) italienne, qui accepte sans colère de vivre chichement. *"Ils font ce qu'ils peuvent avec l'argent qu'ils ont"*, résument les auteurs, dont le site Internet www.generazione1000.com se veut *"la première communauté des milleuristes et (mécontents"*. Le forum du site, très fréquenté par les moins de 35 ans, exprime cet état d'esprit. On y échange ses inquiétudes face à l'avenir, mais surtout ses bons plans pour profiter du présent.

Le premier réflexe est de s'incruster chez ses parents : c'est le cas de plus de 60 % des 18-35ans. Un phénomène culturel propre à l'Italie ? Certes, les liens familiaux très forts qui caractérisent la société italienne font qu'un jeune - notamment les garçons - ne quitte le giron familial qu'à 27 ans en moyenne. Mais la difficulté de trouver un emploi stable a accentué la tendance. La moitié des 20-34 ans ayant un emploi n'ont pas pris pour autant leur indépendance, et le nombre des trentenaires (30-34 ans) encore installés chez papa maman a doublé en dix ans.

JEAN-JACQUES BOZONNET

Chiffres

89 % des 17-24 ans *gagnent moins de 1 000 euros par mois et 65 % des 25-32 ans, selon l'Institut d'études IRES, dépendant du syndicat CGIL (gauche) ;*

70 % des femmes *qui travaillent sont des "milleuristes" ;*

87 % des moins de 25 ans *ont des contrats de travail à court terme, 53 % pour les 25-32 ans.*

Les moins de 30 ans *ne représentent que 21 % des contrats "atypiques", qui touchent majoritairement les 30-59 ans (68 %).*

L'EAU, ENJEU DU XXIe siècle

On a découvert des traces d'eau sur Mars... et aussitôt les hypothèses de présence de vie sur cette planète vont bon train. Car l'eau c'est la vie! Si l'univers est issu du big-bang, c'est la formation d'eau qui a permis l'apparition des premières formes de vie, il y a 3,5 milliards d'années. Sans eau, pas de vie. Constitué à 60 % d'eau, notre corps meurt au bout de quelques jours s'il en est privé, alors qu'il peut subsister plusieurs semaines sans manger.

Mais cette eau indispensable à la vie ne représente qu'une infime partie de notre planète. L'explorateur Paul-Emile Victor rappelait que, si la Terre avait la taille d'une orange, le volume de l'eau serait celui d'une simple goutte ; dont seulement 2 à 3% d'eau douce (non salée), elle-même aux trois quarts sous forme de glace. Les eaux douces disponibles représentent quand même 9 millions de kilomètres cubes. Mais elles sont très inégalement réparties, et souvent maltraitées.

En juin 1997, l'Assemblée générale des Nations unies, examinant les schémas actuels d'utilisation des ressources en eau, a constaté qu'un tiers de l'humanité manquait actuellement d'eau, en quantité et/ou en qualité consommable... et que si l'on continuait ce serait le cas des deux tiers en 2005 ! Plus de 1 milliard d'êtres humains ne disposent pas d'un minimum de 20 litres d'eau par jour (contre 147litres pour nous, en France).

Depuis le début du siècle, les consommations en eau ont été multipliées par sept, et elles ont doublé en moins de vingt ans. Si la moitié de cette augmentation est due à l'accroissement de la population mondiale, l'autre moitié est une conséquence de l'élévation du niveau de vie et du développement agricole et industriel. Source de vie, l'eau est aussi source de catastrophes : ses déchaînements provoquent inondations, cyclones, etc. Son absence provoque sécheresses et famines, extension des surfaces désertiques.

Les effets cumulés des déséquilibres climatiques et d'une utilisation anarchique de cette ressource font peser de graves menaces sur l'avenir d'une partie importante de l'humanité, voire sur la survie globale de nos descendants.

Dans les pays développés, les ressources en eau sont menacées par des prélèvements excessifs - agricoles (irrigation) ou énergétiques (refroidissement des centrales électriques) - et par la pollution, en particulier agricole (engrais, biocides). Dans les pays pauvres, des centaines de millions de personnes n'ont pas accès à une eau de qualité alimentaire, et des zones de plus en plus importantes évoluent vers la désertification par déforestation et surexploitation : sans compter que l'industrie et l'agriculture y déversent sans précaution de nombreux produits interdits ou réglementés sous nos cieux. L'Organisation mondiale de la santé (OMS) estime que chaque jour dans le monde 25 000 personnes meurent pour avoir bu de l'eau polluée ou par manque d'eau. Beaucoup de conflits sont nés ou se sont développés - au moins pour partie - autour des problèmes d'accès aux ressources en eau : conflits frontaliers entre l'Inde et le Népal, le Sénégal et la Mauritanie, la Bolivie et le Pérou, etc. Au Moyen-Orient, le Jourdain est au coeur du règlement des conflits israélo-arabes : le plateau du Golan, pierre d'achoppement entre Israël et la Syrie, commande le contrôle des ressources en eau de la région. Si l'énergie a été au coeur du XXe siècle, l'enjeu à venir est celui de l'eau : ici, être capable de l'utiliser sans la gaspiller ni la dénaturer ; là-bas, améliorer les conditions de vie pour que chacun ait accès à une eau potable, et promouvoir des techniques agricoles économes en eau, permettant d'assurer l'autosubsistance de la population. L'eau est bien au coeur du développement durable.

Jérôme Goust

Alternative Santé-L'impatient , n° 259, sept. 1999

LA CONSOMMATION DES FRANÇAIS (1962-1995)

Texte 1

Dans les années 60, la demande de consommation excédait largement l'offre : il fallait attendre des mois pour obtenir une voiture, des années une ligne téléphonique.

En 1962, seuls 28 % des logements étaient équipés d'une douche ou d'une baignoire et 40 % de WC intérieurs. Il n'y avait qu'un quart des foyers à posséder un réfrigérateur (98 % aujourd'hui), un quart un lave-linge, 23% un téléviseur (contre 98 % aujourd'hui) et moins d'un sur dix (9 %) avait le privilège d'avoir le téléphone alors que tous les foyers ou presque en sont aujourd'hui équipés (98 %).

À cette époque, on consommait encore peu de yaourts, de jus de fruits ou de fromage, mais trois fois plus de pommes de terre et deux fois et demie plus de pain. Le vin était le plus souvent « de table c'est-à-dire ordinaire (l'essor des vins de qualité supérieure ne se produira que dans les années 70). Ces produits étaient achetés à l'épicerie du coin : les super et hypermarchés n'existaient pas encore.

En 1975, la situation s'est fortement améliorée puisque 70 % des foyers disposent d'une baignoire et/ou d'une douche (91 % en 1995) et 65 % de toilettes dans le logement (87 % aujourd'hui). Les besoins en réfrigérateurs étaient déjà quasiment saturés (à 90 %) ainsi que les besoins en lave-linge (72 °A)). Dans ces années 65/75, la hausse continue des revenus (on est à l'apogée des Trente Glorieuses) permet à un plus grand nombre d'accéder à des produits jusqu'alors inaccessibles (par exemple, en ce qui concerne l'alimentation: huîtres, saumon fumé, fruits exotiques, etc.), et qui désormais leur sont proposés dans de multiples grandes surfaces à la périphérie des villes. Deux ménages sur trois (64 %) ont eh effet une voiture en 1975, contre à peine 30% en 1962 (mais 83 % aujourd'hui).

Dans ces années 75, années fastes s'il en fut, les besoins primaires (manger, se loger, s'habiller) sont satisfaits. Émergent alors de nouveaux besoins, davantage liés à la santé, aux loisirs et à la culture.

Texte 2

A-t-on tout pour être heureux ? On pourrait le croire, car, en effet, le taux de croissance de la consommation est passé de 3,5 % dans les années 70 à moins de 2 % aujourd'hui. S'il est vrai que les besoins primordiaux sont saturés, les Français sont encore relativement sous- équipés en micro-ordinateurs (moins de 25 %), caméscopes et chaînes hifi. D'autre part, les enquêtes du CR EDOC (Centre de recherche pour l'étude et l'observation des conditions de vie) montrent que le désir de consommer davantage existe très fortement pour les Français aux revenus faibles ou très moyens (on peut rappeler que cinq millions de personnes au moins vivent actuellement dans la précarité) et pour les jeunes, habitués à consommer beaucoup plus que leurs aînés. Cet appétit de consommation concerne surtout le logement et les loisirs pour les premiers, les loisirs, les vacances et la culture (au sens large) pour tes seconds.

Informations extraites des données INSEE 1999.

LA FIN DE LA CARTE SCOLAIRE

Rappelons que jusqu'à présent, les élèves devaient impérativement être scolarisés dans l'établissement (école, collège ou lycée) le plus proche de leur domicile. Il était très difficile d'obtenir une dérogation à cette règle. L'État français envisage de modifier cet état de choses.

La carte scolaire vit-elle ses derniers jours? L'État supprime les justificatifs de domicile pour les démarches administratives. Pour une inscription scolaire, une déclaration sur l'honneur des parents sera donc suffisante. Surprenant!

Le gouvernement vient-il de signer discrètement la mort de la carte scolaire ? Le principe selon lequel les élèves sont scolarisés dans les établissements scolaires en fonction de leur domiciliation connaît-il ses dernières semaines d'application ? La décision de ne plus exiger de justificatifs de domicile pour toutes les démarches administratives courantes, prise le 12 octobre lors du conseil interministériel pour la réforme de l'État (CIRE), risque d'être lourde de conséquences pour l'éducation nationale. À partir du 1er décembre, les parents pourront justifier de leur lieu de résidence en signant une simple déclaration sur l'honneur. Ils n'auront plus à« produire systématiquement une ou plusieurs quittances ou factures diverses», lorsqu'ils demandent une inscription dans une école, un collège ou un lycée, comme l'a annoncé le ministère de la Fonction publique et de la réforme de l'État.

Cette mesure, qui s'inscrit dans la politique gouvernementale de simplification des relations entre les administrations et les usagers, va très certainement renforcer le consumérisme scolaire. « Cette décision conduit à la mort de la carte scolaire si le gouvernement maintient sa position. C'est la porte ouverte à l'aggravation des phénomènes d'évitement des collèges ou lycées moins bien réputés, notamment dans les zones urbaines, particulièrement en Île-de-France», s'indigne Jean-Jacques Roméro, secrétaire général du Syndicat national des personnels de direction de l'éducation nationale (SNPDEN). Le principe de la sectorisation ne tient en effet qu'à la possibilité, pour les chefs d'établissement ou les maires, de vérifier si l'élève candidat à l'inscription relève bien de son secteur d'affectation.

Avec l'instauration d'une simple déclaration sur l'honneur, la fraude devient facile. Les vieilles ficelles utilisées pour obtenir une inscription dans l'établissement désiré perdent de leur intérêt. Se domicilier chez un parent ou à l'adresse de leur entreprise, comme cela se pratique fréquemment en région parisienne comme dans toutes les autres zones urbaines? Inutile. Acheter ou louer un studio transformé administrativement en résidence principale ? Inutile aussi. Louer une boîte à lettres et bénéficier d'une vraie-fausse quittance? Déménager? Obtenir une dérogation? Il suffira de rédiger une déclaration sur l'honneur et se débrouiller pour que le courrier adressé par l'établissement ne soit pas renvoyé avec la mention «N'habite pas à l'adresse indiquée ».

Le ministère de la Fonction publique ne veut pas croire à cette hypothèse. D'abord «parce que nous faisons confiance aux Français et qu'il faut cesser de considérer que les usagers sont des délinquants en puissance » indique-t-on dans l'entourage du ministre, Michel Sapin. Ensuite, parce que « des contrôles pourront être effectués » et que les « cas douteux pourront être vérifiés ». Enfin «parce que toute fausse déclaration est passible de poursuites pénales » et que des sanctions seront demandées, ajoute-t-on au ministère de la Fonction publique. Pour toutes ces raisons, le ministère n'envisage pas, pour l'heure, de revenir sur son projet. Un décret, « en cours de finalisation » devrait être publié d'ici quelques semaines.

Luc Bronner, Le Monde de l'Éducation, novembre 2000.

LE MOUVEMENT «HIPPIE»

Le mouvement «hippie» exprime une révolte plus profonde et plus totale. Il ne concerne qu'un tout petit nombre de jeunes, mais qui trouvent un très large écho parmi les autres. À travers les cheveux longs, les vêtements fantaisistes, la musique pop, une sensibilité commune, une attitude commune devant la vie, un système de valeurs commun se développent dans la jeunesse américaine et européenne. Leur point de départ est un refus radical d'une société fondée sur l'argent et le profit: c'est-à-dire du système occidental. La pauvreté et le partage égal des biens au sein de communautés fraternelles retrouvent certains aspects du christianisme primitif, en réaction comme lui à une société qui ressemble assez au Bas-Empire, sauf que les barbares ne sont pas encore capables de franchir les limes. La drogue, les mythes hindouistes, le mirage de Katmandou expriment aussi une fuite dans le rêve pour échapper à une réalité insupportable. Tous les jeunes ne sont pas drogués, ni hippies, ni pseudo bouddhistes : mais beaucoup éprouvent une sympathie secrète ou avouée pour leurs frères qui ont le courage de s'évader d'un monde étouffant. Si marginaux que soient les hippies, ils ont déjà une influence considérable sur l'art et la culture. Dans la musique, le théâtre, le cinéma, la littérature, ils ont provoqué l'apparition d'une «contre-culture», en rupture avec les formes et les contenus traditionnels. Il s'agit en partie d'une récupération de leurs activités par la société industrielle qui les transforme en produits de consommation : disques, films, livres, vêtements, bijoux, etc. Mais cela permet en même temps une diffusion considérable de la contre-culture, qui pénètre partout et peut étendre son emprise sur de nouveaux adeptes. Qui récupère qui, en dernière analyse ? Pour le moment, la majorité des jeunes paraît encore bien sage et prête à s'intégrer finalement dans la technodémocratie, après quelques sacrifices aux rites de l'adolescence. Rien ne prouve que les choses ne tourneront pas autrement un jour.

Les «clercs» constituent une autre minorité en révolte. On désigne ainsi d'abord les intellectuels, les savants, les écrivains, les artistes, tous ceux dont la fonction est de penser et d'exprimer. En Europe, ils ont souvent joué un rôle assez important dans la société depuis la révolution culturelle du XVIIIe siècle. En général, ils ont contesté l'ordre existant. Ils ont favorisé d'abord le libéralisme contre les régimes monarchiques, puis le socialisme contre le régime capitaliste. Leur système de valeurs a toujours été opposé aux privilèges de naissance, à l'argent, au profit, et favorable à l'égalité des hommes, à leur libre épanouissement, à leur détachement des biens matériels, à leur recherche d'une qualité de la vie, c'est-à-dire très proche des thèmes d'aujourd'hui. On a pu dire d'ailleurs des mouvements actuels d'étudiants et de hippies qu'ils prolongent le surréalisme cinquante ans plus tard.

LE RÊVE MEXICAIN OU LA PENSÉE INTERROMPUE

Le Clézio, Éd. Gallimard, 1988.

Le silence est immense, terrifiant. Il engloutit le monde indien entre 1492 et 1550, il le réduit au néant. Ces cultures indigènes, vivantes, diversifiées, héritières de savoirs et de mythes aussi anciens que l'histoire de l'homme, en l'espace d'une génération sont condamnées et réduites à une poussière, à une cendre. Comment comprendre cela ? Pour effectuer une telle destruction, il a fallu le pouvoir de l'Europe tout entière, dont les Conquérants ne sont que les instruments : un pouvoir où la religion, la morale, sont aussi importantes que la force militaire et économique. La Conquête du continent américain par les Européens est sans doute le seul exemple d'une culture submergeant totalement les peuples vaincus, jusqu'à la substitution complète de leur pensée, de leurs croyances, de leur âme. La Conquête n'est pas seulement la mainmise d'une poignée d'hommes — étrange mélange de barbarie et d'audace — sur des terres, des réserves alimentaires, des routes, des organisations politiques, sur la force de travail des hommes et la réserve génétique des femmes. Elle est la mise en oeuvre d'un projet conçu à l'origine même de la Renaissance, en vue de la domination du monde. Rien de ce qui fut le passé et la gloire des nations indigènes ne doit survivre : la religion, les légendes, les coutumes, l'organisation familiale ou tribale, les arts, le langage, et jusqu'à l'histoire, tout doit disparaître afin de laisser la place au moule nouveau imposé par l'Europe.

La Conquête du Nouveau Monde n'est pas cet échange qu'auraient rêvé les disciples d'Érasme ou de Thomas More. Si, d'une certaine façon, la Conquête a apporté une nouvelle paix romaine à ces territoires sans cesse ravagés par les guerres tribales, elle n'a pu l'établir que sur des ruines et des cendres. Les empires détruits, les princes assassinés, les prêtres destitués, la culture, la religion et l'ordre social indigènes réduits au silence, c'est sur ce monde anéanti que pouvait régner la paix espagnole. La mainmise des Conquérants sur toutes les structures rendait impossible la survie des valeurs et des idées indigènes. Avec un aveuglement féroce, la plupart des chroniqueurs espagnols nient toute spiritualité à ces peuples qu'ils ont ruinés. [...] Même pour les religieux les plus favorables au monde indigène, tels que Bartolomé de Las Casas ou Mendieta, existe le malentendu de la Conquête : l'Indien, s'il n'est plus ce démon assoiffé de sang, adonné à tous les vices, plus proche de la bête que de l'homme, est à l'excès inverse le parvulo, misérable et abandonné de tous, l'obejo manzo, la douce brebis offerte à la cupidité des colons espagnols. Criminel, ou victime irresponsable, l'Indien est donc dans tous les cas dépourvu de sa qualité humaine. Être irrationnel, il ne saurait avoir de pensée propre, et ses croyances et ses usages ne sauraient trouver place dans le concert des cultures. L'aprèsConquête hérite de la violence destructrice de la guerre a fuego y a sangre. La destruction porte un autre visage : dépossédé de ses terres, de ses forêts, du droit à circuler librement, l'Indien est aussi dépossédé de la part la plus secrète de son être. Il devient un homme sans pensée, sans raison, sans ordre moral, une sorte de décérébré que son nouveau maître doit façonner selon son gré, afin de lui inculquer les principes de la morale chrétienne et le respect des nouvelles lois politiques. C'est cette refonte de l'être qui motive la mission, et qui justifie le système de l'encomienda. Puis, après la dénonciation des abus par Las Casas et la promulgation des Nouvelles Lois des Indes, l'indigène retrouve un droit sur son propre corps, mais ne regagne pas pour autant le droit à la pensée. Il est significatif qu'il ait fallu attendre deux siècles pour que l'Indien ait le droit au sacerdoce, et l'Indépendance pour qu'il ait celui de participer à la vie politique.

Le silence du monde indien est sans aucun doute l'un des plus grands drames de l'humanité. A l'instant où l'Occident redécouvrait les valeurs de l'humanisme et inventait les bases d'une nouvelle république, fondée sur la justice et le respect de la vie, par la perversité des Conquérants du Nouveau Monde il initiait l'ère d'une nouvelle barbarie, fondée sur. l'injustice, la spoliation et le meurtre. Jamais l'homme n'aura été semble-t-il à

la fois si libre et si cruel, découvrant au même instant l'universalité des lois et l'universalité de la violence. Découvrant les idées généreuses de l'humanisme et la dangereuse conviction de l'inégalité des races, la relativité des civilisations et la tyrannie culturelle. Découvrant, par ce drame de la Conquête du Mexique, tout ce qui va fonder les empires coloniaux, en Amérique, en Inde, en Afrique, en Indochine : le travail forcé, l'esclavage systématique, l'expropriation et la rentabilisation des terres, et, surtout, cette désorganisation délibérée des peuples, afin non seulement de les maintenir, mais aussi de les convaincre de leur propre infériorité.

Le silence du monde indien est un drame dont nous n'avons pas fini aujourd'hui de mesurer les conséquences. Drame double, car en détruisant les cultures amérindiennes, c'était une part de lui-même que détruisait le Conquérant, une part qu'il ne pourra sans doute plus jamais retrouver.

1. Érasme et Thomas More : deux humanistes de la Renaissance.

2. Paix romaine : très longue période (plusieurs siècles) pendant laquelle l'Empire romain connut la paix.

3. Bartolomé de Las Casas : prêtre et dominicain espagnol du XVIe siècle, qui prit la défense des Indiens aux Antilles et en Amérique espagnole en luttant en particulier contre l'injustice des encomiendas.

4. A fuego y a sangre : à feu et à sang.

5. L'encomienda : institution espagnole en Amérique à l'époque coloniale : les Indiens devaient payer un impôt et travailler pour 1' « encomendero » qui était chargé de les protéger et de les évangéliser.

"LE VIRTUEL EST LA CHAIR MÊME DE L'HOMME"

Michel Alberganti parle avec Michel Serres
Le Monde, 18.06.2001

Les nouvelles techniques sont extrêmement anciennes dans leurs buts et extraordinairement nouvelles dans leurs réalisations. Comme l'écriture et l'imprimerie, elles affecteront la plupart des pratiques sociales.

"De nombreux philosophes dénoncent les dangers du développement du virtuel via internet et les techniques numériques. Ils stigmatisent la perte de contact avec le réel et l'altération du lien social. Comment réagissez-vous à ces critiques ?

- Prenez le cas de Madame Bovary, qui s'ennuie en Normandie pendant que son mari passe son temps à visiter ses clients à la campagne. Elle fait l'amour beaucoup plus souvent en esprit qu'en réalité. Elle est entièrement virtuelle. Madame Bovary, c'est le roman du virtuel. Et quand je lis Madame Bovary, comme n'importe quel autre livre, je suis aussi dans le virtuel. Alors que ce mot semble créé par les nouvelles technologies, il est né avec Aristote. Le modernisme du terme n'est qu'apparent.

"Tous les mots latins en "or" ont donné des mots français en "eur": horreur, honneur... Sauf un ! Lequel ? Le mot amour. Amor a donné amour. Pourquoi ? Il semble qu'il ait été inventé par les troubadours de langue d'oc à l'occasion du départ pour les croisades. Il s'agissait alors de chanter les princesses lointaines. Ainsi, c'est comme si l'amour avait été inventé pour et par le virtuel. "L'absence est à l'amour ce qu'au feu est le vent, il éteint le petit, il allume le grand", écrivait Bussy-Rabutin. Nous sommes des bêtes à virtuel depuis que nous sommes des hommes. Pendant que je parle, une partie de mes pensées est à ce que je dois faire ensuite, une partie est à mes cours de Stanford, une autre se souvient de mon dernier voyage en Afrique du Sud... Toutes nos technologies sont le plus souvent du virtuel.

- Quelles caractéristiques distinguent le "nouveau" virtuel de ce virtuel traditionnel ?

- Quasi aucune ! On va dire que les jeunes sont tout le temps dans le virtuel et qu'ils vont s'étioler... Or, dans notre génération, tout le monde a été amoureux de vedettes de cinéma que l'on n'a jamais embrassées qu'en images. Le virtuel est la chair même de l'homme. Une vache, elle, n'est pas dans le virtuel. Elle est dans son carré d'herbe en train de brouter...

"En revanche, dès le VIe siècle avant Jésus-Christ, chaque fois qu'un géomètre traçait un cercle ou un triangle sur le sol, il ajoutait :"Attention, cette figure n'est pas là, il ne s'agit pas de celle-là, ce n'est pas la bonne !" Où est la bonne ? On ne sait pas. On avait même créé alors un ciel des idées. C'était entièrement virtuel. Le monde des mathématiques est réel, mais il est réel avec un statut bien déterminé, un statut d'absence.

- Tout cela ne vous semble donc absolument pas nouveau...

- En fait, on peut distinguer les arguments "contre" extrêmement classiques, dont on ne s'aperçoit pas à quel point ils sont vieux et se répètent, et de très rares arguments qui, en effet, sont spécifiquement modernes. Parmi les critiques les plus ressassées, on trouve par exemple la quantité d'information que nous ne pourrons pas digérer tellement elle est énorme. Il y a une citation de Leibnitz que je donne souvent :"Cette horrible quantité de livres imprimés qui m'arrive tous les jours sur ma table va sûrement ramener la barbarie et non pas la culture." Leibnitz avait dit cela au XVIIe siècle à propos de l'imprimerie et des bibliothèques. Personne n'a lu toute la Grande Bibliothèque ni celle du Congrès à Washington. Mais le sujet collectif qui s'appelle "nous", l'humanité, l'a lue. Il n'y a pas un seul livre qui n'ait pas été lu par quelqu'un.

"Il faudrait quand même que ceux qui manipulent ces arguments ultraclassiques connaissent un peu d'histoire, un peu d'histoire des sciences et des techniques et un peu de philosophie. Cela les rassurerait tout de suite. Autrement dit, les nouvelles technologies ont deux caractéristiques. Premièrement, elles sont extrêmement anciennes dans leurs buts et leurs performances et extraordinairement nouvelles dans leurs réalisations.

- Nombre d'hommes politiques et d'intellectuels dénoncent les risques de fracture numérique. Qu'en pensez-vous ?

- Prenons l'éducation. On ne compare jamais la fracture que les nouvelles technologies pourraient créer avec celle qui existe sans les nouvelles technologies. Or cette dernière précipite les plus pauvres dans l'ignorance totale. Et elle éduque à grands frais les gens à Standford ou Harvard. Comparée à cette fracture-là, celle que pourrait engendrer le numérique apparaît comme une justice !

"En effet, l'investissement qu'imposent les nouvelles technologies n'est guère supérieur à celui qu'ont consenti les plus pauvres à l'époque où ils ont acheté la télévision.

Je ne vois donc pas comment la fracture dite numérique pourrait aggraver la fracture existante aujourd'hui.

"Pour ce qui est du lien social, il est convenu de parler, le plus souvent, de l'impact global des nouvelles technologies en citant la possibilité de communiquer avec des personnes situées n'importe où sur la planète. Mais on oublie toujours que le téléphone mobile, par exemple, a décuplé les contacts de proximité. La plupart des mères de famille ont un portable pour savoir où se trouve leur fille à la sortie de l'école... Cela multiplie les contacts au plus proche. Combien cela coûte-t-il ? Rien d'extraordinaire alors qu'avec les anciennes techniques les coûts sont extraordinaires !

"En matière de fracture culturelle, la même comparaison s'impose. Là encore, la fracture existe surtout avec les systèmes les plus anciens. La télévision a plus apporté aux moins cultivés qu'aux plus cultivés. Ce sont d'ailleurs les gens hypercultivés qui la critiquent. De même, le téléphone de troisième génération va mettre des spectacles et de la culture à la portée de tout le monde. C'est toujours une affaire de coût. Et celui qu'imposent les nouvelles techniques est dérisoire par rapport à celui des anciennes.

- Que vont-elles changer ?

- La société, en grande partie. Comme avec chaque nouvelle technologie. Quand l'écriture apparaît, c'est un lieu commun de tous les historiens que de dire qu'elle a affecté la ville, l'État, le droit et probablement le commerce. Une grande partie des pratiques sociales dont nous sommes les héritiers sont issues de l'écriture. Sans parler du monothéisme, la religion de l'écrit. Et puis, quand arrivent la Renaissance et l'invention de l'imprimerie, à peu près les mêmes zones de la société sont touchées : nouvelles formes de démocratie, nouveaux droits, nouvelle pédagogie. C'est ce genre de pratiques sociales dont on peut penser qu'elles seront bouleversées. Et d'ailleurs, elles le sont déjà.

- Quels domaines sont touchés dès aujourd'hui ?

- D'abord toute la science. Depuis l'ordinateur, il n'y a pas une science qui n'ait été touchée de façon profonde, jusqu'à la technique expérimentale ou le recueil des données... Ce ne sont pas les savoirs qui sont transformés, c'est le sujet des savoirs. Nous avons déjà parlé du sujet collectif. Par exemple, les laboratoires travaillent par courriel et en temps réel. Ils n'attendent plus les colloques, les rencontres, les voyages.

- Ces facilités d'échange jouent-elles un rôle dans la création de ce nouvel humanisme auquel vous faites souvent référence ?

- Il s'agit d'un projet qui m'est cher et que j'ai exposé sans succès devant les ministres. Il consiste à dire, contrairement à ce que pensent les pessimistes, que l'ensemble des sciences a dégagé aujourd'hui ce que j'appelle un grand récit. Chaque science ajoute son affluent à cet énorme récit qui se développe un peu comme un fleuve. Ce dernier existait, bien sûr, auparavant, mais il était extrêmement fragmenté, moins unitaire, et il n'y avait pas cette espèce de conscience de tous les savoirs d'appartenir à ce récit, d'y apporter sa pierre, de le rectifier sans cesse, de le déconstruire et de le reconstruire. Cet immense récit, qui est aujourd'hui globalement vrai, appartient désormais à la totalité de l'humanité. Il existe, nous avons les outils nécessaires pour nous le transmettre et il constitue aujourd'hui le fondement de notre culture.

- Quels autres avantages voyez-vous à ce temps réel souvent critiqué ?

- La souplesse apportée par le temps réel devient telle qu'il m'arrive, comme à beaucoup de mes amis, d'être déjà scandalisé par les processus anciens qui me paraissent dinosaures. Comme quand il faut se déplacer pour aller à un guichet. On en est encore là !
"Ceux qui critiquent doivent s'apercevoir loyalement à quel point ils sont des dinosaures. Lorsque des jeunes de 16 ou 17 ans équipés de téléphones portables ou de courriel ne prévoient pas de se voir le soir, ils peuvent organiser une rencontre au dernier moment grâce à quelques messages. Auparavant, pour organiser la même rencontre, il aurait fallu plusieurs jours, s'écrire, nommer un patron... Ainsi, le temps réel rend dinosaure le temps d'autrefois. Et tout d'un coup, cela va être vrai pour le travail, l'administration, la politique, l'enseignement...
- Pouvez-vous estimer dans quels délais ces transformations seront effectives ?
- Dans les années 1960, au grand scandale des philosophes, j'ai dit qu'Hermès remplacerait Prométhée, c'est-à-dire que la société de communication remplacerait la société de production. J'ai dû attendre longtemps, quinze à vingt ans, pour que cela arrive. À l'époque où j'ai fait mon rapport sur l'enseignement à distance, je ne pensais pas que ces techniques se développeraient si vite.
"On peut toujours dire ce qui arrivera, mais jamais quand cela se produira. Si l'on équipe chaque Français d'un téléphone de troisième génération, ce qui n'est pas coûteux par rapport au PNB, chaque Français, y compris les enfants de 11 ans, pourra donner son avis à chaque instant, sur n'importe quel sujet. Cela ne peut pas ne pas changer les choses.
- L'être humain est-il prêt pour ce changement ?
- Je ne sais pas. Mais je sais que l'œil, qui a été formé à l'époque de Lucy, s'est révélé apte au pilotage d'un avion à réaction. Comment un organe, adapté du point de vue darwinien à la marche dans une forêt, peut-il servir ne serait-ce qu'à la conduite d'une voiture avec les images qui défilent ? On est pourtant passé de la marche à cheval ou à pied à la voiture en cinquante ans. Et nous n'utilisons notre cerveau qu'à 20 ou 25 %. Alors, réveillons-nous !
"On oublie, par ailleurs, l'une des grandes lois de la technologie qui est ce que j'appelle l'inversion de la science. Qu'est-ce que la science ? La science, c'est ce que le père enseigne à son fils. Qu'est-ce que la technologie ? C'est ce que le fils enseigne à son papa. Je ne connais pas aujourd'hui d'adulte un peu rassis, un peu réactionnaire et attaché aux traditions qui, lorsqu'il a un enfant, n'ait pas appris grâce à lui à utiliser un magnétoscope. Par conséquent, cela annule le problème de l'assimilation. Comment un enfant de onze ans peut-il enseigner le fonctionnement d'un appareil considéré comme compliqué à un adulte sortant de Polytechnique ? Il faut en tirer les conséquences. C'est que la technologie n'est pas si difficile que cela.
"Ce phénomène s'appelle la néoténie, en termes d'évolution darwinienne. C'est une invention d'un biologiste néerlandais du début du siècle qui disait que l'évolution allait dans le sens d'un rajeunissement de l'embryon. L'homme ne ressemble pas à un chimpanzé plus vieux, mais à un embryon de chimpanzé plus jeune."

Un technophile optimiste
Sa voix roule les "r" comme celle d'un conteur du Sud-Ouest. Michel Serres joue avec gourmandise avec cet organe. Né en 1930 à Agen, il conserve intact un caractère passionné qui, sur de nombreux thèmes, le place en marge des sentiers battus du paysage philosophique français. Début 2000, ne l'a-t-on pas vu participer à l'émission "La Marche du siècle" consacrée aux nouveaux comportements sexuels en compagnie de Brigitte Lahaie, ex-actrice de films pornographiques ?
Passionné par l'éducation, Michel Serres est l'auteur d'un rapport sur l'enseignement à distance remis au gouvernement en 1994. La blessure engendrée par l'accueil glacial réservé à ce travail, en particulier par la presse qui l'a jugé utopique, ne s'est pas refermée. Pourtant, la suite des événements, avec l'arrivée d'Internet, devait largement lui donner raison.
Auteur d'une trentaine d'ouvrages, Michel Serres se distingue par un parcours atypique qui l'a conduit de l'École navale à l'Académie française, où il est entré en 1991. Depuis 1982, il passe

une partie de l'année à enseigner à l'université américaine Stanford.
Sans, pour autant, adhérer à la culture d'outre-Atlantique, Michel Serres porte un jugement résolument optimiste sur le développement des nouvelles technologies. Historien des sciences et visionnaire, il se distingue de nombre de ses collègues plus conservateurs en inscrivant les bouleversements actuels de la société dans la continuité de l'évolution de l'homme.

LES AMBIGUÏTÉS ET DANGERS DU TRAVAIL AU NOIR

Le Monde – 22/03/2000

L'appartement à repeindre, les enfants à faire garder, le grand ménage une fois par semaine : autant de tâches qui alimentent le travail domestique au noir. Si l'on y ajoute les petits travaux de réparation automobile qui échappent aux professionnels, les cours particuliers non déclarés, la coiffure à domicile... c'est bien un pan entier de l'économie et du travail qui bascule dans la marginalité.

Le consommateur entend faire une bonne affaire, tout comme l'artisan ou l'occasionnel qui accepte de travailler au noir. Les professionnels eux-mêmes sont

« complices de leur propre exploitation. Ce sont eux qui, par un calcul à courte vue, veulent s'émanciper des cotisations sociales et de l'impôt», explique une inspectrice du travail parisienne. Artisan électricien, To-ni avoue que, malgré la réduction du taux de TVA, passé en 1999 de 20,6 % à 5,5 %, il continue d'exercer « un bon tiers de [son] activité au noir ». Raisons invoquées : « les charges sociales trop élevées » et la « pression fiscale trop forte». Inutile de lui parler des dangers encourus s'il se blesse sur un chantier, ni des points de retraite perdus. Pour Toni, la cause est entendue : « Mon activité légale me donne accès à une mutuelle et je pourrai trafiquer la déclaration d'accident en cas de pépin. » Enfin, pas toujours. Toni l'admet : « Si les pompiers doivent intervenir, je ne pourrai pas bluffer et les ennuis commenceront. »

Le donneur d'ordre, c'est-à-dire le consommateur, n'est pas non plus à l'abri, car le Code du travail précise clairement, à l'article L324-9, «qu'il est interdit d'avoir recours sciemment aux services d'un travailleur clandestin ». Mais, dans les faits, il est rare que des poursuites soient engagées. Face à l'activité professionnelle domestique au noir, l'inspection du travail est bien démunie. En plus de dix ans de métier, Gérard Filoche, inspecteur du travail à Paris, n'a jamais reçu de plainte concernant ce domaine. Réaliste (ou fataliste), il reconnaît qu'il est « impossible d'empêcher le travail d'aide et de proximité non déclaré, l'administration le tolère tant qu'il ne s'inscrit pas dans une activité marchande d'ampleur».

Travail au noir, travail clandestin : les mots eux-mêmes sont piégés tant ils recouvrent des réalités différentes. Quoi de commun entre le professeur qui arrondit ses fins

de mois en donnant des cours particuliers, la chômeuse qui effectue des ménages non déclarés pour survivre et l'aigrefin qui joue sciemment au plus fin avec la loi ? C'est bien le sentiment de Jacqueline Saint-Yves, présidente de la Fondation des comités et organismes d'aide aux chômeurs (Coorace), un organisme qui regroupe 450 structures d'insertion par l'activité, économique (associations intermédiaires ou d'aide aux personnes et chantiers d'insertion) dans toute la France. Pour MTM Saint-Yves, «il faut bien distinguer entre le chômeur qui n'a pas d'autres moyens de vivre et le professionnel qui a recours au noir pour augmenter ses revenus».

Le Code du travail lui-même opère un distinguo. L'article L 324-10 stipule qu'est « réputé dissimulé (...) l'exercice à titre lucratif d'une activité de production, de réparation ou de prestation de services» par toute personne se soustrayant intentionnellement à ses obligations. Une tolérance est toutefois accordée en cas d'urgence. Cet additif, on s'en doute, ne facilite pas d'éventuelles poursuites qui, si elles étaient engagées, pourraient donner lieu (L 362-3) à un emprisonnement de deux mois à deux ans et (ou) à une amende de 2 000 à 200 000 F (305 à 30 500 €), peines encourues aussi bien par l'employeur que par le salarié.

Le travailleur « dissimulé » ne risque pas seulement des poursuites judiciaires. Il est également privé de protection sociale. Quant au consommateur, il s'expose aussi à bien des déboires. En cas de malfaçon sur un chantier, le recours est inexistant. Toni raconte ainsi qu'un chauffagiste avait installé une chaudière à gaz défectueuse. Peu de temps après survenait une « petite explosion »; suffisante tout de même pour que les pompiers et GDF

interviennent. «L'installation n'était pas aux normes, il y a eu une enquête et l'installateur comme le propriétaire se sont retrouvés devant la justice. » Le cas est extrême et, la plupart du temps, une peinture mal étalée sera reprise par l'artisan. « Le gars qui travaille au noir a une réputation à défendre s'il veut trouver d'autres clients. C'est le bouche à oreille qui permet à notre business de tenir», indique encore Toni.
Pourtant, André, soixante ans, qui voulait refaire ses sanitaires et a fait appel à un plombier clandestin, a vu celui-ci déguerpir, après avoir acheté le matériel et encaissé un acompte de 4000F (610 €). À l'inverse, Toni qui a remis à neuf un restaurant des Champs-Élysées attend toujours une partie du paiement. « En cas de litige, le seul recours est le rapport de force. Il m'est arrivé de menacer de couper les fils électriques que je venais d'installer», dit-il encore. Autant de raisons de bien réfléchir avant de recourir à un travail au noir moins intéressant qu'il n'y paraît à première vue.
Marc Coutty
(1)bluffer : raconter des histoires(2)aigrefin : escroc, filou

LES OUVRIERS ET LES AUTRES GROUPES SOCIAUX

Faites le plan du texte suivant en indiquant les indices que vous avez utilisés : indices matériels (image du texte) indices linguistiques (termes d'articulation logique).

Y a-t-il encore, dans la France d'aujourd'hui, une spécificité marquée de la condition ouvrière par rapport aux autres groupes sociaux?

Nul ne contestera que trente années de croissance se sont soldées par une nette élévation des chances d'accès des ouvriers à toute une série de biens. En témoigne d'abord le formidable bond de la propriété et du confort domestique ouvriers, que Michel Verret mettait en évidence à la fin des années soixante-dix. En témoignent aussi les progrès substantiels de la scolarisation des enfants d'ouvriers à partir des années soixante et au cours des années soixante-dix, dont Jean-Pierre Terrail a souligné l'importance et les implications. Mais ces deux acteurs montraient aussi que les processus qu'ils décrivaient n'abolissaient pas pour autant les écarts, et que les progrès avaient un prix. Pas de propriété ouvrière, le plus souvent, sans endettement ni sans un intense effort d'autoproduction. Quant à la scolarisation, ses limites apparaissent clairement si l'on veut bien ne pas oublier que les diplômes auxquels accèdent, aujourd'hui plus qu'hier, les enfants d'ouvriers sont précisément aussi ceux qui sont les plus atteints par la dévaluation.

Il n'est donc nullement incompatible de souligner à la fois l'ampleur des changements et le maintien des écarts. Maintien visible dans la sphère du travail (rémunérations, pénibilité des tâches, exposition aux nuisances) aussi bien que dans les domaines de la santé, de l'espérance de vie, de la culture...

« Où en est la classe ouvrière?», Problèmes politiques et sociaux nº 727, La Documentation française, Paris, 1994.

LES TRENTE GLORIEUSES

Les années qui suivent la Seconde Guerre mondiale n'ont rien à voir avec celles de la guerre de 1914-1918. À la ruine de l'économie européenne va suivre près de trente années de croissance non-stop en Europe, mais plus généralement pour l'économie mondiale. Les années 70 marquent la fin de cette période de croissance.

Les progrès techniques qui se font jour pendant la guerre puis la poursuite au-delà de la période de conflit donnent à l'industrie mondiale de nouvelles bases de développement. L'atome, l'aviation, les communications, le radar, le L.A.S.E.R., le scanner, la chimie, l'automobile ou les industries de consommation sont autant d'éléments clés qui vont servir d'appuis aux nouvelles industries. Cependant, tous ces domaines se montrent gros consommateurs de capitaux. Les entreprises font alors de plus en plus appels aux États puis aux banques.

Cet essor économique n'aurait pu avoir lieu sans consommateurs. Dans la période 1950 - 1974, le P.I.B. augmente de façon rapide avec une progression moyenne de 3,5% par an. Le rythme est deux fois plus rapide que dans la période précédant la guerre. Les crises économiques semblent avoir disparu alors que les entreprises font bénéficier leurs salariés de cette croissance en augmentant les salaires. Cette augmentation du pouvoir d'achat entretient la croissance. Le chômage est au plus bas, malgré les gains de productivité qui permettent aux entreprises d'abaisser leurs coûts. Cette période de croissance sans souci s'est vu surnommée les Trente Glorieuses.

Dès la fin des années 60, des signes annonciateurs de ralentissement se font jour. La consommation ralentie, le chômage progresse lentement, le cour des matières premières progressent. Le choc pétrolier de 1974, puis celui de 1979, brise cet élan de croissance. Le rythme annuel de croissance est divisé par deux. La croissance devient irrégulière. La concurrence internationale plonge les industries des pays riches dans la crise, le chômage explose.

Les industries entrent en restructuration, la mécanisation et la robotisation permettent aux entreprises de résister à la concurrence étrangère. Le contre-coup humain est énorme puisque le chômage refait son apparition, moins de 500000 chômeurs en France au début des années 70, plus de 3 millions au début des années 1990. Des secteurs entiers, comme le textile ou certaines productions sidérurgiques, ont disparu. Cependant, les innovations technologiques, à fort investissement de développement, restent le privilège des pays riches.

À partir de 1997, la croissance économique redevient forte, le chômage recule, les économies européennes et américaines semblent trouver un nouveau souffle. Cependant, les attentats du 11 sept. 2001 ont montré la fragilité de cette croissance. Au lendemain des évènements les bourses mondiales se sont très fortement repliées, provoquant un mini crash. Certaines entreprises dites de croissance comme l'aérospatiale ont vu leur valeur boursière divisée par deux en l'espace de quelques jours. Néanmoins, il semblerait que dès aujourd'hui des facteurs de reprises sont signalés et que la croissance serait retrouvée à la fin du deuxième semestre 2002.

L'UTOPIE AUJOURD'HUI

«LE CYBERESPACE EST L'UTOPIE PAR EXCELLENCE »

par Pierre Lévy

La grande utopie, l'utopie par excellence : c'est l'unité de l'humanité. C'est l'humanité qui se rencontre elle-même et qui arrête de se faire la guerre. C'est la fin des frontières. Or, cette utopie est désormais à notre portée, elle est à portée de mains, c'est-à-dire à portée d'ordinateur.

Le cyberespace est probablement le moyen de communication qui se sera développé le plus rapidement de tous les moyens de communication. Dans quelques années, un très grand pourcentage de gens sera branché. Il n'y aura probablement plus qu'un seul système d'exploitation (ce sera peut-être Linux). Si tous les systèmes sont identiques, et si tout le monde est branché sur le web, cela signifie que rapidement il n'y aura plus qu'un seul méga-ordinateur planétaire. Cela veut dire : un seul espace de communication qui contient tous les signes produits par la culture, avec l'anglais au moins comme seconde langue pour tout le monde. Ce qui annonce une seule sphère sémiotique pour l'humanité. Le grand jeu sera d'être créatif ensemble.

On voit donc qu'à travers le cyberespace, les utopies existent encore. Je crois même que les utopies sont davantage nécessaires dans le monde d'aujourd'hui. Pourquoi ne pas imaginer le meilleur ? On n'a aucune chance d'arriver au meilleur si on ne l'a pas d'abord imaginé. D'ailleurs, c'est ce que nous faisons. Il y a d'une part un progrès moral de l'humanité et cela est une conséquence des utopies que nous avons imaginées en amont. Tout ce qu'on a obtenu (la fin de l'esclavage, la démocratie, la libération de la femme...) a d'abord été imaginé par des utopistes, à une époque où personne n'y croyait.

Les nouvelles technologies s'inscrivent dans ce même mouvement. Et l'utopie qui les fonde est celle d'une meilleure communication entre les êtres humains, qui a commencé avec l'écriture, l'alphabet, l'imprimerie, maintenant les médias électroniques et bientôt le cyberespace, monde global vers lequel tout converge. L'utopie des nouvelles technologies est celle de l'intelligence collective. C'est-à- dire la capacité de partager les connaissances, d'imaginer la coopération intelligente, la proximité de tous les hommes entre eux. Tout est possible, mais rien n'est garanti. À nous de faire exploser la diversité plutôt que de suivre le troupeau. »

Propos recueillis par Frédéric Martel

Philosophe des mutations techniques et culturelles, Pierre Lévy a notamment publié Qu'est- ce que le virtuel ? (éd. La Découverte, 1998) et Cyberculture (éd. ()Jacob, 1997). Il vient de publier : World Philosophie, le marché, le cyberespace, la conscience (éd. O.Jacob).

« **LA VRAIE UTOPIE, C'EST LE LIVRE VRAIMENT POUR TOUS** »

par Jean-Pierre Arbon*

« Au départ, pour nous, faire de l'édition numérique, ce n'est pas un projet à proprement parler utopique. Nous sommes convaincus du réalisme de cette entreprise, de l'évolution naturelle du métier d'éditeur dans cette voie. On peut à la rigueur parler "d'anticipation" mais pas d'utopie. Nous menons d'ailleurs ce projet dans le cadre d'une entreprise, persuadés de sa viabilité économique et du progrès que cela constitue. La fluidité des contenus représente le grand atout de ce type d'édition. Car on a aujourd'hui une très grande viscosité du contenant, "l'objet" livre représentant une certaine lourdeur. La transmission dématérialisée met en avant le contenu, elle ne subit pas cette inertie actuelle. L'essentiel, tout le monde l'admettra, c'est le contenu, bien sûr. Mais il faut quitter cette idée déterministe de l'écriture induite par l'outil. Flaubert disait qu'avec une plume de métal, on ne peut faire que de l'écriture industrielle" et restait farouchement fidèle à la plume d'oie ! Et d'ailleurs, si l'on réfléchit bien, le nouvel outil est utilisé depuis longtemps : c'est l'ordinateur. La nouveauté, l'« e-book », n'est qu'un outil de lecture, un prolongement d'une technique déjà acceptée.

En revanche, si l'on se place dans une projection plus lointaine, mettons au- delà de 10 ans, on peut parler d'utopie. Avec cette perspective, on aura tendance à ne voir que les "bons" côtés de cette évolution, l'idée qu'on peut toucher de manière instantanée et à très faibles coûts tous les lecteurs potentiels sur le réseau. Ce qui suppose que tous puissent être connectés, donc obtenir une très grande réduction du coût de l'appareillage et une distribution mondiale quasi gratuite. De nouvelles encres électroniques, une transmission par radio, une logistique encore plus souple, tout cela reste du domaine de l'expectative. La vraie utopie, c'est le livre vraiment pour tous. Qu'on imagine : la libre circulation, la culture pour tous, l'alphabétisation et l'éducation de tous les enfants d'Afrique, par exemple. En même temps, c'est là que le doute s'installe. Quelle éducation ? Quelle culture ? Qui va proposer (et comment) les nouveaux modèles de savoir ? La marche du progrès est inéluctable, mais la société n'en sera pas meilleure pour autant.

Il y a des titres dans notre production éditoriale qui provoquent de nouveaux modes de lecture, qui ne sont plus forcément linéaires, qui mêlent textes, hypertextes, images et sons. Peut-être que là aussi on est dans le domaine de l'utopie, tout comme pour les livres écrits à plusieurs mains à travers le réseau... »

Propos recueillis par Pascal Jourdan

Jean-Pierre Arbon dirige une maison d'édition en ligne.

QU'EST-CE QUE LA FRANCOPHONIE?

Le terme de francophonie apparut pour la première fois en 1880. C'est le géographe français Onésime Reclus (1837-1916) qui l'a employé pour désigner les espaces géographiques où la langue française était parlée. Il s'agit de l'ouvrage France, Algérie et colonies. On entend aujourd'hui par francophonie (avec une minuscule initiale) l'ensemble des PEUPLES ou des groupes de locuteurs qui utilisent partiellement ou entièrement la langue française dans leur vie quotidienne ou leurs communications. Le terme Francophonie (avec une capitale initiale) désigne plutôt l'ensemble des GOUVERNEMENTS, pays ou instances officielles qui ont en commun l'usage du français dans leurs travaux ou leurs échanges. Donc, on parle de deux réalités différentes selon qu'on écrit francophonie (peuples ou locuteurs) ou Francophonie (gouvernements ou pays).

Grâce à son statut de langue officielle (ou co-officielle) dans quelque 51 États et 34 pays, le français reste la deuxième langue du monde sur le plan de l'importance politique. Même si, à l'exemple de l'anglais, il n'est pas la langue maternelle de tous les citoyens dans la plupart des pays concernés, le français occupe des positions stratégiques privilégiées comme langue administrative, langue d'enseignement, langue de l'armée, langue de la justice, langue des médias, langue du commerce ou des affaires, etc.

Si le français a d'abord été la première langue de la France, c'est parce qu'il a été celle du roi, c'est-à- dire celle du prince le plus puissant, celui qui possédait la plus grande armée et qui prélevait les plus forts impôts. Par la suite, si le français a été la première langue de l'Europe, et ce, du Moyen Âge jusqu'au XVIIIe siècle, c'est parce que la France était le pays le plus peuplé du continent, et que, par voie de conséquence, son monarque était le plus riche et le plus puissant. Ainsi, la cause première de l'expansion du français en Europe et en Amérique est d'ordre démographique, puis d'ordre économique et militaire. Cette observation pourrait, bien sûr, s'appliquer à l'histoire de l'anglais, mais aussi à celle de l'espagnol, du portugais, de l'arabe, du russe, etc. L'implantation du français en Afrique et dans l'océan Indien est plus récente. À l'exception du Sénégal où des postes français ont été établis dès le XVIIIe siècle, l'expansion de cette langue a commencé au XIXe siècle avec de nouvelles conquêtes militaires, l'effort d'évangélisation et le développement de l'organisation scolaire.

En principe, la notion de français langue maternelle ne s'applique qu'à ceux qui le parlent en France (82 %), au Canada (23,2 %), en Belgique (41 %), en Suisse (18,4 %) et dans la principauté de Monaco (58 %). Avec ces seuls pays, on ne compterait que 75 millions de francophones. Cependant, bien qu'ils soient partout minoritaires, il faut dénombrer également les locuteurs du français langue maternelle dans les différents autres pays francophones répartis surtout en Afrique et en Océanie, mais présents aussi aux Antilles et aux États-Unis. Si l'on compte les véritables francophones d'Afrique (22 États), des Antilles et des États-Unis (1,7 million), d'Océanie, on compterait 109 millions de locuteurs francophones.

Le français est une langue d'enseignement de grande importance dans le monde. En fait, son enseignement aux non-francophones constitue une donnée fondamentale dans le concept de francophonie. Là où le français a acquis le statut de langue officielle, de langue co-officielle ou de langue administrative, il est enseigné comme langue seconde; là où le français ne dispose d'aucun statut officiel, comme aux États-Unis, en Colombie, au Royaume-Uni ou au Laos, il est enseigné comme langue étrangère. Précisons que, dans les pays où le français est l'unique langue officielle, il est enseigné à tous les élèves dès le primaire. En tant que langue seconde, il est principalement enseigné au primaire, parfois au secondaire.

Sur le plan de la francophonie mondiale, on compte présentement plus de 145 millions de personnes scolarisées en français dans le monde, tous les secteurs d'enseignements réunis (langue maternelle, langue seconde, langue étrangère).

Comme le français est enseigné dans la quasi-totalité des États du monde, sa situation lui procure une dimension et une portée vraiment internationales... après l'anglais.

SARKOZY, LE POIDS DES MOTS

par Michel Erman Le monde 22.05.07

Aujourd'hui, pour espérer l'emporter, un candidat à l'élection présidentielle se doit donc de créer un climat d'empathie avec les électeurs. Nicolas Sarkozy s'est attaché au long de la campagne à susciter une relation d'identification **gratifiante, protectrice et rassurante** à sa personne.

Gratifiante, car il a usé à l'envi de mots simples et directs qui semblaient s'adresser à chacun en tant qu'individu dans le corps social, mais aussi en tant que sujet doté d'affects. Ainsi, en présentant la notion de récompense comme le résultat du travail, il renvoyait les gens dans le monde des attentes et des satisfactions de l'enfance avec toute l'ambivalence que cela implique.

De plus, alors que Ségolène Royal donnait explicitement une image maternelle d'elle-même, Nicolas Sarkozy jouait implicitement des affects : pour susciter l'adhésion, le raccourci est toujours plus habile, il laisse l'auditeur reconstruire lui-même le sens. Ce qui lui permettait de mettre en continuité des stéréotypes traditionnellement de droite comme le mérite et l'effort et des stéréotypes de gauche comme la compassion pour *"les malheureux que la vie a brisés"* et plus généralement pour *"la France qui souffre"*. La nécessité rejoignait la fraternité ! **Protectrice**, car cette façon de "passionnaliser" le débat, de tisser des liens entre le psychique et le social a trouvé un champ lexical de prédilection avec les notions d'autorité à restaurer et d'interdit à imposer.

Au cours des 43 meetings tenus depuis le début de l'année, Nicolas Sarkozy a prononcé 241 fois le mot "autorité" et a répété 39 fois une formule comme *"nous n'avons pas le droit de... "*(analyses lexicométriques réalisées par Damon Mayaffre du laboratoire Corpus et langage au CNRS), tout en stigmatisant l'héritage de 1968, présenté comme archaïque.

Au-delà de l'effet autoritaire de ces propos qui pouvaient trouver des échos à droite et à l'extrême droite, il relégitimait, encore de façon implicite, la dialectique du commandement et de l'obéissance dans la politique. Et il rappelait la dimension verticale du pouvoir exécutif mise à mal, ces dernières années, par la défiance des Français envers les politiques.

Rassurante, car il a toujours utilisé des phrases courtes et concises - alors que sa concurrente socialiste employait des phrases longues nourries d'incidentes - dont le propos était repris, martelé et amplifié par de nombreuses figures de répétition, telle l'anaphore rhétorique (*"Ma France, c'est celle de tous les Français (...). Ma France, c'est celle des travailleurs..."*), technique oratoire qui cherche à fixer des vérités et à entraîner l'adhésion des auditeurs. Comme s'il s'agissait de donner dans la syntaxe et le rythme des énoncés un équivalent de ce que serait son attitude à la tête de l'État : persévérance dans l'action et recherche de résultats rapides.

Tout cela étayé sur un stéréotype emprunté au capital symbolique de la gauche qui repose sur l'idée de perfectibilité en politique : l'espoir et le rêve. Bref, entre l'identification valorisante des électeurs et l'expression de la puissance du politique, la promesse de faire évoluer les rapports sociaux et la volonté de redorer le blason présidentiel, Nicolas Sarkozy a réussi à incarner un idéal de l'action.

Cette stratégie discursive lui a permis de façonner devait se façonner une identité : celle d'un chef inspirant confiance et en qui les électeurs pouvaient se reconnaître.

TRAVAILLER MOINS POUR VIVRE MIEUX?

L'actualité analysée par le psychiatre Serge Hefez

Libération, 07/01/2008

À ceux que les fêtes de fin d'année ont précipité dans une débauche de repas exorbitants et d'hyperconsommations diverses, ceux qui se sont désespérés à la vue de leurs enfants ou neveux arrachant pendant des heures les miroitants papiers enveloppant des monceaux de cadeaux inutiles et coûteux, oubliés ou détériorés à peine découverts, la lecture d'un dossier de HYPERLINK "http://www.courrierinternational.com" vantant les mérites de la décroissance pourrait mettre un terme à leur gueule de bois.

À un Président de la République qui répète à l'envie que «les Français veulent travailler plus pour gagner plus», certains ont en effet envie de répliquer «et si nous cherchions à travailler moins pour vivre mieux ?!»

En Suède, en Nouvelle-Zélande ou au Royaume-Uni, nombreux sont ceux qui choisissent un autre chemin : réduire le temps de travail, tourner le dos à l'hyperconsommation, protéger l'environnement, choisir le partage et l'entraide. Ces downshifters ou downsizers, adeptes d'une simplicité volontaire, prônent la décroissance économique, et évoquent la liberté, la redécouverte des plaisirs simples, du bien-être et de l'harmonie.

23% des adultes australiens auraient ainsi procédé ces dix dernières années à un changement volontaire et à long terme de leur mode de vie, passant par des revenus sensiblement moins élevés et par une baisse de leur consommation. La plupart sont animés par une prise de conscience écologique, mais avant tout préoccupés par une simple notion de bien-être, par un examen de conscience de leur vie pour déterminer ce qui leur semble important et ce qui ne l'est pas. Loin d'être un renoncement au matérialisme, une vision romantique de la pauvreté ou une privation auto-infligée, la philosophie de la simplicité volontaire consiste à vivre, certes selon ses moyens, mais surtout selon ses propres valeurs.

Sans être un adepte du bonheur à tout prix, je ne peux en tout cas ne pas m'interroger sur le célèbre graphique du psychologue américain Tim Kasser qui s'appuie sur la courbe du revenu par habitant sur les quarante dernières années : alors que cette courbe montre une constante augmentation de ce revenu, celle illustrant le nombre de personnes se disant heureuses ou très heureuses reste parfaitement stable sur toute la même période.

Tout notre système politique repose sur une croissance économique mesurée par le produit intérieur brut qui ne dépend que de l'augmentation des dépenses de consommation. Certes, si tout le monde arrêtait de consommer, l'économie finirait par s'effondrer, mais on ne peut s'empêcher de penser que ce système économique avec son coût exorbitant pour l'environnement est profondément malade. Il est pour le moins inquiétant de voir que nous continuons à consommer alors que cela ne nous rend pas plus heureux.

Pour Kassler, l'hyperconsommation comme réponse à l'insécurité est un mécanisme d'adaptation destructeur. Le génie d'un système fondé sur l'insécurité est en effet auto-alimenté : plus on ressent de l'insécurité, plus on est matérialiste ; plus on est matérialiste, plus on ressent de l'insécurité. Les valeurs matérialistes largement en augmentation chez les adolescents des deux côtés de l'Atlantique, engendrent de l'angoisse, de la dépression et des ruptures des liens sociaux. Des études montrent que les gens savent parfaitement quelles sont leurs véritables sources d'épanouissement : construire des relations solides, appartenir à une communauté, cultiver une bonne estime de soi-même. Mais une redoutable alliance d'intérêts politiques et économiques s'efforce de les en détourner pour les faire travailler plus et dépenser plus.

Ces considérations peuvent paraître oiseuses au moment où la plus grande partie de la planète vit en dessous du seuil de pauvreté et où une grande majorité d'entre nous cherche à défendre son pouvoir d'achat. Il est certain que depuis deux cents ans, l'énorme

amélioration du bien-être des humains dans tous les domaines, logement, nutrition, hygiène, médecine, a été rendue possible par la croissance économique et par l'éducation et les innovations qu'elle a permises. Mais la défense du pouvoir d'achat dans les pays riches concerne pour beaucoup les nouveaux biens de consommation (écrans, ordinateurs, téléphones, gadgets divers) dont tous sont loin d'être indispensables. À quel moment déciderons-nous que les coûts marginaux de la croissance dépassent les bénéfices marginaux ? À quel moment considérerons-nous dans les pays riches que nous avons atteint le point auquel nous arrêter ?

La croissance à tout prix est devenue un substitut à l'égalité : tant qu'il y a de la croissance, il y a de l'espoir, et cela rend tolérables les grands écarts de revenus. Elle devient bien davantage une justification de la stratification sociale qu'une possibilité pour chacun d'accéder à un bien-être véritable.

UN PAVÉ DANS L'ASSIETTE DU GUIDE MICHELIN

Un ancien inspecteur accuse de légèreté l'ouvrage de référence de la gastronomie.

Par Vincent NOCE, Libération, vendredi 23 avril 2004

Pascal Remy, L'inspecteur se met à table. Éditions des Équateur.

Feu sur le quartier général !'Dans un pays dont la gastronomie est une fierté nationale, qui pratique avec enthousiasme la polémique culinaire, la passion revient au goût du jour. Surgie il y a un an après le suicide de Bernard Loiseau, la controverse rebondit aujourd'hui avec le témoignage d'un ancien inspecteur du guide Michelin, Pascal Remy.

Plus que centenaire, ce guide est la référence de la gastronomie. Trop d'erreurs ont été accumulées par ses petits concurrents, qui, en gros, ne contrôlent chaque année qu'un dixième des établissements recensés. En effet, ils n'ont pas les moyens, considérables, qu'il faudrait pour inspecter 2 000 ou 3 000 adresses à travers la France. Sans compter les milliers d'additions qu'imposerait une stricte déontologie... Et voici le seigneur de ces ouvrages accusé de légèreté. Ayant passé seize années dans le secret de cette citadelle, Pascal Remy révèle que le Michelin lui-même ne visite pas chaque année l'intégralité des sites recommandés à ses lecteurs : pas moins de 4 000 restaurants, auxquels s'ajoutent 6 000 hôtels.

A son arrivée, le guide était encore la danseuse du groupe de pneumatiques. Cette époque est finie, au point que l'édition 2003 aurait été réalisée avec seulement cinq inspecteurs en France (lire ci-contre). «Jusqu'en 1999, écrit- il, la France était divisée en 24 secteurs, presque systématiquement visités région par région. La quasi-totalité était ainsi bouclée en deux ans. Aujourd'hui, elle est partagée en trois zones, A, B, C. Chaque année, une zone est enquêtée, les deux autres seront analysées les deux années suivantes.»

Ces assertions sont contestées au Michelin : «21 personnes ont accompli les inspections pour 2003», précise Derek Brown, qui s'indigne des informations «faussées et tronquées» de son ancien employé. Outre les coups de main de l'encadrement, la société a adopté un système européen, faisant intervenir les inspecteurs allemands en Alsace ou belges dans le Nord. Selon lui, la maison compte 39 inspecteurs en Europe, où elle publie sept guides nationaux.

Devenue entité à part, elle s'impose l'autofinancement. Le Michelin lâche cependant un aveu en confessant que les établissements sont visités «en moyenne tous les dix-huit mois». Les adresses prestigieuses étant visitées, elles, plusieurs fois dans l'année.

Pascal Remy se plaint d'une évolution parallèle vers le marketing. Auprès de Libération, il évoque un projet de service offrant des audits d'établissements, étrangement baptisé «Mistery Shopping». Le Michelin prendrait-il le risque d'un tel conflit d'intérêts ? Brown le nie, en précisant que ce projet, à l'état d'ébauche, «serait complètement séparé des activités du guide». Le Michelin doit en effet prendre garde à maintenir l'intégrité qui fonde sa pérennité, reconnue par Pascal Remy lui-même. Car son ouvrage n'est pas un brûlot. Ce qui n'est pas tout à fait l'avis de Michelin qui a lancé, cette semaine, une vaste campagne de pub, dénonçant «l'outrance» de certaines attaques.

LA RELATION LOGIQUE

Précisez quelle est la relation logique dans les neuf phrases suivantes (cause, conséquence, condition/hypothèse, comparaison, opposition/concession, but). Soulignez le mot ou l'expression qui vous ont aidé à l'identifier.

1. La plupart des syndicats s'élèvent vivement contre les dernières mesures gouvernementales, si bien qu'une nouvelle journée d'action est à l'étude.
2. Il a beau vivre depuis des années à Londres, il maîtrise encore assez mal l'anglais.
3. Moins autoritaire, il parviendrait mieux à faire passer ses idées au sein de son équipe.
4. En dépit des appels au calme, la situation reste très tendue dans l'ensemble de l'ile.
5. Les risques d'embrasement dans la région sont bien moindres qu'il y a cinq ans.
6. Au cas où vous l'ignoreriez, je vous informe qu'en France, les chiens ne peuvent entrer dans les magasins d'alimentation.
7. Pourvu que l'on parvienne à une solution équitable pour tous, le reste importe peu!
8. Si je te dis cela, c'est seulement à dessein de te prévenir.
9. Craignant d'énoncer quelque sottise, il préféra garder le silence.
10. Si les Français se défendent assez bien en escrime et en judo, il n'en va pas de même pour d'autres disciplines olympiques.

Dans les cinq phrases suivantes, la relation logique est-elle de but ou de conséquence? Que pouvez-vous en conclure quant à l'emploi des modes indicatif et subjonctif?

1. Le conférencier articulait bien de façon que tout le monde l'entende, même du fond de la salle.
2. L'accusé a fait une mauvaise impression lors de son procès, de sorte que les jurés l'ont condamné sévèrement.
3. Il nous a très clairement expliqué la situation, de sorte que toute ambiguïté a été levée.
4. Le jour des élections, vous devrez pénétrer dans l'isoloir et bien tirer le rideau, de manière que personne ne sache pour qui vous allez voter.
5. Le Parc des expositions de Paris va être agrandi et modernisé de sorte qu'il pourra rivaliser avec ceux de Berlin ou de Francfort.

Les paragraphes de ce texte ont été mélangés. Retrouvez l'ordre de ce texte en indiquant la nature des liens logiques unissant les différentes propositions.

A. En effet, tous les historiens s'accordent pour dire qu'il n'existe pas de « conduite maternelle» universelle.
B. Autrement dit, comme tous les mythes, il peut être ou ne pas être, naître ou disparaître.
C. Selon Élisabeth Badinter, l'instinct maternel n'existe pas, ce serait un mythe.
D. Au contraire, l'attitude de la mère varie selon sa culture et selon son histoire personnelle.
E. Bref, une conclusion qui peut sembler cruelle s'impose : ce n'est qu'un sentiment.
F. Il est donc essentiellement contingent.
D'après E. Badinter.

Même consigne sur un texte plus long. Quel titre pourriez-vous proposer ?

A. Cette fièvre n'est pas récente, elle date des débuts de la Cinquième République.
B. Un tel coup de force ne serait guère possible aujourd'hui puisque les instituts de sondage se trouvent, en principe du moins, hors de tout contrôle politique.
C. C'est vers cette époque (en 1963 exactement) que paraît dans France- Soir (et réalisé par l'IFOP) le premier baromètre de popularité des hommes politiques.
D. C'est en effet depuis que la Constitution a modifié le mode d'élection du président de la République, en 1962, qu'a commencé le phénomène.

E. Comme ceux qui suivirent, ce n'était alors qu'un simple instrument aux mains de l'État qui l'interdisait lorsque cela l'arrangeait.
F. La France, où l'on publie chaque année plus de 500 sondages politiques, arrive nettement en tête de tous les pays «sondo-maniaques».
G. Par exemple, en 1963, lors de la grande grève des mineurs ou encore en 1968 au moment des événements, tous les sondages furent autoritairement suspendus.

Quels termes proposeriez-vous pour souligner la progression du raisonnement dans le texte suivant?

LA TÉLÉVISION

On accuse souvent la télévision de tous les maux: elle rendrait paresseux, passif et influençable, elle nous manipulerait, elle empêcherait nos enfants de travailler, etc. Je ne suis pas totalement d'accord, je pense que ce médium présente de nombreux aspects positifs....(1)..., elle est comme une fenêtre ouverte sur l'ailleurs. Elle nous permet en effet d'aller où nous n'irons jamais, de connaître des cultures éloignées, d'élargir notre horizon et donc, peut- être, de nous rendre plus ouverts à l'altérité.
La télévision est ...(2)..., bien souvent, un instrument de culture. Elle nous donne accès à l'opéra ou au théâtre, nous permet d'assister à des débats sur la littérature ou le cinéma par exemple. ...(3)..., elle nous instruit: une grande partie de nos connaissances vient de la télévision. Ceci est particulièrement vrai pour les enfants. On compare souvent la presse à la télévision, au désavantage de cette dernière, qui serait plus superficielle. Ce n'est pas faux,sans doute, mais rien ne remplacera l'émotion du direct, la force de l'image. Je voudrais,...(4)..., insister sur un point : la télévision est pour beaucoup une compagnie, parfois la seule compagnie. Je pense par exemple aux personnes âgées, aux isolés, aux handicapés .... (5)..., il faudrait cesser de diaboliser ainsi la télévision: en elle- même, elle n'est pas un mal. Ne peut être mauvais que l'usage que l'on en fait.

LES REDITES

Les cinq phrases suivantes présentent des redites (répétitions, redondances). Identifiez-les et reformulez les phrases en supprimant l'un des deux éléments.

1. Ils ne comprenaient rien et elle était très agacée, car, comme tu le sais, elle déteste devoir répéter deux fois la même chose!
2. Afin de le persuader de renoncer à son projet, ses deux amis se relayèrent tour à tour, mais en vain.
3. Bien. Je vais vous expliquer précisément comment et de quelle manière tout ceci est arrivé.
4. Il m'a proposé de partir quelques jours à Milan niais personnellement, quant à moi, j'aurais préféré Venise.
5. Les déclarations de l'accusé, après vérification, se sont avérées tout à fait vraies.

REMPLACEZ LES LOCUTIONS VERBALES

Dans les cinq phrases suivantes, remplacez les locutions verbales en caractères gras par un verbe unique exprimant la même idée.

1. L'année dernière, il a fait un séjour de trois mois au Guatemala.
2. Vous ont-ils enfin fait part de leur décision?
3. J'ai pensé qu'il était préférable de le mettre au courant des rumeurs qui couraient sur son compte.
4. Je voudrais bien rester à la maison ce week-end pour pouvoir mettre en ordre tous mes papiers.
5. S'il continue à agir ainsi, à tort et à travers, cela finira fatalement par faire du tort à sa réputation.

SUPPRIMEZ CE QUI EST INUTILE

Dans les deux phrases suivantes, supprimez ce qui est inutile quant à l'information. Réécrivez-les en ne gardant que l'essentiel.

1. D'après une étude menée par l'INSEE, les revenus des personnes âgées actuellement à la retraite, revenus qui étaient très en retard sur ceux des actifs dans les années 70, pourraient peut-être les avoir aujourd'hui rattrapés, voire même dépassés.

2. Si l'on en croit les experts, qui s'accordent tous sur ce point, les disparités entre les pays occidentaux tendraient à devenir moins importantes alors qu'inversement, les écarts entre les divers pays en voie de développement se seraient nettement accentués.

Même consigne pour le texte suivant.

Au Moyen Âge, le pauvre a une double image: d'une part, il représente l'homme qui provoque le désordre, celui qui gêne la vie quotidienne dans la cité; mais d'autre part, le pauvre est aussi - et nous avons là tout l'héritage de la morale chrétienne - celui par qui le riche, en lui faisant l'aumône, pourra assurer son salut éternel.

Même consigne pour le texte suivant, plus long.

Parce qu'il s'agit d'une île, la Corse est défavorisée par cet état insulaire, car elle est éloignée des grands centres économiques de l'Europe et aussi parce que ses sols, qui sont diversifiés, mais pauvres, ne permettent pas une agriculture rentable, sauf peut-être en ce qui concerne la vigne ou encore les agrumes. L'Ile de Beauté s'est donc transformée peu à peu en région monotouristique même si cet afflux de visiteurs (un million et demi environ) ne vient guère qu'en juillet et août et ne suffit pas à rendre l'île autosuffisante. C'est donc l'État français qui assure le complément et qui participe à hauteur de 60% aux ressources des ménages corses (pour être plus précis encore, l'État investit deux fois plus par habitant en Corse que dans la mieux lotie des autres régions du continent).

PRÉCISER, NUANCER, REFORMULER

Employer le mot juste

Dans les phrases suivantes, remplacez faire et mettre par des verbes plus précis.

1. Son directeur de maîtrise lui a **fait** des compliments et, en effet, il a **fait** une prouesse : imaginez qu'il a **fait** — et très bien !— son mémoire en trois mois alors que la plupart des étudiants **mettent** au moins un an à **faire** ce travail.

2. Ce jour-là, je rencontrai Michel Rozier qui **faisait** sa promenade quotidienne et je ne pus m'empêcher de lui **faire** quelques plaisanteries sur son activité :« Vous **faites** là un drôle de métier, lui dis je. Quoi ? Vous **faites** tous les discours du président; il vous charge de **faire** tous ses textes, on le complimente à propos de son style et cela ne vous **fait** pas ombrage ?

3. Pour bien comprendre le déroulement des opérations, le capitaine **mit** la carte au mur; il **mit** de petits drapeaux de couleur aux endroits stratégiques occupés par l'une et l'autre armée. Dès qu'une nouvelle lui parvenait du front, il **faisait** les changements nécessaires. C'est avec passion que chaque jour, il **faisait** ce travail.

Même consigne avec problème: vous devez trouver cinq mots plus précis que « problème ».

Le **problème** est de savoir si l'on va régler le **problème** entre ces deux pays par la force ou par la négociation. Bien évidemment, la négociation est toujours préférable, mais l'on risque de se heurter à certains **problèmes** qui seront difficiles à dépasser. Le **problème** est d'autant plus grave qu'il y a un autre **problème** inquiétant: celui de la sécheresse qui risque d'accentuer la dramatique situation des populations de toute cette région.

Dans les phrases suivantes, quel mot, parmi ceux qui vous sont proposés, vous semble convenir le mieux? Vous devez utiliser tous les mots proposés (une fois chacun): croissance - augmentation - agrandissement - extension - développement – hausse.

1. Le gouvernement a annoncé que la _____des prix pour novembre était de 0,2 %.
2. Pour l'année qui vient, les experts de l'OCDE tablent sur une_____ de 2% du PNB dans la plupart des pays de l'Union européenne.
3. On craint une_____des combats dans l'est du pays.
4. Le directeur des Nouvelles Galeries prévoit un_____ de ses magasins dont la surface passerait à près de 3 000 m2.
5. Le_____de nos affaires exige une_____du capital.

Quel est le sens exact des expressions suivantes? Quel énoncé correspond à la phrase initiale ?

1. Il a réfuté cette théorie.

A. Il a admis qu'elle était fausse.
B. Il a refusé d'en tenir compte.
C. Il a démontré qu'elle était fausse.

2. Il a laissé entendre qu'il y avait eu des irrégularités lors des élections.

A. Il a insinué qu'il y avait eu des irrégularités.
B. Il a refusé d'admettre qu'il y avait eu des irrégularités.
C. Il a dit haut et fort à tous ceux qui voulaient l'entendre qu'il y avait eu des irrégularités

3. Elle soutient qu'il ignorait tout de cette histoire.

A. Elle souligne qu'il ignorait tout de cette histoire.
B. Elle prétend qu'il ignorait tout de cette histoire.
C. Elle suppose qu'il ignorait tout de cette histoire.

4. Il affecte de croire que cette affaire est réglée définitivement.

A. Il fait semblant de croire que cette affaire est réglée définitivement.
B. Il est très affecté, car il croit que cette affaire est réglée définitivement.
C. Il se refuse à croire que cette affaire est réglée définitivement.

5. Il se défend d'être à l'origine de cette rumeur.

A. Il dit qu'il n'est pas à l'origine de cette rumeur.
B. Il interdit les accusations selon lesquelles il serait à l'origine de cette rumeur.
C. Il défend son droit d'avoir propagé cette rumeur.

Respecter la construction et la cohérence des phrases
Synonymie et changement de construction

Souvent, pour varier vos tournures, vous allez utiliser un synonyme. Attention aux changements de construction que cela peut entraîner. Répondez aux questions suivantes en utilisant le verbe synonyme (ou quasi synonyme) entre parenthèses. Opérez les changements de construction nécessaires. Attention! le changement de construction implique un changement de pronom.

Exemple: -Je me rappelle cet heureux temps. Et toi? (se souvenir)
-Oui, je m'en souviens bien. (je me souviens de ce temps)
Je me le rappelle (construction directe: se rappeler quelque chose) mais je m'en souviens (construction indirecte: se souvenir de quelque chose).

1. -Il m'a annoncé sa décision hier soir. Et toi? (faire part)
-Moi aussi, ...
2.-Tu utilises tous les jours ta voiture? (se servir)
-Non, …
3. -Elle fait partie de ce groupe de travail ou non? (participer)
-Bien sûr, …
4. Ils ont contesté cette décision? (s'opposer)
-Oui, finalement, ...
5. -Alors, tu as fini par triompher de ton vertige? (vaincre)
-Oui, je pense que...

SAN CLEMENTE
Dans le texte suivant, relevez tous les termes désignant SAN CLEMENTE

Rien ne semble pouvoir troubler la quiétude de cette abbaye plus que millénaire où domine le style roman, mais où le gothique cistercien intervient déjà.
C'est à l'empereur Ludovic II que l'on doit la fondation de ce chef-d'oeuvre en 871. L'abbaye aurait été installée à l'emplacement d'un sanctuaire païen nommé Casa Aurea, d'où son nom. Saccagé par les Sarrasins au Xe siècle puis par les Normands au Xle le monastère est reconstruit au Xlle par les moines cisterciens et il connaît alors une nouvelle splendeur. Hélas, une longue décadence et un tremblement de terre entraînèrent la destruction d'une grande partie des bâtiments. [...]
En sortant de l'église, n'oubliez pas de visiter le musée Casauriense.
D'après «Les Guides Bleus», Italie *du Sud.*

termes d'articulation

Associez les mots de liaison ou de transition avec l'objectif approprié

a contrario - ainsi - ainsi - assurément - au contraire - au total - aussi - bien entendu - bien sûr - c'est pourquoi - c'est-à-dire - car - cependant - certes - d'abord - d'ailleurs - d'une part/d'autre part - de fait - de plus - de sorte que - donc - en bref - en conclusion- en conséquence - en définitive - en effet - en outre - en premier lieu - en résumé - en revanche - en somme - encore - enfin - ensuite - et - finalement - mais - néanmoins - non seulement/mais encore - notamment - or - ou bien/ ou bien... - par conséquent - par contre- par exemple - parce que - pour finir - pourtant - puis - puisque - sans doute - soit/ soit...- tout d'abord - toutefois -

DÉBUT DÉVELOPPEMENT FIN CONCLUSION D'UN RAISONNEMENT		
ILLUSTRATION	ADHÉSION	ATTÉNUATION NUANCE
RESTRICTION	OPPOSITION	ALTERNATIVE
CORRÉLATION	CAUSE	CONSÉQUENCE

LES MARQUEURS DE RELATION

Placez les organisateurs textuels dans la case qui correspond au bon rapport sémantico-logique :

Soit/soit- car -de sorte que -et- bref- ensuite -autrement dit- avant tout -enfin- c'est-à-dire- puisque -pour commencer- à savoir- cela dit- tout au moins- de ce fait- passons à- d'où- en effet- De plus-

Introduction	addition	conséquence	cause
Chronologie	conclusion	résumer	atténuation
Explication	opposition	alternative	transition

E-TICKET : MODE D'EMPLOI

À partir du 31 mai prochain, tous les passagers voyageant avec une compagnie aérienne membre de l'IATA (Association du transport aérien international), voyageront avec un billet électronique, l'e-ticket.

Fini le billet papier. Pour l'industrie aérienne, cette bascule représente une économie de trois milliards de dollars par an et des bénéfices non négligeables pour l'environnement et le passager. Retour sur cette avancée et sur ce qu'elle va changer dans la façon de voyager.

L'e-ticket ou billet électronique est un titre de transport aérien dématérialisé. Il permet aux passagers des compagnies aériennes de voyager sans billet papier et de se présenter à l'aéroport uniquement avec des papiers d'identité. Les compagnies aériennes centralisent sur une base de données informatiques toutes les informations du voyage, une fois la réservation et le paiement effectués.

Avec l'e-ticket, les voyageurs n'ont plus peur de perdre, d'égarer ou de se faire voler leur ticket. Ils n'ont également plus besoin de faire la queue pour se faire enregistrer. En effet, avec le billet électronique, les voyageurs peuvent s'enregistrer directement aux bornes en libre-service, s'ils n'ont aucun bagage à mettre en soute.

Autre avantage : en cas de modification, plus besoin de retourner le billet papier. Il suffit d'appeler la compagnie aérienne ou l'agence de voyage qui effectue automatiquement le changement et l'enregistre.

Lors de la réservation, si celle-ci est effectuée via le Web, les passagers reçoivent par mail, un reçu comportant la confirmation de la réservation ou un numéro de réservation, à imprimer de préférence ou à recopier soigneusement. Ils pourront être demandés lors de l'enregistrement. Si la réservation se fait chez un voyagiste, celui-ci donnera également au voyageur les mêmes références, à présenter éventuellement lors de l'enregistrement le jour du départ.

Globalement, le processus de réservation d'un billet électronique ne diffère en rien d'une réservation de billet papier.

Les agents de voyage n'ont pas reçu de consignes précises de l'IATA sur les preuves d'achat. Elles peuvent donc prendre la forme d'un mail, d'un fax ou même d'une photocopie.

Pour se faire enregistrer à l'aéroport, le passager n'a qu'à présenter un passeport valide, une carte d'identité ou tout autre papier d'identité et éventuellement numéro de réservation. Les compagnies aériennes disposent du numéro d'identification du passager, ce qui est suffisant pour l'identifier.

Les passagers n'ayant pas de bagages à faire enregistrer en soute peuvent utiliser une borne d'enregistrement automatique. Elle imprimera directement la carte d'embarquement.

Avec ce nouveau système, les voyageurs munis d'Internet peuvent même, selon les compagnies aériennes, imprimer, seuls, depuis chez eux leur carte d'embarquement. En effet, la traditionnelle carte d'embarquement à bande magnétique sera remplacée par une carte d'embarquement à code-barre.

Dans certains cas, les compagnies aériennes peuvent demander au voyageur de présenter la carte bancaire ayant servi au paiement des billets. Si c'est le cas, elles devront le signaler systématiquement lors de la réservation.

Le billet électronique va permettre une économie de trois milliards de dollars par an, soit près de deux milliards d'euros. Le coût d'un billet électronique s'élève à 1 dollar contre plus de 10dollars pour un billet papier.
Outre le bénéfice financier, l'e-ticket aura des impacts directs sur l'environnement. En effet, les compagnies membres de l'IATA émettent annuellement 300 millions de billets papier. C'est donc autant de papier économisé chaque année.

LA FACE CACHÉE DU MONT-SAINT-MICHEL

Françoise Chirot, Le monde 01.09.06

Et si, au lieu d'y entrer, on le contournait ? Plutôt que de se faire bousculer dans les ruelles du Mont-Saint-Michel, où se pressent chaque année quelque 3,5 millions de visiteurs, on peut admirer tranquillement cet étrange monument de granit depuis le GR 223. Éclairé par le soleil ou par les nuages, il trône en majesté au milieu des sables argentés de sa baie.

Anciennement sentier des douaniers, ce chemin longe le Cotentin de Cherbourg jusqu'aux portes du Mont-Saint-Michel. Tout de suite après la cabane Vauban, au-dessus de Caroles (Manche), on découvre le rocher de l'Archange, un peu dans le lointain, entouré, depuis près de mille ans, de sa mer d'eau ou de sable, selon le moment de la journée. "C'est le plus beau kilomètre de France", auraient dit, à quelques années d'intervalle, le général Eisenhower et le président Edouard Herriot.

À partir de Genets (Manche), presque en face de l'église Notre-Dame, construite entre les XIIe et XIVe siècles, toute de granit, avec ses chapiteaux décorés de motifs végétaux ou d'animaux, en cheminant sur le sentier, on est pris par le calme et la sérénité du paysage. Avec l'impression d'être seul dans cette immensité.

Des moutons paissent dans les prés salés et de temps à autre des mouettes ou un vol de barnaches traversent le ciel. Fuyant eux aussi la foule des touristes, les oiseaux préfèrent se rassembler sur le désertique rocher de Tombelaine, moins célèbre, mais plus tranquille.

À marée basse, les flaques d'eau forment sur le sable des reflets irisés, en harmonie avec les nuages, qui contribuent au charme de cette région. Après une demi-heure de marche très facile sur ce sentier, d'où la vue sur le Mont est quelquefois masquée par de hautes haies, on arrive à la pointe du Grouin-du-Sud, une avancée rocheuse qui offre un autre angle de vue sur le monument. À certaines heures, on peut y admirer le mascaret, ce moment de la marée où la mer et la rivière se rencontrent.

En quittant le littoral, on peut se diriger vers Avranches. Depuis le mois de juin, le Musée expose les manuscrits du Mont-Saint-Michel. Le Scriptorial, cet ensemble de 4 000 volumes, dont 200 manuscrits du IXe au XVe siècle, faisait partie de la bibliothèque du Mont. En 1791, ces documents avaient été confiés en dépôt à la cité d'Avranches. Le fac-similé d'un cartulaire, copie des titres de propriété d'un établissement monastique, est particulièrement remarquable. On peut aussi aborder le Mont-Saint-Michel comme le faisaient les Miquelots - c'était le nom donné aux pèlerins - et se rendre au pied de l'Archange en traversant la baie à pied, à cheval ou en maringotte, une charrette légère. Les départs ont lieu à partir du bec d'Andaine, et il est fortement conseillé de partir avec un guide. Les sables mouvants et la vitesse de la marée ne sont pas des légendes et il faut régulièrement envoyer des hélicoptères pour secourir les imprudents qui se sont laissé encercler par la mer.

Françoise Chirot

Après les trente glorieuses et les trente piteuses, les trente frileuses ?
Le Monde, 1er décembre 2010 , Bertrand Le Gendre

Identité nationale, insécurité, retraites... Autant d'indices du mal qui ronge la société française : la crainte de l'autre, l'aspiration à une vie douillette et le repli sur soi. Comment, après avoir si souvent entendu le mot " retraite " cet automne, ne pas percevoir son sens premier ? *" Retraite : abandon délibéré et méthodique du champ de bataille par une armée qui ne peut s'y maintenir. "* Tout le contraire de l'esprit conquérant et de l'élan vital qui permettent les grands desseins collectifs. Nicolas Sarkozy savait ce qu'il risquait en s'attaquant au symbole des 60 ans. Les Français y tiennent, à leur retraite, synonyme de tranquillité et de sécurité. Le Parti socialiste n'ignore rien de cette aspiration au cocooning. Sous l'appellation de " care " (soin), il a mis leur bien-être au coeur de ses réflexions pour la présidentielle de 2012.

La France frileuse, tournée vers elle-même, que dépeint ce tableau, tranche avec l'euphorie des " trente glorieuses ", trente années de croissance continue qui vont de la Libération au premier choc pétrolier. Trente années piteuses ont suivi. Piteuses non dans l'absolu, mais par contraste avec les précédentes. L'économiste Jacques Marseille a montré que, entre 1975 et 2005, les Français, malgré leur morosité, avaient gagné sept ans d'espérance de vie. Leur pouvoir d'achat avait doublé et leur fortune triplé. Il n'empêche qu'au mitan des années 1970 le chômage de masse a fait son apparition, plongeant la société française dans le doute. C'en était fini des bienheureuses années 1960 !

La décennie 2010 qui s'achève a accentué la méfiance à l'égard du présent et l'appréhension de l'avenir. Les Français sont devenus pusillanimes. Ils se méfient de ceux qui, immigrés ou Roms, menacent leur entre-soi. La délinquance grande ou petite les exaspère, au point d'être hermétiques aux discours autres que répressifs. Leurs repères vacillent. Qui sont-ils ? Qu'ont-ils encore en commun ? Comment perpétuer le pacte social qui les unit depuis la Libération ?

M. Sarkozy les conforte dans cette hantise. Lancer, comme il l'a fait, un débat sur l'identité nationale c'est sous-entendre que le génie français est en péril, qu'il s'est dissous dans la globalisation. La loi interdisant le port du voile intégral, elle aussi, est un geste défensif, anxiogène. Les Français craignent de se laisser envahir. Au nom de la République et de la laïcité, ils exigent l'assimilation des gens du voyage et des musulmans prosélytes, présentée comme une question de survie.

Cette inquiétude polymorphe se nourrit d'une réalité indiscutable. La France a vieilli. Les rangs des préretraités, retraités et bientôt retraités grossissent d'année en année. M. Sarkozy est leur élu. Sans les plus de 65 ans, il n'aurait pas emporté la présidentielle. Il le sait et cajole cette France-là, âgée et souvent inquiète. Vieux ou jeunes, de droite ou de gauche, les Français vivent mal la mondialisation qui, à un rythme insupportable, leur enjoint de changer.

Ce retournement du monde conforte les prophètes de malheur dans leurs tristes prédictions, " déclinistes " en tous genres, augures bruyants d'une inéluctable catastrophe écologique. Ce masochisme ambiant - peu importe la réalité qu'il recouvre - entretient la frilosité des Français. L'époque est à la désespérance et à la culpabilité. À la " repentance " aussi, d'une nation autrefois fière de son histoire au point de s'aveugler sur ses crimes.

La France est fatiguée psychiquement. Les solidarités d'autrefois, familiales, professionnelles et de quartier, se sont effritées. L'individualisme partout triomphe, au détriment des plus démunis et des plus vulnérables. (...) Les Français n'ont pas le moral.

Pour longtemps encore ? Probablement. La mondialisation leur réserve d'autres désagréments. Le " papy-boom " n'en est qu'à ses débuts. L'individualisme, qui a pris le pas sur le collectif, est un trait commun à toutes les sociétés démocratiques. À l'extérieur comme à l'intérieur, la France ne peut guère espérer des lendemains qui chantent. Les grands débats qui structuraient, récemment encore, l'espace public - décolonisation, construction européenne, féminisme, abolition de la peine de mort... - appartiennent au passé. Au profit de quoi ? La mobilisation, pour la retraite à 60 ans, de lycéens de 15 ans dit le contraste entre hier et aujourd'hui, entre les " trente glorieuses " et les " trente frileuses " dans lesquelles la France semble s'être installée.

Italie: grands maux sur petit écran

Philipe Ridet, Le Monde, 23/11/2010

Roberto Saviano, l'auteur de " Gomorra ", et un vieux routier de la télévision italienne ont lancé leur émission. Sobre et implacable, elle passionne le pays

Un décor nu inspiré du théâtre antique. Pas de starlettes plus ou moins dénudées, d'acteurs en tournée de promotion, de chanteurs d'une saison. Quelques notes de la chanson de Paolo Conte, " Vieni via con me " (" Pars avec moi "), qui donne son titre à l'émission, mais pas de " bonjour mesdames, bonjour messieurs... ". Et ça démarre pour deux heures trente de paroles respectées et audibles. Tous les records d'audience de la chaîne de télévision publique RAI 3, qui diffuse cet ovni télévisuel, sont battus : 9 millions de téléspectateurs pour la première émission. (...)

Deux hommes sont à l'origine de ce succès : Roberto Saviano, l'auteur de Gomorra(Gallimard, 2009), le livre sur la Mafia napolitaine qui lui a valu la gloire (deux millions d'exemplaires) et la contrainte de devoir vivre sous escorte policière ; Fabio Fazio, vingt-sept ans de télévision derrière lui, animateur multicarte capable de dialoguer avec des sportifs, des écrivains ou des politiques.

Leur but : rassembler le public, au lieu de l'opposer, prendre à rebours l'ordinaire de la télévision fait de talk-shows hystériques où l'affrontement est la règle : pour ou contre Berlusconi, pour ou contre les liposuccions, pour ou contre l'Inter Milan. Le premier a apporté sa notoriété et ses récits documentés sur la Mafia qu'il récite d'une voix un peu monocorde, comme l'acteur qu'il ne veut pas être ; le second, son professionnalisme. " Je veux, dit-il, faire un programme sévère et important, opposer une narration à la polémique, créer un rite laïc. "

Cette " sévérité " a son symbole. Chaque invité est appelé à lire une liste. La liste des raisons de quitter l'Italie, la liste des raisons d'y rester ; la liste de ce qu'on aimerait ne plus voir ; celle des valeurs de la droite, et de celles de la gauche. L'énumération des vingt-sept mots qui désignent en italien un homosexuel après que le président du conseil, Silvio Berlusconi, a déclaré qu'il " valait mieux aimer les belles filles que d'être gay ". (..)

Bien sûr, une telle retransmission ne pouvait pas échapper à la polémique et à une forme de censure préventive dans une télévision publique où toutes les nominations s'effectuent sur des critères politiques. À peine son projet a-t-il été connu à la fin de l'été que Mauro Masi, le directeur général de la RAI, a commencé à le torpiller. Les concepteurs ? Forcément des " intellectuels de la gauche caviar ". Les invités, l'acteur Roberto Benigni, le président de l'Assemblée nationale, Gianfranco Fini, qui est en guerre ouverte contre Silvio Berlusconi ? Forcément des " factieux ". Les thèmes abordés, le crime organisé, la vie dissolue du premier ministre, l'appauvrissement du budget de la culture, l'euthanasie ? Forcément " anti-Italiens ". Les cachets des animateurs et invités ? Forcément " pharaoniques et scandaleux ". " C'est le nouveau mécanisme de la censure, a écrit Roberto Saviano dans le quotidien La Repubblica le jour de la première : dresser mille difficultés pour faire échouer la réalisation du projet. "(..)

Le succès de l'émission est en partie politique, explique Fabio Fazio. Il tient à trois raisons : la réputation de Saviano, un programme moderne dans une télévision ritualisée où rien n'arrive jamais et la volonté de modernité des Italiens. Le drame de l'Italie est que le pays est totalement ankylosé, congelé. "

" Le climat qui règne est un climat de défiance. Et il y a tellement de gens qui voudraient que les Italiens ne se réveillent jamais ", raconte Roberto Saviano. " C'est d'abord un succès culturel, explique le sociologue Antimo Farro. Dans ses livres et ses articles, Saviano a replacé le thème de la légalité, longtemps abandonné par la droite et la gauche, au centre du débat. Alors que le gouvernement nous dit que tout va bien, "Vieni via con me" recueille l'approbation de 10 millions

d'Italiens qui pensent autrement. "
Roberto Saviano et Fabio Fazio attendaient toujours, lundi 22 novembre, les félicitations des dirigeants de la RAI. Mais Mauro Masi a d'autres chats à fouetter. (...)
Le seul coup de chapeau est venu de Piersilvio Berlusconi, fils du premier ministre et vice-président de Mediaset, le groupe privé concurrent. Lui, au moins, a pris acte de la défaite de ses programmes face à " Vieni via con me ".

Travailler dans une entreprise au Japon

Le modèle de gestion des entreprises japonaise a permis au Japon de connaître une croissance économique record. Si la crise de 1997 a sérieusement ralenti la croissance japonaise, il reste néanmoins l'un des plus importants acteurs de la scène économique mondiale. Les secrets de cette croissance sont étroitement liés à la tradition japonaise et aux valeurs qu'elle inculque.

Cette spécificité permet une plus grande implication de l'ouvrier dans l'entreprise, et donc une meilleure productivité. Mais le consensus social japonais ne résulte pas uniquement d'une spécificité culturelle. Il s'est construit dans l'affrontement. L'immédiat après-guerre a en effet été marqué par des luttes sociales très vives où les salariés et leurs syndicats ont été défaits. Les occupants américains, inquiets avant tout de la montée du communisme, avaient à l'époque jeté toutes leurs forces dans la bataille. Sur cette défaite s'est bâti le système de relations sociales japonais actuel, fondé sur l'emploi à vie dans les grandes sociétés et sur la négociation d'entreprise.

Traditionnellement, les Japonais intégraient une entreprise à vie (L'emploi à vie japonais a comme conséquence principale d'interdire en pratique au salarié d'aller chercher du travail ailleurs). Le diplôme était alors l'élément essentiel du processus de recrutement. Aujourd'hui, les salariés sont de plus en plus mobiles et les entreprises recherchent davantage les compétences. La ponctualité est un élément essentiel au Japon, et arriver en retard est considéré une mise en cause totale de crédibilité.

La mentalité des travailleurs Japonais rend inconcevable de quitter son lieu de travail sans avoir auparavant fini toutes les tâches qui lui avaient été confiées. De plus, la vie au Japon est très chère, et les salaires sont insuffisants pour assurer un train de vie suffisant. Ces deux facteurs ont pour effet une généralisation des heures supplémentaires (rémunérées).

Ainsi, les travailleurs japonais travaillent légalement 40 heures par semaine (il faudrait y rajouter une moyenne de 2 heures supplémentaires par jour).

On compte plus de 460 entreprises françaises présentes au Japon, parmi lesquelles on peut citer Michelin, Air Liquide, Saint-Gobain, Rhône Poulenc, Chanel, L'Oréal, Cartier, Louis Vuitton, Christian Dior, Hermès, Thomson, Air France, Axa, Société Générale, BNP-Paribas, etc.

Le système d'éducation japonais

Les Japonais donnent à l'éducation une importance capitale. Ainsi, le système éducatif est très exigent, car il à pour but de former les futurs salariés. Le système éducatif public a été établi au Japon il y a plus d'un siècle et son existence est plus ancienne que dans la plupart des autres pays du monde. Apprendre a toujours été considéré comme une vertu. Aujourd'hui, 99% des écoliers sont éduqués dans une école publique et même au niveau du Lycée, seulement 30% sont inscrits dans une école privée. Chaque enfant japonais doit suivre les cours de six à quinze ans.

Les élèves vont à l'école 6 jours par semaine de 8 heures à 15heure. Cependant, la journée ne s'achève pas là, car les élèves doivent par la suite aller étudier dans des « juku », académies privées. Enfin le soir, à la sortie des juku, les étudiants doivent faire des activités extra- scolaires.

Le système est très sélectif. En effet, la quasi-majorité des collèges, lycées et universités sélectionnent leurs élèves en imposant un examen d'entrée. Chaque école a son propre examen et tout étudiant désireux d'entrer dans cette école doit passer ces examens d'admission. Rater ce genre d'examen est extrêmement déshonorant pour les familles, ce pour quoi l'étudiant prépare ces examens intensivement. La vie de l'étudiant est donc très stressante.

L'ensemble des élèves japonais étudie l'anglais. Ils commencent à l'apprendre en première année de collège et la plupart continuent pendant au moins six ans. Bien sûr la langue japonaise occupe

aussi une place importante dans leurs études. Pouvoir écrire en japonais demande un long apprentissage et nécessite un entraînement constant. Il existe trois types d'écritures. Les idéogrammes chinois (kanji) ont été importés au Japon au VIe siècle et adoptés pour l'écriture en japonais. Ce processus était difficile parce qu'il existait de nombreuses différences entre le chinois et le japonais. À cause de cela, deux autres systèmes d'écriture ont été créés. Ils sont appelés hiragana et katakana. Chacun de ces syllabaires japonais a 46 lettres. Les lettres représentent des sons, similaires en cela aux lettres de l'alphabet romain. Elles sont utilisées pour écrire des mots qui ne peuvent pas être écrits avec des kanji.
Les kanji sont utilisés pour représenter des mots ou des idées complètes. La plupart des idéogrammes ont des formes caricaturales et sont prononcés de plusieurs façons. Plus de 2000 *kanji* sont utilisés couramment, mais un grand nombre d'autres sont utilisés dans la littérature traditionnelle, dans les noms propres et dans les écrits spécialisés. Les élèves japonais doivent savoir lire et écrire environ 1000 *kanji* avant de sortir de l'école primaire, et ils apprennent presque tous les autres avant la fin de leurs études secondaires de premier cycle. Les disciplines obligatoires au collège sont la langue japonaise, les sciences sociales, les mathématiques, les sciences, la musique, les beaux-arts, l'éducation physique et les arts ménagers. Ces sujets peuvent être enseignés à des heures différentes réparties sur l'ensemble de la semaine, aussi, il est rare que le programme soit le même d'un jour à l'autre.

Égalité entre les sexes ?
Il est certes vrai que la société japonaise repose entre autres sur un rôle dominant de l'homme, mais la relation hiérarchique entre les deux sexes est loin d'être aussi évidente. En effet, chaque sexe se voit affubler un rôle symbolique par la tradition : l'homme représente le progrès (un Japon qui domine le monde du haut de sa modernité), tandis que la femme est au contraire le symbole d'un Japon tout à fait traditionnel, indispensable pour la société.
Les moeurs traditionnelles répartissent les rôles au sein des foyers : tandis que l'homme a le rôle de travailler et de rapporter de l'argent à la maison, la femme doit gérer cet argent et élever ses enfants. Face à cette vision traditionnelle quasi- archaïque, les mentalités évoluent, poussées par divers mouvements de femmes (certains étant apparus grâce à l'irruption des industries et du système capitaliste occidental). Bien que le niveau d'éducation des femmes augmente d'année en année, les mentalités ont du mal à changer. Elles se dirigent surtout vers des filières littéraires, sociales, d'art ménager, de santé, et occupent des emplois de secrétariat et de comptabilité. Au sortir d'études supérieures courtes (Bac+2), elles occupent des postes simples secrétaires dont les principales tâches consistent à préparer le thé et faire des photocopies : 16% de filles seulement dans les études longues. Les inégalités au sein du lieu de travail sont nombreuses : à travail égal, un homme touchera un salaire supérieur de 57% à celui d'une femme. Depuis 1985, des lois ont été mises en place pour combattre ce phénomène, mais aucune sanction n'est prévue en cas de manquement au respect de celle-ci.
De plus, il est très difficile pour elle de trouver un compromis entre vie de famille et professionnelle, les crèches sont très chères et leurs heures d'ouverture ne coïncident pas forcément avec les horaires de travail. Elles ont le droit de prendre des congés maternité, mais il y a beaucoup de pression de la part des employeurs pour qu'elles démissionnent.

La cité médiévale de Carcassonne résiste au temps

Dans le sud de la France, Carcassonne, au pied des Pyrénées, est la plus grande ville fortifiée encore sur pied en Europe. Cachée derrière sa double muraille concentrique composée de 52 tours, cette cité médiévale belle et magique a été filmée jusqu'à la nausée. Mais bien avant de servir de décor romantique, c'était un site romain. Il y a deux mille ans, la colonie Julia Carcaso était un centre de surveillance du passage oriental des Pyrénées et le théâtre de luttes entre Romains, Wisigoths, Francs et Sarrasins : il fut donc nécessaire de la protéger d'inlassables envahisseurs derrière des murailles et des tours.

La moitié la plus récente, la bastide Saint-Louis, fut fondée au XIIIe siècle par Louis IX (Saint Louis) comme inévitable extension de la ville fortifiée. La cité, la moitié la plus ancienne, est vieille de 2000 ans : dressée à 500mètres d'altitude sur une colline, c'est le véritable cœur de Carcassonne. Comme jadis, on y pénètre par un pont-levis.

On découvre ensuite un paysage typique de cité fortifiée : deux murailles concentriques, celle de l'intérieur faisant presque 1300 mètres de long, l'autre 1672 mètres. La promenade entre ces deux enceintes n'a rien d'anodin et révèle l'évolution qu'a connue l'art de construire les forteresses, de l'époque romaine jusqu'à Louis XIII. Mieux encore, le moindre recoin de Carcassonne est une plongée dans l'architecture militaire et religieuse du Moyen Âge.

Les ruelles étroites et sinueuses de la citadelle guident les pas du visiteur au cours de ce véritable voyage dans le temps, déambulation pendant laquelle on s'attend à tout moment à tomber sur un chevalier guerroyant ou sur une charmante damoiselle (toutefois pas en corset du Moyen Âge...). À l'ouest de la cité se trouve le château comtal. La construction de cet édifice, protégé derrière des douves et une muraille jalonnée de neuf tours, débuta au XIIe siècle. Il abrite aujourd'hui une exposition sur l'histoire de Carcassonne, de l'Antiquité au XVIIIe siècle.

Parmi les autres incontournables de la vieille ville figurent la basilique Saint-Nazaire, de style roman et gothique, ainsi que les tours, notamment celles de Vade ou du Trésau. Chaque année, en juillet, le Festival de la cité réunit des artistes en tout genre dans un magnifique théâtre de pierre.
En contrebas, de l'autre côté du fleuve, la ville basse, ou bastide Saint-Louis, a une tout autre histoire: c'est le centre administratif, commercial et municipal de Carcassonne. Un peu moins ancienne que sa voisine, cette partie de Carcassonne mérite elle aussi une promenade. On franchira le pont Vieux, qui fut jusqu'au XIXe siècle le seul trait d'union entre les deux cités, pour visiter la chapelle de Notre-Dame-de-la-Santé, l'adorable hôtel de Murat ou le Musée des beaux-arts, où l'on peut voir des œuvres de diverses écoles européennes, du XVIe siècle à nos jours.
Les couleurs et les odeurs de la place Carnot, au cœur de la bastide, savent séduire le promeneur. Ici s'étendent les stands de fleurs, de fruits et légumes du marché aux Herbes. C'est donc le cabas plein que l'on passera un autre pont-levis, vieux de "seulement" 800 ans.
Nora Vera, Le monde, Article paru dans l'édition du 01.09.07

La société française en dépression
Par Alain Duhamel, Libération, le 15 avril 2010

Le cri d'alarme lancé par Jean-Paul Delevoye, le médiateur de la République, a fini par percer le mur de l'indifférence ou plutôt du déni : la société française présente tous les symptômes d'une dépression collective. Cela ressortait en fait des enquêtes, comparatives notamment, depuis des années, mais elles étaient soigneusement refoulées parce que désagréables à reconnaître.
La société française est atteinte par un pessimisme dévastateur, par une puissante insatisfaction, par une anxiété chronique. On va dire : pourquoi s'en étonner quand le chômage frôle les 10%, quand le pouvoir d'achat stagne, quand la précarité gagne et que les insécurités se multiplient ? Tout ceci explique le mécontentement, alimente la protestation, mais n'éclaire en rien la dimension spécifiquement française du phénomène. Notre pays est régulièrement à la pointe du pessimisme européen, en compagnie de la Grèce et du Portugal. Or la France ne se porte assurément pas plus mal que la plupart des autres pays européens, bien au contraire. Elle est certes frappée par la crise, comme les autres, mais elle y fait plutôt mieux face que la moyenne. Or les Français interrogés se montrent plus sombres que les autres, qu'il s'agisse de la perception de leur situation actuelle ou de leurs prévisions s'agissant de la génération suivante. La France n'est pas plus malade que ses voisines, mais elle souffre davantage. Elle doute d'elle-même, de son état, de son avenir. Elle est frappée de déclinisme.
Elle bénéficie pourtant d'une protection sociale pratiquement sans équivalent en dehors des pays scandinaves. Les mécanismes de solidarité collective y sont plus coûteux, mais mieux enracinés qu'ailleurs. Il vaut mieux être malade en France qu'en Grande-Bretagne, retraité en France qu'aux États-Unis ou en Espagne, chômeur en France qu'en Allemagne. Cela n'empêche pas toutes les élections nationales depuis trente ans de se traduire systématiquement par un rejet ou une rupture, phénomène dont elle détient le monopole mondial. La société française est malade.
L'important est évidemment de se demander pourquoi. Il y a certes des racines historiques : la culture française a toujours valorisé les crises, les soulèvements, les coups d'État, les protestations. Les livres scolaires et d'histoire populaires, les films, les dramatiques ou les feuilletons à la télévision entretiennent tous une culture de l'insatisfaction, de la protestation, de la frustration. La France est un récit historique du mécontentement. Même pendant les Trente Glorieuses, alors que le pouvoir d'achat augmentait comme jamais et que les avancées sociales se multipliaient, les sondages enregistraient année après année un diagnostic de recul (imaginaire) du niveau de vie. L'égalitarisme foncier qui innerve toute la société s'inscrit dans ce moule-là. Les Français jugent, beaucoup plus que les peuples voisins, que leur société est profondément injuste (quelles que soient les phases politiques) et qu'elle l'est en particulier pour la catégorie sociale à laquelle appartient la personne interrogée. Le jardin du voisin est toujours plus vert.
Sans doute la dislocation progressive des institutions et des forces qui encadraient jadis la population pèse-t-elle dans l'affaire. L'influence de l'Église catholique ne cesse de régresser, les organisations de masse du Parti communiste ont disparu, le prestige des enseignants n'est plus qu'un souvenir, les notables sont l'objet de toutes les suspicions, la classe dirigeante est rejetée et systématiquement accablée et caricaturée. Le populisme progresse et la démagogie s'épanouit dans de nombreux médias, écrits ou audiovisuels.
Face à tous ces facteurs, la réponse politique est manifestement inadaptée. Ce n'est pas neuf (d'où l'instabilité électorale) mais le décalage s'accentue. L'accumulation de réformes souvent mal préparées (taxe professionnelle), mal expliquées (taxe carbone), mal accueillies (collectivités

locales) trouble plus qu'elle n'encourage. Avec une société aussi fragmentée et émiettée que la nôtre, même une réforme indispensable comme celle des retraites n'a aucune chance de se réaliser par consensus. Il n'y a pas de vision commune de la société, pas de projet perçu et approuvé, contrairement à ce qui existe dans de nombreux pays.

Il n'y a pas davantage de projet de société alternatif ayant la moindre chance de convaincre la majorité de la population. En réalité, les enquêtes le confirment, les Français aiment de moins en moins la société dans laquelle ils vivent et craignent de plus en plus le monde qui les entoure. Ils ne veulent pas du capitalisme et ils ne croient pas au socialisme. Ils sont le peuple le plus critique du monde occidental à l'égard de la mondialisation. Charles Péguy proclamait que la France est une personne. À observer ses réactions, c'est aujourd'hui une personne âgée.

Le Nunavik

Le Nunavik est un lieu que les mots ne peuvent véritablement décrire : le silence sans fin de la toundra, la course effrénée des troupeaux de caribous, le ballet des aurores boréales, le défilé des banquises...Situé au nord du 55e parallèle, le Nunavik couvre quelque 500 000 km2. Depuis des millénaires, les Inuits vivent dans ce vaste territoire arctique.

Le Nunavik recèle de fabuleux attraits naturels. À 88 km de Kangiqsujuaq, la terre forme un écrin hors du commun : le cratère des Pingualuit, depuis peu parc national. Créé par un météorite, il fait 3,4 km de diamètre et contient une eau d'une pureté exceptionnelle. Deux autres parcs nationaux sont en voie de création dans cette région : le Parc national des Lacs-Guillaume-Delisle-et-à-L'Eau-Claire ainsi que le Parc national des Monts-Torngat-et-de-la-Rivière-Koroc. La chaîne des monts Torngat abrite le plus haut sommet du Québec, le mont d'Iberville.

Les espaces infinis du Nunavik se laissent découvrir lors d'expéditions avec un guide qui connaît bien le territoire. Les pourvoiries sont également mondialement renommées pour la chasse au caribou et pour la pêche à l'omble chevalier, au saumon de l'Atlantique, au touladi, au brochet et au doré jaune. Le Nunavik, pays de neige, est une destination à découvrir en hiver. Il est alors aisé de se déplacer en motoneige sur le territoire glacé et de vivre pleinement la vie nordique.

Le Nunavik est habité depuis quatre millénaires par des peuples venus d'Asie via le détroit de Béring. Encore nomades il y a deux générations à peine, les Inuits se sont progressivement sédentarisés. Les quelque 10 700 habitants – majoritairement Inuits – vivent dans 14 villages situés pour la plupart sur la côte, à l'embouchure des rivières. Comme aucune route ne relie les 14 villages, la motoneige et le quad sont très utilisés par les habitants pour se déplacer.

On accède au Nunavik en avion (aucune route ne s'y rend). Ivujivik, la localité la plus septentrionale du Québec, est située à plus de 1 900 km à vol d'oiseau de Montréal. Avant d'entreprendre un voyage au Nunavik, il est préférable de communiquer avec un organisme touristique ou une pourvoirie de la région ou encore avec une agence de voyages spécialisée dans cette destination. Il est indispensable de respecter l'environnement et le mode de vie des habitants, et de se conformer en tout temps aux règlements de chasse et de pêche.

394 mots

Source: Site touristique officiel du gouvernement du Québec
note:
pourvoiries: formes d'hébergement typique du Canada avec chalet, possibilité de chasser dans un environnement exceptionnel.

Week-end gourmand dans le Cantal

Salers est un drôle de nom. D'abord, on ne prononce pas le « s » final. Pour les gens du Cantal, le faire serait une faute de goût. Ensuite, il appelle à bien des sens. C'est d'abord un magnifique village. Ses maisons couleur anthracite sont construites de basalte - la pierre volcanique - et les toits en lause regardent la chaîne des monts du Cantal, le puy Violent et, caché derrière, le puy Mary.

Salers, c'est aussi une race de vache au poil dru, frisé et à la robe marron, faite pour les flancs de montagne, entre 800 et 1 500 mètres d'altitude. Sa viande est reconnue juteuse, savoureuse et persillée. Cette vache a sa particularité : sans son veau pour amorcer la traite, elle ne donne pas son lait. Ce lait qui devient évidemment un fromage, appelé Salers, comme il se doit, fruité et corsé. « Pour obtenir cette appellation, les vaches ne doivent être nourries que d'herbe, uniquement entre le 15 avril et le 15 novembre. »

Salers est une destination pour les visiteurs gourmands. Il leur suffit de suivre la route des fromages AOC d'Auvergne, de s'arrêter pour pousser la porte d'un producteur et d'observer la fabrication. Au long du chemin, ils découvriront un pays vieux comme ses volcans, 28 millions d'années, des vallées, des montagnes, de grands espaces, un pays un peu brut, et c'est là tout son charme.

La gastronomie du Cantal est à l'image des lieux : préservée. Elle est l'héritage d'une cuisine rurale. Pour les paysans, il fallait faire une cuisine riche, qui nourrisse bien. Il en reste aujourd'hui des plats comme la truffade, le pounti ou la patranque. La patranque, qui revient au goût du jour, c'est du pain rassis, aillé, trempé dans un bouillon. Il ne fallait pas perdre le pain, même rassis. Puis on ajoute la tome de Cantal, c'est-à-dire le caillé du lait.

Ces produits du terroir, Louis-Bernard Puech les utilise, mais à sa façon. Moderne. Son restaurant, le Puech, à Calvinet, au sud d'Aurillac, dans la châtaigneraie, est la seule étoile Michelin du Cantal. « Nous avons de beaux produits à portée de main. Je veux les revaloriser, faire redécouvrir des saveurs oubliées. Ma viande est donc celle du boucher du village. » Surtout, insiste Louis-Bernard Puech,« il y a des valeurs auxquelles il faut se plier, comme la patience. Ici, la sincérité remplace le superflu ».

399 mots

François Vignal, Le Monde

Les Anglais, les Français et l'identité nationale
Par Alain Duhamel, Libération, 05/05/2011

La retransmission des images du mariage du prince William et de Katherine Middleton a été un triomphe pour France 2. Les Français restent manifestement friands de ces cérémonies impeccables où les cuirasses rutilent, les diadèmes scintillent, les carrosses resplendissent.

La Grande-Bretagne possède un talent très spécial pour symboliser son unité contemporaine par des rites antiques. Les Français, monarchistes excentriques, adorent la royauté chez leurs voisins, mais ne tolèrent pour eux-mêmes qu'une république bonapartiste. De l'autre côté de la Manche, la question de l'unité nationale soulève parfois des polémiques, mais tourne rarement au drame, en tout cas depuis que la question irlandaise semble en voie de solution. De notre côté du Channel, c'est l'inverse, les crises hexagonales sont ponctuées par d'éternelles angoisses identitaires et par d'incessantes querelles de villages. La France souffre d'une sorte de manie de la persécution, alors que la Grande-Bretagne affiche quelque chose qui ressemble à un complexe de supériorité.

Toutes deux vont de crise économique en crise économique depuis le milieu des années 70. Chacune est absorbée par la mondialisation, domestiquée par le marché, submergée par le capitalisme financier, intégrée au sein de l'Union européenne. Depuis deux siècles, l'histoire de la France et celle de la Grande-Bretagne se ressemblent beaucoup plus qu'elles ne se différencient. Or la France roule et tangue en pleine crise d'identité nationale, alors que la Grande-Bretagne semble épargnée. La France doute d'elle-même, la Grande- Bretagne porte beau.

Cela n'a rien de naturel ou de logique. La France est un état unitaire depuis bien plus longtemps que la Grande-Bretagne. Les inégalités sociales y sont beaucoup moins brutales qu'outre- Manche, la protection sociale y est beaucoup plus complète et généreuse. Le pouvoir politique exécutif y est plus fort depuis le début de la Ve République, son administration, ses services publics ont bien meilleure réputation. Les niveaux de vie globaux sont assez comparables, mais mieux vaut être vieux, malade ou démuni en France qu'en Grande-Bretagne. Malgré cela, les Britanniques affichent une confiance en eux, en ce qu'ils sont, en leur avenir, nettement supérieur à celle des Français. Les facteurs psychologiques donnent nettement l'avantage aux Britanniques.

La France n'a pas seulement besoin de plus de croissance. Il lui faut aussi des symboles et des rites d'unité, le sentiment d'œuvrer pour un projet commun, pour une ambition collective. La reine n'est qu'un étendard, mais c'est un étendard utile alors que nous nous épuisons en querelles infinies et en rancœurs perpétuelles. Il nous faut des emblèmes de dessein commun.

Texte : 410 mots
synthèse environ 136 mots

La France perd son miroir
Par Olivier Séguret
Libération, 13.09.2010

Pendant cinquante ans, Claude Chabrol a décortiqué les travers de ses contemporains, leur renvoyant avec un humour féroce une image rarement positive.

«Chabrol, c'est la France.» Pour le meilleur et pour le pire, cette idée aura été la première à jaillir spontanément du fleuve de commentaires qui s'est formé depuis l'annonce, hier matin, de la disparition du cinéaste. C'est un cliché qui, comme tous ceux de son espèce, abrite une part de vérité, devenue une évidence. Mais tout dépend de ce que l'on entend par là.

«Chabrol, c'est la France», exprime d'abord un sentiment d'incarnation réciproque : le cinéaste est imprégné par le décor de sa vie d'homme et le contexte de ses origines, et son cinéma en distille infiniment les essences. D'autres que lui ont pu occuper cette place, Jean Renoir en étant le plus éminent patron. Mais, si le cliché a si bien fonctionné avec le metteur en scène du Beau Serge et du Boucher, c'est surtout parce que nous nous sommes reconnus sur la photographie.

Comme on peut le dire de la somme de Balzac, la filmographie chabrolienne forme une très cohérente comédie humaine française. Mais il ne faudrait pas confondre cette perspective avec un cinéma de terroir qui exalterait les racines et exhalerait la terre. Le cinéma de Chabrol ne s'identifie pas au terroir, mais au territoire de la France (DOM-TOM compris, comme dans Rien ne va plus). Et pas n'importe laquelle : une France qui a presque rompu avec la paysannerie, sauf cas historiques, telles les adaptations de Madame Bovary ou du Cheval d'orgueil. Une France de la bourgeoisie soigneusement étudiée dans ses sous-classes : petite (Que la bête meure), moyenne (la Cérémonie), grande (l'Ivresse du pouvoir) et même parvenue (Masques). Une France, enfin, qui préfère les petites villes aux grandes sans pour autant négliger ces dernières : Paris (des Godelureaux à Jours tranquilles à Clichy) ou Lyon (les Fantômes du Chapelier) aussi ont été très bien radiographiées par la caméra de Chabrol. Alimentant le processus, celui-ci a cultivé cette image de patriarche patelin s'identifiant à son pays ; de cinéaste Label rouge, débonnaire et élevé au bon grain de chez nous : la France et la beauté incomparable de ses décors naturels, de ses villes anciennes, de ses demeures de charme (voire de caractère) et de ses tables opulentes…

Morsure. Pourtant, tout l'intérêt de la francité de Chabrol se trouve dans l'envers de cette carte postale, sous son vernis. Certes, son cinéma nous donne cette illusion de surface pittoresque, mais il ne se laisse jamais aller à la contemplation pastorale et virgilienne. Dans cette France en tous sens arpentée, Chabrol a surtout filmé la turpitude des êtres, en l'occurrence des Français. Car si Chabrol c'est, sans doute, la France, il n'y a pas de quoi se vanter : le miroir tendu n'est pas exactement flatteur. Les exercices rituels de commentaires compassés délivrés hier par la classe politique sont à cet égard périlleux (lire page 7). On ne voit dans la France du cinéma de Chabrol nul prétexte au narcissisme : à la façon d'une Mae West de la mise en scène, Chabrol n'était jamais aussi bon que lorsqu'il était méchant, particulièrement lorsque cette morsure s'exerçait contre nous.

Le rire, chez Chabrol, est toujours féroce. Ses films respirent un savoir-vivre local, mais sous les

bonnes manières se tapissent d'horribles mœurs. La France qu'il peint est charnelle, parce que c'est la sienne et qu'il l'aime autant qu'il la connaît, c'est-à-dire bien. Mais son regard est autoptique, positivement méchant et d'autant plus convaincant sur la révélation de nos vices que Chabrol est tout sauf un professeur de morale… Il ne prêche pas ni ne fait passer directement de message, campant derrière son objectif en raminagrobis matois, ce qui lui a valu le reproche d'un certain cynisme politique.

Il est vrai que jamais ou presque Chabrol ne s'engage frontalement. Mais il y aurait mauvaise foi à ne pas voir la violence, parfois la cruauté, de son constat social. Pessimiste, peut-être bien. Cynique, sans doute pas. D'autre part, une forme certaine de féminisme sous-tend l'arc du cinéma chabrolien qui, à l'exception de Jean Yanne, n'a jamais tant sublimé les acteurs que lorsque c'étaient des actrices : Stéphane Audran, Sandrine Bonnaire ou Isabelle Huppert peuvent en témoigner.

Tour de force. Chabrol, c'est la France, mais une France traversée par le temps et saisie dans une strate historique précise. À ce titre, l'œuvre formera une bonne anthropologie de notre époque pour les historiens du futur, car Chabrol aura sans doute été le cinéaste ayant le mieux rendu compte de la France des Trente Glorieuses (dont il filme les deux derniers tiers plus agilement que le compassé Claude Sautet), puis de la France des trente piteuses qui vont suivre. Virage délicat dont Chabrol se tirera à merveille après l'avoir un peu tardivement négocié.

À ce titre, il fut le plus plastique des cinéastes de la Nouvelle Vague, dont il s'est rapidement extrait ; le mieux porté par les vents des époques qui ont soufflé sur le pays et dont il saisira chaque courant ascensionnel. Cette adaptabilité le maintiendra jusqu'au bout en prise directe avec la vie, la société, nous. Le tour de force ultime et posthume de Chabrol aura peut-être été de faire en sorte que, le jour de sa mort, ce cliché qui l'identifie à la France devienne une évidence nationale.

ORAL DU CONTRÔLE CONTINU DE SYNTHÈSE

Les étudiants choisiront un documentaire vidéo téléchargeable dans la liste suivante et feront une recherche sur le thème et la personnalité du documentaire.
D'autres documentaires vidéo seront proposés en téléchargement au cours de l'année.

Thème : LITTÉRATURE-JOURNALISME
Albert Camus, le journalisme engagé
Albert Camus-La grande librairie
empreintes-J-M G Le Clézio, entre les mondes

thème: LA CAUSE DES FEMMES
empreintes-Simone Veil-
empreintes-Gisèle Halimi, l'insoumise
empreintes-Elisabeth Badinter, à contre-courant

thème: LA MUSIQUE
empreintes-Véronique Sanson
empreintes-Roberto Alagna

thème: LA GRANDE CUISINE
empreintes-Michel Guérard, la cuisine enchantée
empreintes-Alain Ducasse, La Passion Du Goût

thème : LE CINEMA
empreintes-Claude Chabrol, l'enfant libre
empreintes-Carole Bouquet

« Albert Camus, le journalisme engagé »

Le journalisme : une passion pour Camus.
© René Saint Paul / Rue des Archives

Historiens et proches révèlent à la caméra de Joël Calmettes un aspect méconnu de la vie d'Albert Camus : sa carrière de journaliste. A grand renfort de témoignages, d'extraits d'articles, de lettres et d'images d'archives, ce documentaire revient sur le travail du futur Prix Nobel de littérature dans les différents journaux auxquels il a collaboré.

A ceux qui pensaient tout savoir sur l'œuvre de Camus, sur ses romans, ses essais, ses écrits dramatiques, il restait peut-être un pan de la vie du Prix Nobel de littérature 1957 qu'ils ignoraient : sa passion pour le journalisme. Si sa collaboration à *Combat* est connue, le reste de son travail au sein de périodiques tels qu'*Alger Républicain, Le Soir Républicain, Paris-soir* ou *L'Express* l'est beaucoup moins.
C'est pourtant en 1938, alors qu'il n'a que 25 ans, qu'Albert Camus embrasse la carrière de rédacteur. Par hasard tout d'abord, l'administration refusant qu'il passe l'agrégation au motif qu'il est tuberculeux. « Je fais du journalisme, les chiens écrasés et des reportages, quelques articles littéraires aussi », explique-t-il dans une lettre à Jean Grenier, son professeur de philosophie. Peu à peu, il trouve dans cette voie une façon d'être à l'écoute du monde, au plus près de ses souffrances et de ses injustices.

L'homme révolté

Mais il ne se contente pas de décrire ce qu'il voit, il dénonce aussi dans ses articles ce qui est contraire à sa conception de l'humain. C'est lors d'un reportage en Kabylie qu'Albert Camus révèle pour la première fois son style, son sens de la formule, mais aussi son regard, sensible et perçant. De ce voyage initiatique au cœur de l'Algérie blessée, il tire son désir de vivre le journalisme comme un engagement au service des hommes et comme un moyen de changer le cours de l'histoire. L'époque tourmentée qui est la sienne lui donne maintes occasions de défendre des causes ou de prendre position contre d'autres. De la Seconde Guerre mondiale à la guerre d'Algérie, de la censure à l'épuration, des goulags de Staline à Hiroshima, les sujets sont trop graves pour qu'il accepte de se taire.
« En produisant des écrits en prise avec l'actualité, il s'expose, il propose des solutions, avance des arguments et essaie, à travers cette volonté de l'enquête et du journalisme, de ne pas rester dans des schémas théoriques ou des carcans idéologiques », explique Benjamin Stora. Amis et historiens interrogés saluent tous son sens de l'analyse, la hauteur de ses vues, loin des polémiques stériles dans lesquelles d'autres s'obstinent. Son dernier combat fut pour sa terre natale, l'Algérie. Mais un accident de la route ne lui permit pas de le mener jusqu'au bout.

Isabelle Ducrocq

Documentaire
Durée 52'
Auteur-réalisateur Joël Calmettes
Production France Télévisions pôle France 5 / Chiloé Productions
Année 2009

La Grande Librairie : Spéciale Albert Camus

A travers ces deux heures d'émission se révèle le portrait protéiforme d'Albert Camus.

A l'heure où l'on célèbre le 50e anniversaire de la mort d'Albert Camus, François Busnel propose une émission spéciale consacrée à l'écrivain-philosophe. Au programme de cette *Grande Librairie* : un direct de 1 h 15 en compagnie de Catherine Camus, la fille du Prix Nobel, et de plusieurs philosophes. Un documentaire de Joël Calmettes sur la carrière journalistique de l'homme de lettres complète ensuite cette soirée exceptionnelle.

Entretien avec François Busnel

Qui recevrez-vous sur le plateau de cette émission spéciale ?
François Busnel : Nous évoquerons la vie d'Albert Camus avec plusieurs invités et notamment avec Catherine, sa fille. Elle qui n'a pas connu l'écrivain, le philosophe, le journaliste, le résistant apportera un éclairage précieux sur le père qu'il a été, mais aussi sur l'homme, finalement peu connu. A ses côtés se trouveront plusieurs philosophes. Leur regard, leur point de vue permettront, en contrepoint de ce témoignage personnel, de brosser le portrait de l'intellectuel.

Autour de François Busnel : la fille de l'écrivain et des philosophes.
© Christophe Fillieule / La Fabrik / FTV France 5

Comment construirez-vous cette *Grande Librairie* ?
F. B. : A travers plusieurs thématiques, tant l'existence de Camus est riche. Ce qui me frappe surtout chez lui, c'est son destin exceptionnel. Comment le fils d'une femme de ménage analphabète est-il devenu l'intellectuel que l'on sait, Prix Nobel de littérature ? Sa trajectoire, jalonnée de rencontres, est un miracle. Sa vie prouve à elle seule qu'il n'y a pas de déterminisme social.
Camus était également un homme éclectique, dramaturge de talent qui connaît tout d'abord le succès grâce à ses romans, puis grâce à ses essais philosophiques. Il est également apprécié pour les articles qu'il signe et respecté pour son engagement dans la Résistance. A sa mort, à 47 ans, il a accompli tant de choses…
Sa rivalité avec Jean-Paul Sartre m'intéresse également. Hommes de gauche tous les deux, ils se sont distingués par leur approche de l'existence et de la philosophie. L'un était d'origine bourgeoise, l'autre était né pauvre ; l'un refusait les prix, l'autre les acceptait ; l'un était un homme entouré, l'autre était un franc-tireur solitaire.
Et puis, il y a aussi les derniers jours de Camus, mort dans un accident de voiture, un billet de train dans la poche… On retrouve à ses côtés le manuscrit du *Premier Homme*, qui aurait certainement inauguré une nouvelle période dans le travail de l'écrivain.

Comment le documentaire s'intégrera-t-il à cette soirée ?
F. B. : Le film de Joël Calmettes s'intéresse à la carrière de journaliste d'Albert Camus et, sur notre plateau, nous évoquerons les autres facettes de l'homme. Ces deux moments de la soirée se complètent. Mais, en réalité, plusieurs émissions seraient nécessaires pour parler de Camus !

Propos recueillis par Isabelle Ducrocq

Magazine
Durée 75'
Présentation François Busnel
Production Rosebud Productions

J-M G Le Clézio
J-M G Le Clézio, entre les mondes

Durée : 52'
Auteur : François Caillat
Réalisateur : Antoine de Gaudemar
Production : France 5 / The Factory / INA
Année : 2008

Jean-Marie Gustave Le Clézio passe sa vie à sillonner le monde. Ses livres sont comme des traces qu'il laisse de lui-même, de la littérature et de la planète. Composé de voyages, d'entretiens et d'évocations, ce film, tourné en Corée du Sud, au Mexique et en Bretagne, entremêle paysages, villes, nature et mots - ceux d'un grand écrivain qui, parcourant le monde depuis un demi-siècle, "voyage en littérature", dénonçant une planète blessée, des peuples déshumanisés et bientôt disparus.

"J'ai commencé à écrire des livres en pensant que ce qu'il fallait, c'était écrire des histoires… puis j'ai continué en pensant qu'il fallait écrire des idées… ensuite qu'il fallait décrire des personnages, et maintenant je ne sais plus pourquoi j'écris… Je m'identifie très fortement à la Bretagne… Une forme de silence, les gens en Bretagne sont facilement taciturnes. Je ne suis né nulle part en réalité, j'ai l'impression de n'appartenir vraiment à aucun endroit. J'aimerais bien avoir un village natal… L'île Maurice que je connais n'existe plus.

J'ai l'impression de venir d'un endroit qui a disparu, qui a été englouti. L'être humain n'est pas seulement un être de puissance et de rationalité, c'est aussi un être irrationnel et faible, avec des parts de vide et de doute. C'est cette partie-là de l'être humain qu'on a effacée… Les Indiens d'Amérique qui survivent aujourd'hui sont là pour nous montrer que cette part-là existe encore et qu'on a besoin de l'entendre. Pendant mon service militaire, j'ai lu tous les grands textes écrits sur le Mexique… Cela a été un des grands chocs dans ma vie, parce que c'était prendre conscience d'une autre dimension dans la culture, dans la pensée, dans l'art…

Je crois que, pour moi, ç'a été le point de départ de l'intérêt que j'ai porté après à toutes les cultures amérindiennes... Les humains ont inventé avec les très grandes villes des nouveaux espaces, une nouvelle nature, mais on n'est pas sûr qu'ils soient vraiment adaptés à ce monde-là… On est tout le temps en état de choc… On est dans l'affrontement continuel. Ecrire, c'est sortir de soi, c'est devenir quelqu'un d'autre, c'est un peu comme rêver, donc voyager. Mais pas voyager pour écrire, je ne suis pas un écrivain voyageur…

Je vais à un endroit pour ne plus être moi-même, pour me sentir libéré des rumeurs que je connais trop, des obligations qui pourraient me déranger, me sentant libre comme un oiseau… Ecrire comme on volerait. J'ai passé quatre ans en vivant dans la forêt. C'était vraiment un monde complètement différent, comme on peut en rencontrer dans un rêve, un monde où les valeurs n'étaient plus les mêmes… J'étais témoin de gens vivant tellement en harmonie avec leur monde et sans aucune prétention… je me suis dit que c'était un modèle. "

Michel Guérard
Michel Guérard, la cuisine enchantée
Durée : 52'
Auteur : Julie Andrieu
Réalisateur : Jean-Pierre Devillers
Production : France 5 / Julie Andrieu Productions
Année : 2008

La cuisine minceur, les premiers plats surgelés ou encore le service à l'assiette... cet audacieux grand chef a donné un nouvel élan à la gastronomie française. Au supermarché, derrière ses fourneaux, chez lui dans les Landes, entouré d'élèves ou de proches, il se souvient de ses débuts. Michel Guérard livre avec humour et poésie ses secrets et ses principes.

Interview de Michel Guérard

La cuisine, qu'est-ce que c'est ? "C'est un produit, c'est un assaisonnement et une cuisson, point final. Et la ligne de force de la cuisine, c'est le goût, bien évidemment, le meilleur goût possible. Et son corollaire immédiat, c'est le plaisir, tout simplement."

"Je pense que tout honnête cuisinier se doit ou doit à un maquereau, à une crevette, à un pigeon de ne pas être mort pour rien. Pour ce faire, il faut que la cuisson soit menée très précisément.

En matière de cuisine, un plat réussi, c'est un moment de grâce né de la pensée et de la main en même temps.

J'ai participé d'une certaine manière à quelque chose qui est devenu évident : c'est la démonstration que la cuisine industrielle peut être très agréable.

Ce métier, je l'ai choisi très, très rapidement, parce que j'avais été élevé par une grand-mère qui m'avait appris plein de bonnes choses, qui m'avait rendu gourmand et j'ai eu envie d'entrer dans cette profession de bouche en commençant par la pâtisserie, puis après la cuisine.

Je voudrais imaginer des salades qui soient fraîches comme des rires d'enfants, des poissons brillants et lourds d'odeurs de pêche interdite, des volailles parfumées comme des déjeuners sur l'herbe de mon enfance.

Le moment est venu de créer une école — la première école au monde, puisque cela n'existe pas —, une école de cuisine de santé qui s'intégrerait dans un institut de recherche en éducation pour la santé alimentaire, ça va de soi, et cela me paraît inévitable et urgent.

Un restaurant, c'est un endroit où l'on doit cultiver en même temps le goût de la beauté et celui de la beauté des goûts. C'est un théâtre, un restaurant ; et les clients deviennent des acteurs privilégiés."

Alain Ducasse
Alain Ducasse, la passion du goût

Durée : 52'
Auteur : Guillaume Durand
Réalisateur : Stéphane Krausz et Guy Job
Production : France Télévisions/Futur TV
Année : 2011

A 54 ans, Alain Ducasse gère un empire de plus de vingt-cinq restaurants, dont trois sont triplement étoilés au guide *Michelin*. De Paris à Tokyo en passant par New York ou Monaco, ce travailleur acharné, originaire des Landes et élu Meilleur cuisinier du monde en 2003, se met à table devant la caméra. Rencontre avec un gourmand insatiable, toujours en quête d'excellence.

Interview d'Alain Ducasse
"Ma mère m'a envoyé dans un routier pour essayer de me dégoûter d'en faire mon métier. J'ai fait la plonge et plumé les volailles (...) Et malgré cela, comme un défi, j'ai eu envie de continuer.

"Je suis un cuisinier français de nationalité monégasque. Et je continue à payer mes impôts en France, pour l'argent que je gagne en France.

"Quand je suis pressé, entre deux rendez-vous à New York, j'adore prendre un hot-dog pas bon avec un grand trait de moutarde et de ketchup, et continuer à marcher. C'est fantastique, parce qu'avec un dollar, vous vous nourrissez en une minute. C'est New York ! Je pense que pour s'approprier un morceau de New York, il faut vivre comme les New-Yorkais.

"Le sentiment, c'est l'ingrédient supplémentaire à l'excellence d'un plat.

(A propos de ses restaurants) "Il y a deux ateliers de haute couture, c'est Monaco et Paris. Ensuite, il y a troi prêt-à-porter de luxe : New York, Londres et Tokyo. Puis, il y a des déclinaisons qui sont du prêt-à-porter.

"Quand j'avais 15-16 ans, j'avais envie d'être cuisinier, voyageur ou architecte. Aujourd'hui, les voyages et la cuisine sont indissociables de ma vie professionnelle. Et j'ai le grand plaisir de participer à la construction de mes restaurants.

"Le cuisinier est juste l'interprète de la générosité de la nature, et des femmes, et des hommes qui font les produits.

"Je dis toujours à mes chefs : il faut s'asseoir et goûter pour se demander : est-ce que je peux faire mieux ?

"J'ai développé une passion pour le Japon. Je me nourris de tout ce que j'y découvre à travers les artisans, la nourriture et la culture.

(A propos de l'accident d'avion dont il a été victime en 1984) "Je n'ai pas pu bouger sans aide pendant trois ans (...) Comme je ne pouvais plus faire le marché, quelqu'un d'autre le faisait à ma place. Comme je ne pouvais plus faire la cuisine, il fallait que j'écrive les recettes avec une extrême précision pour que quelqu'un d'autre puisse les faire. Après, charge à moi de goûter, puisque je ne pouvais pas faire autre chose. Ce malheureux accident a définitivement changé ma façon d'exercer ce métier."

Simone Veil, la loi d'une femme

Durée : 52'
Auteur / réalisateur : Caroline Huppert
Production : France 5/INA/Kuiv
Productions Année : 2007
Magistrate, ministre de la Santé, députée européenne... Simone Veil s'est construit un parcours exemplaire tout en demeurant fidèle à ses convictions. Dotée d'un formidable appétit de vivre et d'un caractère bien trempé, l'ancienne déportée a passé son existence à combattre pour la justice et la liberté : la sienne et celle des autres, en particulier des femmes. Rencontre avec une insoumise très discrète.

Interview de Simone Veil

"J'ai demandé un jour à mon père - je devais avoir 13- 14 ans - si ça le dérangerait que j'épouse un non-juif. Il m'a répondu : 'Ça ne me regarde pas...' et m'a dit : 'Moi, je n'aurais épousé qu'une juive ou une aristocrate, parce que ce sont les seules qui, depuis des siècles, savent lire'. C'était ça, sa référence : avoir derrière soi des générations de gens qui avaient une culture.

"On ne m'a pas répertoriée féministe, parce que je n'ai pas fait partie d'un mouvement féministe. Mais j'étais, par exemple, très amie avec Antoinette Fouque... Au fond de moi-même, je suis très féministe.

"Il n'y a pratiquement pas de jour où ma mère ne nous ait dit qu'il fallait faire des études et avoir un métier. Je crois que c'est ça la chose qu'elle nous a léguée... J'ai toujours l'impression de vivre avec elle.

"Je ne m'y attendais pas du tout. Nous dînions chez des amis. Jacques Chirac, qui avait réussi à savoir où j'étais, m'a proposé de devenir ministre de la Santé. J'ai accepté, bien sûr, mais j'étais convaincue que ça durerait très peu de temps... C'était d'ailleurs pas facile... Les grands patrons trouvaient que la place leur revenait... Tout d'un coup, voir arriver une femme, qui n'était pas médecin, qui n'avait pas leurs idées politiques et qui était juive...

(A propos de loi pour légalisation de l'IVG) "Je crois qu'il n'a jamais dû y avoir à l'Assemblée un débat aussi houleux et aussi diffamatoire... Tout a été permis. On m'a accusée d'envoyer des enfants à la chambre à gaz, comme les juifs l'avaient été... Toutes les injures possibles ont été utilisées pour essayer que le texte ne passe pas...

(A propos de la loi Neuwirth, sur la contraception) "Je crois que les hommes acceptaient alors plus facilement l'avortement que la contraception, parce que la contraception, c'est la liberté de la femme et qu'elle permet d'avoir ou de ne pas avoir un enfant. C'était insupportable pour les hommes.

"Je dis souvent que le XX^{e} siècle a été horrible, barbare, avec toutes les guerres où l'on a entraîné le monde entier. Il y a eu des millions de morts dont, au fond, l'Europe est responsable... En revanche, le fait d'avoir fait l'Europe m'a réconciliée avec le XX^{e} siècle, même s'il y a encore beaucoup de conflits. "J'avais de faux papiers... Lors d'une sortie avec des camarades, je me suis fait arrêter par la Gestapo... A partir de là, ça a été l'engrenage. J'ai tellement voulu que mes parents soient prévenus qu'il fallait changer de faux papiers que j'ai donné une adresse à l'un des camarades qui étaient avec moi... Par un concours de circonstances terrible, ma mère s'y trouvait ainsi que ma sœur... Nous sommes parties pour Drancy, où nous sommes restées quelques jours. Nous avons quitté Drancy le 13 avril (1944), pour arriver le 14 à Auschwitz."

Elisabeth Badinter
Elisabeth Badinter, à contre-courant

Durée : 52'
Auteur / réalisateur : Olivier Peyon
Production : Septembre Productions
Année : 2009

Militante des droits de la femme, agrégée de philosophie et spécialiste du XVIII^{e} siècle, Elisabeth Badinter a signé de nombreux essais et biographies de personnages historiques ou littéraires. C'est dans son antre, son bureau, au milieu de ses piles de livres, qu'elle se confie sur ses origines, son parcours et ses combats.

Interview d' Elisabeth Badinter
"Quand j'ai lu *Le Deuxième Sexe* (…), j'ai eu l'impression que quelqu'un ouvrait la porte de la prison. Simone de Beauvoir me laissait à penser que je n'étais pas déterminée à avoir un destin féminin nécessaire (…) Je pouvais ne pas me marier, ne pas avoir d'enfants, peut-être devenir un écrivain, vivre la vie que je voulais sans rendre de comptes à personne.

"J'ai pris goût aux études. J'étais du genre : "Doit travailler énormément pour avoir des résultats moyens", mais j'aimais ça.

(A propos de son père, Marcel Bleustein-Blanchet, fondateur de Publicis) "Il était très présent, très affectueux, très ambitieux pour ses filles (…) Lui qui voulait des garçons a eu trois filles et nous a élevées de telle sorte qu'on puisse avoir des ambitions d'homme. C'est tellement stimulant d'entendre tout le temps : "Mais oui, tu peux le faire, tu vas le faire". A écouter papa, j'aurais pu être la reine de Saba !

"Je suis quelqu'un qui aime remuer les idées : une remueuse d'idées.

(A propos de son mari, Robert Badinter) "Son combat contre la peine de mort a été crucial dans ma vie. C'est rare dans la vie de quelqu'un d'avoir l'occasion d'avoir un combat vraiment fondamental. Je voyais Robert mener ça, et j'étais fascinée par la dureté du combat, qui nous semblait, à moi comme à lui, absolument essentiel pour la société française.

"L'enseignement a été, dans le lycée, où j'ai été professeur de philo pendant cinq ans, puis à Polytechnique, l'un des grands bonheurs de ma vie.

"Quand d'autres que moi disent publiquement les propos que j'attends, jamais je ne prends la parole pour dire la même chose. Je ne prends la parole que si personne ne défend mes idées.

"Le port du voile, la parité, la laïcité ou les mères porteuses sont des débats où je me suis retrouvée assez solitaire. Les combats que j'ai menés avec le plus de passion ont été perdus, enfin momentanément j'espère (…) Quand il se passe quelque chose qui m'indigne ou qui me semble dangereux pour la société - comme des statistiques ethniques -, il y a une espèce de passion qui reprend le dessus."

Gisèle Halimi

Gisèle Halimi, l'insoumise

Durée : 52'
Auteur / réalisateur : Serge Moati
Production : France 5 / Image et Compagnie
Année : 2007

Enfant non désirée, étudiante acharnée, avocate internationalement reconnue, présidente du mouvement Choisir, députée socialiste de l'Isère… La vie de Gisèle Halimi, éternelle révoltée, est un roman qui dure depuis quatre-vingts ans. Un roman fait de combats désormais célèbres : de son engagement auprès des nationalistes tunisiens et algériens à ses luttes féministes pour l'IVG. Serge Moati les revisite sur les lieux où ils se sont déroulés et donne la parole à celle qui a tant écouté les autres.

"Qu'est-ce que ça veut dire de ne pas remettre en cause des lois ? Mais si elles sont injustes, il faut crier pour les dénoncer !

Je crois que le ressort, c'est la révolte, l'indignation. Il ne faut surtout pas cesser de s'indigner. Péguy disait cela : "Pire qu'une âme asservie, une âme habituée."

Je suis née à La Goulette. Mon père travaillait à Tunis et ma naissance fut pour lui une malédiction. J'ai eu le malheur de naître fille. J'essayais de tirer sur le tablier de ma mère pour qu'elle me regarde et qu'elle m'embrasse. Et je trouvais qu'une des grandes injustices que moi je subissais, c'était une mère qui me rejetait. Pourquoi ne nous a-t-elle pas aidées, ma soeur et moi ?

Il y avait trois hommes à la maison, mon père et mes deux frères, et trois femmes, ma mère, ma soeur et moi. Les femmes étaient là pour servir les hommes. La vaisselle, c'était pour ma soeur et moi. Assez vite, je me suis révoltée.

Enfant, quand je désobéissais et que je recevais des torgnoles, j'allais me consoler en plongeant et en nageant. Le dernier bain est somptueux. Quand il n'y a plus de soleil, qu'il a fait très chaud et que la mer redevient aussi soyeuse que la peau de quelqu'un qu'on aime, c'est aphrodisiaque.

Je suis en France ! C'était quelque chose. Parce que tous les maux que j'avais constatés, toutes les discriminations et les saloperies faites en Tunisie, ce n'étaient pas les Français de France. C'étaient les gens d'ici, les colons. Mais il y avait le vrai peuple de France, 1789 et les droits de l'homme… Tout ce que j'avais ingurgité. Ça faisait partie de moi, cet amour de la France.

J'ai beaucoup aimé ma robe d'avocate. C'est un symbole d'égalité. On ne voyait pas mes seins, on ne voyait pas mes jambes. C'était presque une armure. J'étais bien dedans. Je savais que ce n'était pas moi qu'on allait regarder, qu'on allait discriminer. J'allais pouvoir parler.

(Lors de son arrestation en Algérie)
Quand je suis arrivée, j'ai entendu des hurlements, car le Casino de la Corniche était devenu un centre de torture. J'ai aperçu une loque humaine traînée par des paras. "C'est la putain du FLN, il faut qu'on la liquide, elle nous a trahis", disait un militaire. L'autre qui n'était pas soûl disait : "Je crois que tu as raison mais le colonel a dit d'attendre." Et le militaire répétait : "Je te dis qu'on peut le faire, de toute façon, elle y passera, la salope." Je sentais que je devenais folle d'entendre ça. J'ai retiré ma robe et, c'est incroyable, je me suis endormie. J'étais morte. Ma mère, qui gardait mes enfants à Paris, leur disait : "Votre mère préfère aller défendre les Arabes plutôt que de s'occuper de vous." Elle m'avait beaucoup culpabilisée, c'est vrai, mais je m'étais culpabilisée moi-même. Ce n'est pas très original, il reste un fond de culpabilité pour toutes les femmes qui se mêlent d'exister en dehors du foyer.

(Parlant à Djamila Boupacha, ex-militante FLN)

C'était le quartier des femmes. C'est là où je t'ai vue pour la première fois. Je me souviens, tu avais une blouse échancrée et, quand tu t'es penchée, j'ai vu des trous de cigarettes. C'étaient des cigarettes incandescentes qui t'avaient brûlé les seins. Tes poignets étaient tout noirs. La première chose que j'ai faite quand je suis rentrée à Paris, le lendemain, c'est d'appeler Simone de Beauvoir.(Au sujet de l'avortement lors du procès de Bobigny, en 1972)

Le tribunal était préhistorique. C'était un alignement d'hommes. Et de quoi parlait-on ? Du ventre, du vagin, du spéculum. Et le procureur pose sa question : "Et le spéculum, vous le lui avez mis dans la bouche ?" C'est là où la révolte éclate. On se dit : "C'est ça ? Ce sont ces hommes-là, qui ne savent rien, qui vont nous juger ?" On avait l'impression d'être dans un autre siècle, dans un autre âge.

J'étais elle. J'étais Marie-Claire Chevalier. J'étais toutes ces femmes. Le conseil de l'ordre m'a sanctionnée parce que j'ai dit : "Je suis une avocate qui a avorté." Horreur ! Sous la robe, à la barre, j'ai dit : "Messieurs, j'ai avorté." Le bâtonnier m'a convoquée : "On ne dit pas ça, vous n'avez pas honte ? Vous êtes une avocate !" J'ai répondu : "Mais je suis une femme, monsieur le bâtonnier." Et lui : "Les avocates n'avortent pas !"

J'ai mes fragilités. Il y a des moments où l'on aimerait bien que quelqu'un vous écoute. Moi qui, en cinquante ans, ai écouté tant de femmes, tant d'hommes, défendu tant de causes, sauvé des vies, redonné leur dignité à des militants politiques… il n'y a personne à qui je puisse dire que je me sens mal."

Véronique Sanson

Durée : 52' Auteur :
Réalisateur : Julien Tricard
Production : Claude Ardid
Année : Endemol Entertainment BV
Révélée en 1972 par son premier album, *Amoureuse*, Véronique Sanson fut, à la fin des années 70, l'une des toutes premières pop stars françaises. Après près de quarante ans de carrière, cette auteur, compositrice et interprète entière et passionnée retourne sur les lieux qui lui sont chers et qui ont nourri son œuvre.

Interview de Véronique Sanson

"Il y en a qui disent : 'J'ai fait chanteur', c'est incroyable comme expression (...) Eh bien, moi, j'aurais pu faire fée ou princesse.

"Mes parents étaient des résistants de 1940, pas des résistants de la dernière heure. Ils étaient tous les deux dans le renseignement. Maman était dans le sabotage - elle sabotait des trains, des bateaux -, elle était experte en explosifs, mais elle faisait aussi du renseignement, comme papa.

(Dans sa maison à Ibiza) "Je suis contente ici, parce que je fais exactement ce que je veux, c'est-à- dire ne pas bouger. Je suis en paix ici. J'aime la mer, j'aime cet horizon qui est tellement infiniment parfait (...) C'est pas Ibiza ou le Vedra qui va me faire composer une musique ou quoi que ce soit. C'est simplement que ça me met dans un état où je peux le faire et où j'ai envie de le faire.

"Quand j'ai dit à papa : 'Je ne veux pas faire des études, je veux faire de la musique', il m'a dit : 'Fais de la musique, ma vieille, mais sois la première !'.

"Moi, je ne voulais pas faire de scène au début, je voulais faire des disques dans l'ombre (...) J'avais la trouille, j'étais timide, même tétanisée d'aller sur une scène. La première fois, c'était au restaurant de la tour Eiffel.

(A propos du Palais des sports, où elle fut la première femme à se produire, en 1978) "C'était tous les jours deux shows, et moi ça me plaisait, j'en garde un souvenir magnifique (...) C'est très gratifiant que les gens vous aiment et qu'ils vous le montrent : que, par exemple, quand vous faites une chanson très lente, il y ait un silence mortel - enfin non, pas mortel ! - et que, quand vous faites du rock, tout le monde se lève. On sent que les gens vous aiment et qu'ils sont venus. Parfois, en province, ils font 100 bornes pour venir vous voir (...) Alors, on se dit qu'on leur doit quelque chose, et puis, on se doit d'être formidable.

"Je n'ai jamais eu peur. Maintenant, j'ai beaucoup plus peur qu'avant. Je ne pourrais pas vous dire pourquoi, je crois que j'ai un peu peur du temps qu'il me reste, c'est effrayant."

Roberto Alagna ***Roberto Alagna - Ma vie est un opéra***

Durée : 52' Auteur :
Réalisateur : Nicolas Crapanne
Production : France Télévisions/La Société européenne de production
Année : 2010

Tour à tour, enthousiaste, émouvant et généreux, le chanteur d'opéra Roberto Alagna, qui défend avec fierté l'art lyrique sur les plus grandes scènes du monde, se confie en toute intimité devant la caméra de Nicolas Crapanne. L'illustre ténor retrace notamment son parcours atypique et s'exprime librement sur son métier.
Interview de Roberto Alagna

"Je n'ai pas un premier souvenir musical, la musique a toujours été là. Je me souviens qu'il y a toujours eu des instruments, des gens qui chantaient à la maison...

"J'ai travaillé ma voix toute ma vie. Même quand, le soir, je chantais dans les cabarets, je travaillais ma voix d'opéra, la journée.

"Je désirais aller à l'opéra. Pour moi, c'était un rêve. Mais à la maison, on me disait : 'Tu sais, ce n'est pas pour nous, c'est un autre milieu'. J'étais tellement timide que je n'osais pas y aller. Je pensais que c'était inaccessible.

"Lorsque j'étais seul, je me laissais aller (à chanter), et ma voix était d'une puissance incroyable. Tout ce magma que j'avais à l'intérieur de moi, c'était comme un volcan qui entrait en éruption.

"Le premier professeur qui a compté a été Rafael Ruiz. C'est lui qui m'a dit que j'étais ténor. J'étais devenu comme son fils.

"Aujourd'hui, l'opéra appartient à tout le monde, c'est un art populaire, et j'y crois de plus en plus. Il faut se battre pour convaincre le public d'y aller.

"J'ai découvert l'opéra grâce au cinéma. Mariano, d'abord ; ensuite, Mario Lanza. Puis, j'ai connu les contemporains : Pavarotti, Carreras, Domingo.

"Pour moi, Pavarotti, c'était comme un dieu. Je voyais en lui à la fois Poséidon et Bacchus.

"J'ai pris des risques très tôt, en chantant certains rôles très jeune (*Don Carlos*, *Pagliacci*). Ma carrière a été faite de coups de foudre et de prises de risque.

"C'est le plus beau métier du monde (chanteur d'opéra), même si pour moi, ce n'est pas un métier, c'est plutôt une passion. Mais c'est aussi le plus difficile. Il faut une très grande discipline de vie, une grande force physique et également, la passion de l'étude.

"Par une diction moderne, j'ai apporté une sorte de révolution dans le chant français.

"Il faut transmettre des émotions au public, ne pas le laisser de côté, l'intégrer au spectacle et le faire rêver. "Je suis devenu une sorte de prototype du ténor français."

Carole Bouquet
Carole Bouquet
Durée : 52'
Auteur : Olivier Bellamy
Réalisateur : Claire Duguet
Production : France Télévisions/PMP/Morgane/Prismedia
Année : 2010
Carole Bouquet ouvre les portes de sa propriété viticole à Pantelleria, au large de la Sicile, mais aussi celles de sa vie. Dans ce nouveau volet d'"Empreintes", l'actrice revient sur son enfance, sa carrière au cinéma et ses engagements.
Interview de Carole Bouquet

"J'ai 15 ans quand, tout d'un coup, je vais au cinéma toute la journée à la place d'aller à l'école. Pour moi, c'était la vraie vie, le cinéma. J'allais tout le temps au cinéma, quels que soient les films (...) La lumière s'éteint, je suis bien. Pour moi, ce qui se passe à l'écran, c'est vrai. Je suis rassurée.

"Je fais (du vin en Italie) pour ne pas être en villégiature ici. Pour appartenir à cet endroit, pour être légitime à Pantelleria.

"Jusqu'à l'âge de 15 ans, il n'y a rien d'autre que ma solitude et l'ennui (...) un ennui ! Je le souhaite à tous les enfants. Cet ennui qui fait qu'on n'en peut plus d'être là où on est. On rêve une autre vie. J'ai eu la chance d'oser réaliser mes rêves.

Le film de Buñuel (*Cet obscur objet du désir*), c'est un trou noir tellement j'ai peur. Je ne me souviens de rien. De quelques moments avec lui, mais sinon, tous les jours, je pensais que j'allais être renvoyée du film et qu'il constaterait que j'étais mauvaise. Il allait arriver en disant : 'Il va falloir qu'on arrête !'.

"Mon enfance, c'est une absence d'une figure rassurante adulte. Une espèce d'enfant qui pousse comme une plante sauvage, une espèce de figuier sauvage sans la manifestation de tendresse ou d'amour. Ce n'est pas grave, mais, simplement, ça produit qui je suis.

"Pourquoi ai-je cette tendresse pour cette terre (de Pantelleria) ? Pourquoi ai-je le cœur qui chavire à chaque fois que j'arrive ici ? (…) C'est purement sensuel. Comme dit Artaud : 'L'âme des choses n'est pas dans les mots'.

"Si je passe devant une couverture de magazine (avec Carole Bouquet en Une), je me dis : 'Tiens, elle n'est pas mal'. Mais ce n'est pas moi.

"Mon père (...) qui ne parlait pas de ses sentiments, écoutait du Mozart le dimanche (...) Tout d'un coup, la joie rentrait dans la maison. Tout d'un coup, un souffle de vie, dans une maison plutôt éteinte. Il n'y avait personne qui entrait dans cette maison. On était trois : mon père, ma sœur et moi."

Claude Chabrol
Claude Chabrol, l'enfant libre
Durée : 52'
Auteur / réalisateur : Jean-Bernard Thomasson
Production : France 5/Mosaïque Films
Année : 2007

Réalisateur prolifique aux cinquante-sept films, Claude Chabrol, 77 ans en 2007, est un monstre du cinéma français. Qui est vraiment cet épicurien, sympathique et bonhomme mais volontiers provocateur ? Parce qu'il a collaboré sur treize de ses films, Jean-Bernard Thomasson connaît bien le pionnier de la Nouvelle Vague. Il a mis à profit cette relation privilégiée pour démasquer l'homme privé derrière l'homme public.

"Pendant la guerre, mes parents m'ont laissé là (à Sardent, dans la Creuse). Je suis resté tout seul avec ma grand-mère, avec une bonne qui était une fille formidable (…) C'était douloureux d'être séparé de mes parents. Mais en même temps, j'essaie toujours de voir ce qu'il y a de bien dans ce qui arrive, j'ai un tempérament optimiste. J'ai eu des moments, pas de cafard, mais de tristesse, et puis je me disais : 'Allez, profite de ce que tu as'. Quand je suis rentré à Paris, je n'ai eu de cesse d'affirmer mon indépendance.

"Tout ce qu'un gosse vit entre 10 et 15 ans laisse des traces. C'est à cet âge-là que j'ai connu l'acte sexuel, alors ça été important, en plus avec une fille qui avait deux ans de plus que moi (…) J'ai été dépucelé à 13 ans, c'était un peu jeune. A l'époque, je lisais *Madame Bovary*, et je me souviens que ce jour-là, j'avais hâte de rentrer lire *Madame Bovary*. Ça n'avait pas dû être triomphal ! (Rires.)

"*Le Beau Serge* est mon premier long métrage et a été le premier film à officialiser la Nouvelle Vague. Cette notion ne me plaisait pas, parce que c'était opposer les uns aux autres. D'ailleurs, je me souviens avoir écrit dans *Les Cahiers du cinéma*, au Festival de Cannes, en 1958, un article qui se terminait par : 'Il n'y a pas de vague, il n'y a que la mer'… C'était énervant, la Nouvelle Vague, d'autant plus qu'on sentait la récupération politique arriver à plein nez, parce que c'était aussi la naissance de la V^{e} République.

"Pendant la guerre, à Sardent, on jouait des représentations, des spectacles pour les prisonniers, dans la salle de bal du village. J'ai joué dans deux pièces de Labiche, *Maman Sabouleux*, où je faisais une petite fille, et *Le Petit Voyage*, où j'avais le rôle d'Auguste, le garçon. J'avais un gros succès, j'étais très cabot !

"Je ne veux pas de conflit. Le conflit me pousse à gagner. Sur un tournage, les dés sont pipés : puisque je suis le metteur en scène, c'est moi le patron, donc je ne peux pas créer de conflit. C'est pour ça qu'il y a des acteurs avec qui je n'ai pas travaillé, parce que je savais qu'ils avaient une volonté de prendre le pouvoir sur un plateau. Or, ce n'est pas possible puisque ce n'est pas leur vision des choses qu'un film doit raconter, c'est la mienne. Je prends souvent les mêmes acteurs parce que je m'entends bien avec eux.

"Ce qui m'intéresse beaucoup au cinéma, c'est de faire passer l'émotion par la réflexion, par

la compréhension des choses."

Quelle empreinte Claude Chabrol a-t-il laissée derrière lui ?

Jean-Bernard Thomasson : On s'en rendra compte dans l'avenir, mais Claude est probablement le cinéaste qui rend le mieux compte de l'état de la société française depuis le milieu du XX^{e} siècle.

Né en 1930 à Paris, il a vécu d'une manière difficile toute la période de l'Occupation, ce que rappelle son cinéma. Nous le filmons à Sardent, dans la Creuse, où il a tourné *Le Beau Serge* et où il a passé son adolescence, séparé de sa famille, pendant la guerre.

Il a vécu les changements de la structure politique de la société française, de la dictature pétainiste à la démocratie, et son évolution depuis les années 60.

Dans ses films, les marques du régime de Vichy sont très présentes. Quels films retiendriez- vous de lui ?

J.-B. T. : J'ai un attachement tout particulier pour ceux sur lesquels j'ai travaillé : *Betty*, *Une affaire de femmes*, *L'Enfer*… les films des années 80-90, parce que je les ai vécus et que je l'ai vu s'amuser, souffrir, pester, rigoler. J'aime aussi d'autres œuvres plus anciennes, comme *Les Cousins*, *Le Boucherou*, *La Femme infidèle*.

Je ne peux pas voir le cinéma de Claude Chabrol indépendamment du regard qu'il porte lui-même sur son travail. Il a une très belle phrase : "Mes films, c'est comme des enfants : il y en a des bancals, des ratés, mais au fond, on les aime tous".

Est-ce que Claude Chabrol vous a réservé des surprises pendant le tournage du documentaire de la série "Empreintes" ?

J.-B. T. : Ce qui me frappe, c'est sa disponibilité et sa générosité. C'est un cadeau qu'il m'a fait de se prêter à mon jeu de manière aussi généreuse. Claude ne conçoit le travail que dans le plaisir, ce qui ne l'empêche pas de faire les choses sérieusement. Mais il n'a aucune considération pour les gens qui se prennent au sérieux. Il fallait que ça transparaisse à l'écran : on ne peut pas faire un film sur Chabrol à genoux devant lui.

Propos recueillis par Gaël Nivollet